John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
Adams
133.3
v.3

LE THEATRE DES GRECS,

Par le R. P. BRUMOY.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME TROISIÉME.

A PARIS,
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

xx Adams
133.3
n. 3

TABLE

Des Piéces contenues dans le Tome III.

IPHIGÉNIE en Tauride d'Euripide, page 1
RÉFLEXIONS, 110
ALCESTE d'Euripide, 111
RÉFLEXIONS, 217

II. PARTIE DU THEATRE DES GRECS.

1°. Tragédies d'Eſchyle, 233
PROMETHÉE, 239
LES SEPT CHEFS au ſiége de Thébes, 256
LES PERSES, 269
AGAMEMNON, 295
AGAMEMNON de Seneque, 329
LES EUMENIDES, 336

LES SUPPLIANTES, ou les DANAIDES, 352
2°. Tragédies de Sophocle, 375
AJAX furieux, 379
ANTIGONE, 410
ANTIGONE de Rotrou, 413
ŒDIPE à Colone, 452

IPHIGENIE EN TAURIDE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

SUJET
D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

CEtte Iphigénie eſt une ſuite de l'Iphigénie en Aulide. On n'auroit pas lieu de s'y attendre, ſi l'on s'en tenoit préciſément à la fable de cette derniere Tragédie, qui feint qu'après la ſubſtitution de la Biche au lieu de la Princeſſe, celle-ci s'envola parmi les Dieux. La Tragédie qu'on va voir ſuppoſe une autre deſtination d'Iphigénie : à ſçavoir, qu'elle fut enlevée & tranſportée en Tauride * dans la Scythie, pour y être Prêtreſſe de Diane. Nul des Grecs ne ſçavoit ſon ſort ; & Oreſte la croyoit morte en Au-

* Tauride ou Taurique, contrée & preſqu'iſle de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin, & la Propontide. Le Pont-Euxin, s'appelle aujourd'hui la Mer Noire, ou la Mer Majeure.

lide, par le glaive de Calchas. Tourmenté par les Furies après avoir tué Clytemneſtre ſa mere, il va dans la Tauride par ordre d'Apollon, pour enlever la ſtatue de Diane, & la porter dans l'Attique. Il eſt pris. On veut l'immoler ſuivant la barbare coutume de ce lieu : & il ſe trouve que la Prêtreſſe qui eſt prête de le ſacrifier, eſt ſa ſœur : ce qui donne lieu à de belles ſurpriſes & à de grands événemens.

PERSONNAGES.

IPHIGÉNIE.
ORESTE.
PYLADE.
LE CHŒUR compoſé de femmes d'Iphigénie.
UN BERGER.
THOAS, Roi de la Tauride.
UN ENVOYÉ, Officier de Thoas.
MINERVE.

La Scène eſt dans le Veſtibule du Temple de Diane.

LE THEATRE DES GRECS.

IPHIGENIE EN TAURIDE, TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE *seule.*

DEPLORABLE Iphigénie, dois-je rappeller mes malheurs ! Pélops, fils de Tantale, vient à Pise : il épouse * Hippodamie ; son fils Atrée devient pere de Me-

* Hippodamie étoit fille d'Oenomaüs, Roi

nelas & d'Agamemnon. Fille de ce Roi & de Clytemneſtre, j'arrive en Aulide, ce Port fameux où l'Euripe agité par les vents ſemble tourner & bouleverſer les flots. Là, mon pere m'immole à Diane. Ce Héros réſolu de venger Menelas, d'effacer l'opprobre d'Hélene, & de couronner les Grecs par la conquête d'Ilion, traînoit à ſa ſuite mille vaiſſeaux raſſemblés. Mais trahi par les vents qui s'oppoſoient au départ & à la gloire de la flotte, il conſulte le feu ſacré, il interroge Calchas. « Roi des » Grecs, répond ce Pontife, apprenez » que ces vaiſſeaux ne ſortiront point » du Port, que * Diane n'ait reçu pour » victime... votre fille Iphigénie. Sou- » venez-vous de vos vœux. Vous pro-

---

de Piſe. Ce Roi voyant ſa fille extraordinairement recherchée, propoſoit aux amans un combat de courſe à cheval, prêt de céder ſa fille au vainqueur, ou de donner la mort au vaincu. Ses chevaux, nés du ſouffle des vents, en avoient la viteſſe. DIODORE de Sicile au Livre . dégage cette hiſtoire des ornemens fabuleux.

* Diane eſt nommée dans le texte, Φωσφόρος θεὰ, *Dea Lucifera*, parce qu'elle préſide aux enfantemens, & qu'elle eſt priſe dans un ſens myſtique, pour la Lune.

» mîtes d'immoler à la Déeſſe ce que » l'année produiroit de plus beau. L'an» née fut ſignalée par la naiſſance d'I» phigénie. C'eſt elle, dit-il, qu'il faut » ſacrifier. » Le cruel ne me déféroit le prix de la beauté que pour me donner la mort. Sur cet Oracle l'artificieux Ulyſſe m'arrache des bras d'une mere. On feint de me conduire à l'hymen d'Achille. Et à peine ſuis-je arrivée en Aulide, qu'on m'éleve ſur un funeſte bucher. Le fer brille, on frappe la victime; mais Diane me dérobe à la mort: elle ſubſtitue une Biche, & m'enléve dans les airs. Tranſportée en Tauride*, je trouve un peuple barbare, où regne un barbare Monarque : † c'eſt Thoas : ſon nom répond à ſon agilité comparable à celle des oiſeaux. Chargée du ſoin des ſacrifices, je dois reſpecter cet auguſte emploi. En faveur de la Déeſſe je ne dis rien de plus. Car hélas,

---

* Tauride aujourd'hui Crimée, grande Peninſule dans la Mer Noire, ſur le Golphe appellé anciennement Palus Méotide, à préſent Mer de Zabache. Ses habitans, autrefois *Tauro-Scythes*, ſont de nos jours les Tartares de Crimée ou de Précop. Note de l'Editeur.

* ὠκὺς, ſignifie agile à la courſe, grande qualité chez les anciens Grecs.

asservie à une coutume aussi ancienne que cruelle, (le dirai-je) j'immole tout Grec que sa malheureuse fortune amène en ces climats. C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon triste office. D'autres mains les égorgent, & arrosent de leur sang le Palais de la redoutable Divinité. C'est peu de ces malheurs. Racontons aux * échos le songe qui m'a effrayée cette nuit. Jouissons au moins de cette foible consolation. Il m'a semblé qu'éloignée de cette région, j'étois retournée à Argos, & que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement, j'étois environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout-à-coup; je fuis, & je vois incontinent les voûtes brisées, les murs entr'ouverts, & tout le Palais renversé : il ne restoit qu'une colonne de la maison paternelle : elle avoit une chevelure, & une voix humaine. J'approche, & prévenue de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne chérie, comme une victime destinée à la mort. Il n'en faut point douter; voici l'interprétation de mon songe. Oreste, mon frere Oreste,

* Grec, *à l'air.*

ne vit plus. C'étoit la colonne & l'appui de ma famille. Je l'ai arrosé d'eau sacrée. En faut-il davantage ? Hélas ! je ne puis appliquer ce songe à aucun autre ami. * Strophius m'est connu ; † mais il n'avoit point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs suprêmes à un frere que je ne verrai plus. Les femmes Grecques, que Thoas m'a données, peuvent me seconder dans ce dessein. Elles ne paroissent point encore au Temple. Quelle raison peut les arrêter ? (*Elle les va chercher.*)

---

* Strophius, Roi de la Phocide, pere de Pylade. Ceci est dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.

† Cet endroit d'EURIPIDE est obscur, & le François ne l'éclaircit gueres. Voici comme je l'interpréte. » Ce songe ne peut convenir » à aucun de nos amis. Strophius à la vérité » est l'intime de notre famille : mais il n'avoit » point encore de fils, lors de mon enléve- » ment en Tauride. C'est donc mon frere Oreste » dont il est question. Rendons du moins les » honneurs, &c. » Iphigénie avoit compris que la colonne dont il s'agissoit représentoit quelque jeune homme l'espoir & le soutien de sa maison. On ne voit point au reste ici cette adresse d'Iphigénie pour annoncer l'arrivée de Pylade, qu'y apperçoit le P. B. Note de l'Editeur.

SCENE II.

ORESTE & PYLADE.

ORESTE.

Ami, porte par-tout tes regards attentifs : voi s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

PYLADE.

J'ai déja parcouru des yeux cette place, perſonne ne s'offre à mes regards.

ORESTE.

Cher Pylade, n'eſt-ce point là le Temple de Diane, au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos ?

PYLADE.

C'eſt lui-même : vous le reconnoiſſez comme moi.

ORESTE.

Voici donc l'Autel où le ſang des Grecs ne ceſſe de couler ?

PYLADE.

* Le chapiteau même en paroît rougi.

---

* Le Grec met κεκόμωται, *comas*, il s'eſt ſervi à-peu-près du même mot en parlant de la colonne : ce qui fait croire que c'eſt une expreſſion figurée pour ſignifier le couronnement d'un Autel.

ORESTE.

Regarde ces dépouilles suspendues au ceintre de l'Autel.

PYLADE.

* Ce sont les tristes restes des Grecs immolés.

ORESTE.

Observons derechef s'il ne vient personne... ô Phœbus, dans quel nouveau piége m'as-tu fait tomber par ton nouvel Oracle. Je venge le meurtre d'un pere par la mort d'une mere. Livré à mon tour à la vengeance des Euménides, exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans quels pays n'ai-je pas traîné mes malheurs! lassé de tant de maux, je viens à toi, je te demande quelle sera la fin de

---

* τὰ ἀκροθίνια, signifie proprement les extrémités d'un monceau, les prémices de quelque chose que ce soit. Ici ce sont les cheveux, ou plutôt les têtes des victimes humaines. Les Tauro-Scythes, au rapport d'HERODOTE, avoient coutume d'immoler tous ceux qui faisoient naufrage, de jetter leurs corps dans la mer, & de suspendre leurs têtes à une croix, ou à la voûte de leurs maisons. Ils les regardoient alors comme des Anges tutélaires. Ils en usoient de même à l'égard des prisonniers de guerre. Les Sauvages du Canada ont quelque chose de ce barbare & superstitieux usage.

mes fureurs & de mes courses. Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride au Temple de Diane ta sœur, enlever par adresse, ou par un heureux hazard, sa statue qu'on dit être descendue du ciel, & à travers mille dangers la porter dans l'Attique. (Car voilà le terme qui m'est prescrit.) Qu'enfin après tant de travaux je jouirai du repos qui me fuit. Hé-bien ma course est accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnue, où l'on ignore les loix de l'hospitalité.... Mais dis-moi, cher Pylade, puisque tu veux bien t'associer à mes périls, que ferons-nous? tu vois la hauteur de ces murs. Comment escalader ce Temple? nous l'ignorons.* Comment briser ses portes d'airain? cet usage nous est inconnu; & si nous sommes surpris, une mort infaillible sera le prix de notre inutile projet. Faisons plus sagement. Retirons-nous dans notre vaisseau, fuyons cette terre maudite.

PYLADE.

Que parlez-vous de retraite? Oreste

---

* M. l'Abbé SALLIER, par le changement d'une lettre, lit, *comment nous cacher?* Voyez le T. V. de l'*Hist. de l'Acad. des Inscrip.* p. 110.

& Pylade n'ont jamais fui. Hé ne faut-il pas accomplir l'Oracle d'Apollon ? Faisons mieux, écartons-nous pour quelque tems du Temple ; cachons-nous durant le jour dans quelqu'un des rochers, que lave la mer. Mais, loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaisseau, dans la crainte d'être apperçus & conduits au Roi. Attendons l'obscurité de la nuit. A l'abri de ses voiles sombres nous ferons d'heureux efforts, & nous tenterons d'enlever la statue... Voyez-vous ces * Triglyphes ? c'est là qu'il faudra vous couler. Tout est aisé aux hommes courageux ; les lâches seuls se rebutent.

ORESTE.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un si pénible & si long voyage, que pour un honteux retour ? Allons, cherchons une grotte, dérobons-nous au jour. Si l'Oracle ne s'accomplissoit pas, la faute retomberoit sur nous, & non sur le Dieu. Osons nous prêter à ses desseins. Est-il quelque danger qui doive effrayer de jeunes Héros ?

---

* Ornement d'Architecture à trois gravures ou canaux.

SCENE III.

Qui ſert d'Intermede.

IPHIGÉNIE & LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Habitans du Pont-Euxin & des deux* iſles qui trompent les yeux des Voyageurs, ſoyez attentifs à mes paroles. O fille de Latone, Déeſſe des bois & des montagnes, vous qui préſidez aux enfantemens, Diane, j'ai quitté pour vous les murs de la Gréce, ma célébre patrie; pour vous j'ai quitté les bois délicieux, & la maiſon de mon pere. Me voici attachée à vos Autels. Sainte Prêtreſſe d'une Divinité toute ſainte, je porte mes pas avec un cœur pur dans votre Cour reſpectable & dans votre Temple ſacré.

LE CHŒUR.

Nous voici rendues à vos ordres; ô fille de ce Roi qui entraîne mille vaiſſeaux & les troupes innombrables des

---

* Ces deux iſles nommées *Cyanées*, ſont deux rochers qui de loin paroiſſent ſe réunir, d'où les Grecs leur ont donné le nom de *Symplegades*, & les Latins celui de *Concurrentia ſaxa*. Ils ſont ſur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Aſie.

Atrides, à la perte de Troye, dites-moi, quel nouveau sujet de tristesse vous inquiéte ? d'où vient nous avez-vous conduites au Temple ?

IPHIGÉNIE.

Chères compagnes, je m'abandonne en votre présence aux cris & aux lamentations. Ces chants funébres conviennent à ma fortune. Hélas, hélas, les malheurs de ma triste famille retombent sur moi. * Je pleure un frere mort. Cruelle nuit, quel songe as-tu présenté à mon esprit ! Je suis perdue, malheureuse ! toute ma race & la maison paternelle a péri. O infortunes d'Argos ! ô destin, tu me prives encore d'un frere, reste unique de ma famille éteinte. Il est descendu aux enfers. C'est pour lui que je prépare cette pompe funébre, & ce vase destiné aux libations. Le vin, le miel, & le sang des victimes vont couler. Appaisons les Manes d'un frere. Qu'on me donne ce vase d'or. Race d'Agamemnon, frere

---

* Je n'entens pas trop ce que cela veut dire. Voici la plainte d'Iphigénie : » Hélas, » hélas ! quelle source de larmes m'ouvrent » coup sur coup les malheurs de ma triste famille ! Me voilà de nouveau réduite à gémir » sur la mort d'un frere. » Note de l'Editeur.

chéri, qui habites les régions souterraines, reçois cette libation. Viens, chère Ombre, viens toi-même recevoir ces dons. Eloignée de ta patrie & de la mienne, où l'on me croit ensevelie & changée en Biche après mon sacrifice, je ne puis porter sur le tombeau d'Oreste les cheveux & les larmes d'une tendre sœur.

LE CHŒUR.

Princesse, que nos chants imitent vos accens funébres! répondons-y par des sons barbares: employons à cette cérémonie lugubre une Muse plaintive, celle qu'inspire Pluton, & qui ignore * les chants d'allégresse.

IPHIGÉNIE.

Infortunée maison des Atrides, ô race de mon pere! l'ornement & l'appui de ton Sceptre a donc disparu pour toujours! Qui des heureux Argiens occupe ton thrône?... Ciel quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison!.... † Le Soleil recule épouvanté;

---

* *Pœan*, chant de joie.

† Iphigénie touche en passant le crime d'Atrée qui fit manger à son frere Thyeste, le fils de ce malheureux Prince, crime qui fit reculer d'horreur le Soleil.

il détourne ſes courſiers & ſes regards... L'aventure de la Toiſon d'or avoit précédé. * Ce ne ſont qu'horreurs ſur horreurs, que meurtres ſur meurtres. Les coupables ombres de nos ayeux ont fait ſortir des enfers la furie qui pourſuit leurs deſcendans. Oui, un génie ennemi te perſécute, malheureuſe Iphigénie. Hélas! il s'eſt attaché à moi dans la nuit fatale où ma mere conçût. Les Parques dès-lors me deſtinerent une naiſſance & des jours auſſi triſtes, que l'hymen de Clytemneſtre. Premier fruit de cet hymen infortuné, je deviens l'objet de tous les vœux; mais la fille de Leda ne m'avoit donné le jour & ne m'avoit élevée que pour être immolée aux Grecs, & immolée par un pere. Les cruels! ils me conduiſirent au milieu de l'Aulide ſur un char comme une épouſe: Déplorable épouſe! l'on me deſtinoit au fils d'une Déeſſe, & je fus livrée à la mort. Maintenant habitante de ces rivages barbares, je ſuis dans un ſéjour odieux,

* C'eſt l'aventure qu'on a vûe dans les *Coëphores* d'Eſchyle. Thyeſte vola à ſon frere Atrée le Toiſon d'or, dont dépendoit la deſtinée de ſon Royaume. Atrée s'en vengea par le crime qu'on vient de dire.

ſans hymen, ſans enfans, ſans patrie, ſans amis. Mon occupation n'eſt plus de chanter Junon Déeſſe d'Argos, ni d'exprimer ſur les riches tapis avec l'art de Minerve, les Titans qu'elle dompta. Un plus triſte emploi ſuccéde à ces doux amuſemens. Prêtreſſe de Diane, j'arroſe ſes autels, & la cruelle * Até du ſang des miſérables. Leurs gémiſſemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au ſort qui les attend. C'eſt peu, & comme ſi ces ſpectacles † ſanglans devoient être comptés pour rien, il me faut pleurer un frere mort à Argos, un frere que je laiſſai dans un âge tendre, comme une fleur naiſſante entre les bras & dans le ſein de ſa mere, un frere né pour porter la couronne d'Argos, & pour jouir d'un deſtin plus heureux.

---

* Déeſſe malfaiſante, qui troubloit l'eſprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Les Poëtes feignent que les *Lites* ou les Prieres, filles de Jupiter, comme elle, prévenoient ou ſuſpendoient ſa malignité.

Note de l'Editeur. † Ce n'eſt point là le Grec. » Mais oublions » les malheurs paſſés, dit Iphigénie, il eſt un » mal préſent qui demande toutes nos lar- » mes : c'eſt la mort, la mort déplorable de » mon cher Oreſte. »

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, UN BERGER.

LE CHŒUR *à Iphigénie.*

Voici un Berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah, Princesse, ah, fille d'Agamemnon, préparez votre cœur au récit que je dois vous faire.

IPHIGÉNIE.

Quelle fâcheuse nouvelle viens-tu m'apprendre ?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes sortis secrettement de leur vaisseau sont entrés dans la terre des Cyanées. †Agréables victimes

---

* Le Berger d'Euripide ne fait point d'exclamations ; il ne dit point de *préparer son cœur* ; il dit simplement : » Ecoutez, fille » d'Agamemnon, la nouvelle que j'ai à vous » apprendre » Il ignore l'intérêt qu'Iphigénie peut prendre à l'arrivée des deux inconnus. Note de l'Editeur.

† Elles étoient appellées *Symplegades*, Note de l'Editeur.

pour la Déesse ! C'est à vous, Madame, à disposer les bains, les initiations & les préparatifs du sacrifice.

IPHIGÉNIE.

D'où sont ces étrangers? quelle région leur a donné naissance ?

LE BERGER.

Ils sont Grecs. C'est tout ce que je sçai.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu point entendu leurs noms? ne peux-tu me les dire ?

LE BERGER.

Pylade est le nom que l'un d'eux donnoit à l'autre.

IPHIGÉNIE.

Et celui du second ?

LE BERGER.

On l'ignore, nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGÉNIE.

Comment ont-ils été apperçûs & pris par les Bergers ?

---

concurrentia saxa, sur l'opinion fabuleuse & poëtique que ces deux rochers se rapprochoient pour écraser les navires qui passoient entre-deux. Ce passage en effet encore aujourd'hui est fameux par les naufrages.

LE BERGER.

Sur le rivage, vers une Grotte de cette mer inaccessible.

IPHIGÉNIE.

Mais que font les Bergers sur le rivage de la mer ?

LE BERGER.

Nous allions laver nos troupeaux.

IPHIGÉNIE.

Répondez-moi derechef, Berger, Comment & par quelle ruse avez-vous pris ces étrangers ? Voilà ce que je veux sçavoir... (*à part*) Hélas, depuis long-tems il n'étoit venu de Grecs sur ces côtes. Leur sang cessoit de couler sur l'autel.

LE BERGER.

Nous avions conduit nos grands troupeaux à la mer qui sépare les Cyanées. On y voit un rocher creux que les flots en se brisant ont entr'ouvert en divers endroits : c'est la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là un de nos Bergers apperçoit deux jeunes hommes. Etonné de ce spectacle, il recule d'un pied timide & sans bruit. « Regardez, dit-il, » à travers les fentes de cette Grotte. Deux Divinités s'y sont retirées. » Un autre Berger plus religieux, léve les

mains vers ces Dieux prétendus, & les adore d'un œil reſpectueux. « Divin Pa-
» lemon, * s'écrie-t-il, fils de Leucothoé,
» protecteur des frêles vaiſſeaux, ſoyez-
» nous favorable. » Puis adreſſant la parole aux deux. « Soit que vous ſoyez
» les Gemeaux de Leda, † ſoit que Ne-
» rée, ¶ pere de cinquante Déeſſes, vous
» ait donné le jour, Dieux..... » A ces mots un autre que l'impiété rendoit plus féroce & plus vain, interrompt ces vœux par des riſées, & ſoutient que ce ſont des étrangers que la crainte de nos coutumes & du ſacrifice obligeoit à ſe cacher dans l'antre. Je l'avouerai, Madame, ſon avis a paru le plus ſenſé à la plûpart de nous. On convient de donner la chaſſe à ces victimes deſtinées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs ſort de la grotte; il monte ſur le rocher; il s'arrête. Sa tête agitée çà & là, ſes mains tremblantes, ſon air effaré, marquent une eſpéce de frénéſie. Il crie comme un chaſſeur: « Pylade, vois-tu celle-ci?...
» regarde cette autre... c'eſt une furie

---

* Ou Melicerte Dieu marin.

† Caſtor & Pollux.

¶ Nerée fils de Thétis, pere des cinquante Nereïdes.

» infernale. Vois comme armée de fer-
» pens elle s'élance sur moi. Elle en veut
» à mes jours.... Quelle est cette autre
» Euménide ? tout, jusqu'à ses vêtemens,
» respire la flamme & le sang. Elle fend
» les airs de ses vastes aîles.... Ciel !
» je vois ma mere entre ses bras... elle
» va m'accabler... elle me poursuit : où
» fuir !... » Tandis qu'il exhaloit ainsi sa fureur, vous l'eussiez vû changer de gestes, de couleur & de voix. Tantôt il mugissoit comme les taureaux ; tantôt il aboyoit comme les chiens : * il imitoit enfin tous les cris effrayans qu'on attribue aux Euménides. Saisis d'effroi, comme si la mort nous eût menacés, nous demeurions courbés & tremblans dans un silence profond. Aussi-tôt le furieux tire son glaive, il s'élance comme un lion à travers nos troupeaux : il perce leurs entrailles, il frappe impitoyablement, prévenu de l'idée qu'il appaiseroit ainsi les Furies. La mer se couvre d'une écume ensanglantée. Les Bergers revenus de leur frayeur & voyant leurs troupeaux tomber égorgés, prennent les

* Les Furies qui représentoient les remords étoient aussi appellées Chiens.

armes ; mais dans la crainte d'être trop foibles contre les efforts de ces braves étrangers, ils enflent leurs Conques pour appeller les habitans. En un moment une troupe nombreuse s'assemble. Cependant l'étranger se pâme : l'accès de sa fureur se calme ; l'écume coule de ses lévres ; il est renversé. Sa chûte ranime notre courage ; chacun veut se signaler au combat, on se heurte, on frappe, les pierres volent. Mais l'autre étranger sans perdre courage, essuye l'écume qui sortoit de la bouche de son ami ; il le couvre de ses vêtemens : il observe & pare les coups, pour garantir celui qui fait l'unique objet de ses tendres soins. Celui-ci revient à lui, se relève, & à l'aspect de cette nuée d'ennemis, il pousse des gémissemens ; nous ne cessions de les charger de toutes parts, sans leur donner le loisir de se reconnoître. Alors nous avons entendu une voix effroyable & ces terribles mots : « Cher Pylade, » nous mourrons ; mais pour mourir en » Héros, prends ton épée & suis-moi. » Dès que l'on a vû briller le fer entre les mains de ces deux Guerriers, les forêts ont été remplies de Bergers mis en fuite ; mais tandis que les uns fuyoient, les autres poursuivoient les vainqueurs. Une grêle

grêle de pierres pleuvoit sur eux. S'ils reculoient, on les épargnoit. Ce qui paroît incroyable, de tant de bras réunis pour prendre ces malheureuses victimes, nul ne pouvoit en venir à bout. Nous n'avons même réussi qu'avec peine, & moins par la valeur que par la ruse. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées. * Epuisés de forces, leurs genoux se dérobent sous eux. Ils tombent, nous les saisissons, nous les conduisons au Roi. Il les envisage, & les envoye sur le champ à la mort. Souhaitez, ô Princesse, bien des victimes pareilles. Leur sang vous vengera de la cruauté des Grecs, & de la sanglante aventure d'Aulide.

LE CHŒUR.

Berger, quelles merveilles vous m'avez racontées de ce Grec inconnu. C'est pour son malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers ?

IPHIGÉNIE.

Il suffit, Berger; allez & m'amenez l'un & l'autre. J'aurai soin du reste.

---

* Grec, *à coups de pierres.*

SCENE II.

IPHIGÉNIE & LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE.

Que dis-tu, triſte Iphigénie ? tendre & ſenſible autrefois pour les malheureux Grecs qui tomboient entre tes mains, tu donnois des larmes à leur ſort, & tu demeures tranquille ! Déplorables Grecs, qui que vous ſoyez, n'imputez mon inſenſibilité qu'au ſonge cruel qui m'a peint Oreſte mort ; mais vous me trouverez barbare. Je l'avouerai, chères Compagnes, mon cœur eſt ulcéré. Le bonheur d'autrui bleſſe les malheureux, & nous voulons du mal aux autres par la ſeule raiſon que nous ſommes dans le malheur. Puiſſant Jupiter, que les vents & les vaiſſeaux conduits par votre main, n'aménent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Hélene & Menelas, pour les ſacrifier à ma vengeance ! que je ſçaurois bien leur trouver une Aulide en ces climats ! les inhumains ! ils m'égorgerent comme une timide Geniſſe. J'étois la victime, un pere étoit le Prêtre. Puis-je oublier ces horreurs ! hélas, il m'en ſou-

vient toujours. * Combien de fois ai-je porté les mains au visage de mon pere ! collée à ses genoux que je tenois embrassés. « O mon pere, lui disois-je, à » quel affreux hymen m'avez-vous destiné ? une mere abusée triomphe ; les » Argiennes charmées font éclatter leur » joie, elles invoquent l'hymenée dans » leurs chansons ; la Cour ne retentit » que du doux son de la flûte ; & cependant je péris par vos mains ! Cet » Achille tant promis, c'étoit donc Pluton, & non pas le fils de Pelée. Par » quelle cruelle feinte m'avez-vous conduite sur un char de triomphe à ce » sanglant hymen ? » Vains efforts, il fallut obéir. Vainement jettant de timides regards à travers mes voiles, je pris ce frere que je pleure ; (triste souvenir ! il n'est plus :) je le pris entre mes bras .... épouse d'Achille & sœur d'Oreste, † je

* Maniere de supplier, dont il est parlé dans la sainte Ecriture.

† » La pudeur m'empêcha de donner à ce » tendre enfant, quelques baisers, quoique sa » sœur, dans la persuasion où j'étois que j'allois passer aussi-tôt dans la maison de Pelée. » La raison de ceci est que quand une vierge étoit accordée elle devoit réserver pour l'époux les premieres marques de sa tendresse. » Je Note de l'Editeur.

portai la pudeur jusqu'à me refuser aux embrassemens d'un enfant qui étoit mon frere. Je différai mes tendres caresses à mon retour. Inutiles projets?... cher Oreste, si ta mort est certaine; parle, dis-moi qui l'a causée? est-ce * l'envie

---

» differai, poursuit-elle, mes adieux à un autre » tems, comme si jamais j'eusse du revoir Ar» gos!... Oreste infortuné, s'il est fondé le » soupçon que j'ai de ta mort, quel malheur » l'a causée? Seroit-ce encore la fureur de mon » pere?... »

πατρὸς ζηλώματα. C'est dans ce mot qu'est la difficulté. Si, comme l'ont traduit les Interprétes Latins d'EURIPIDE, on veut entendre par ce mot les exploits militaires qu'auroit faits Oreste sur les traces glorieuses de son pere, alors on ne voit plus *ni sens ni liaison;* le P. B. a raison de le dire. Si vous aimez mieux traduire avec lui: *est-ce l'envie d'un pere?* l'auroit-il sacrifié, comme moi à Diane: 1°. le sens n'est gueres meilleur, ce n'est point par *envie*, c'est par ambition qu'Agamemnon immola Iphigénie. 2°. J'ai sujet de douter que cette phrase fut bien Grecque en ce sens. Voici ma conjecture: c'est que *πατρὸς ζηλώματα* veut dire, *Patris æmulatio, imitatio:* & qu'ainsi, la pensée d'Iphigénie est de demander, si, à l'exemple d'Agamemnon, on n'auroit point immolé Oreste ou à Diane, ou à une autre Divinité, pour détourner quelque malheur?

* Je traduis ainsi, en mettant un point in-

d'un pere ? t'a-t-il sacrifié comme moi à Diane ? quelle affreuse contradiction ! cette Déesse écarte de ses autels les prophanes dont les mains impures sont souillées d'un meurtre, que dis-je ? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment sorti du sein de sa mere : & je croirai qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines ? non, la Déesse n'a point puisé dans le sein de Latone * une si aveugle inhumanité. Il n'est pas même croyable que le festin † horrible de Tantale ait pû plaire aux Dieux. Les ¶ Sauvages habitans de ces climats, parce qu'ils aiment le car-

terrogatif dans le texte, sans quoi il me semble qu'il n'y auroit ni liaison, ni sens. Les Commentateurs ne disent rien de cet endroit, qui n'est pas des moins embarrassans.

* Grec, *Epouse de Jupiter.*

† Tantale, Roi de Phrygie, recevoit très-souvent les Dieux chez lui. Un jour, faute d'autres mets, il s'avisa de leur présenter son fils même dans un festin. Cérès seule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en substitua une d'yvoire en le ressuscitant : d'où vient que VIRGILE, *Georg. l. 3. v. 7.* l'appelle *Humeroque Pelops insignis eburno.* Tantale s'étoit retiré dans le Peloponnèse après avoir enlevé Ganymède fils de Tros, Roi de Troye.

¶ Voilà un passage qui marque bien nette-

nage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en justifie les Dieux, & je ne puis penser qu'aucun d'eux soit capable d'un crime.

II. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Strophe I. O Cyanées, rochers qui joignez les mers que traversa jadis la frénétique * Io, quand elle passa d'Europe en Asie, quels sont, dites-moi, ces étrangers, qui, comme elle, ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin? d'où vient ont-ils quitté l'Eurotas couronné de joncs, & les rives sacrées de Dircé, pour aborder à ce rivage, où une Prêtresse teint de sang humain l'autel & les colonnes du Temple?

Antistr. I. Portés par les vents, & plus encore

ment que les Payens éclairés distinguoient leur Théologie d'avec les fables qui divinisoient les crimes & les passions des hommes.

* Io, fille d'Inachus, fut aimée de Jupiter, qui la changea en Geniſſe, pour la dérober à la colère de Junon. Mais la Déesse rendit sa rivale furieuse, de sorte que celle-ci passa en Asie, après avoir long-tems erré.

par l'intérêt, le désir des richesses les a-t-il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau ? l'intérêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il est insatiable. Il les fait errer de mers en mers, & de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. Frivole & vaine passion ! * outrée dans les uns elle devient fureur, modérée dans les autres on la nomme prudence.

Comment ces étrangers ont-ils passé les deux isles qui semblent se réunir, & *Strophe II.*

---

* Il me semble que le Traducteur n'entendant pas ces trois petits vers, leur a donné un sens arbitraire. Les voici. Note de l'Editeur.

Καὶ δόξα. γνώμα
δ' ὅτῖς μὲν ἄκαιρος ὄλβῳ,
τοῖς δ' εἰς μέσον ἥκει.

Ce texte difficile que les Commentateurs, suivant leur coutume, n'éclairciſſent point, pour se jetter dans un fatras d'érudition déplacée, veut dire, selon moi, que les commerçans se précipitent en mille risques pour faire fortune. » Mais frêles espérances ! κενὰι δόξαι. Cette » soif des richesses, γνώμα ὄλβῳ, devient fatale aux uns, ὅτῖς μὲν ἄκαιρος : & ne procure » aux autres qu'une fortune assez médiocre, » τοῖς δ' εἰς μεσον ἥκει. » Cela est vrai, surtout pour ces tems-là, & ces peuples-là, dont le commerce maritime n'étoit pas fort étendu.

les écueils de * Phinée qui veille toujours à la perte des Nautonniers ? Par quel bonheur ont-ils parcouru les vaſtes plaines d'Amphitrite, où le chœur des Nereïdes anime par des chanſons les vents qui voltigent autour des vaiſſeaux, & qui enflent les voiles ? Zephire & le vent du Midi ont favoriſé leur courſe juſqu'à † l'iſle célebre par les exercices d'Achille.

Amiſir. II. Ah, que ne peut un heureux hazard écarter ¶ Hélene de Troye, & l'amener ſur nos rivages ſuivant les vœux d'Iphigénie ! que ne peut la fille de Leda, les cheveux épars & enſanglantés, expirer

---

* Phinée, oncle & amant d'Andromède, laiſſa à Perſée le ſoin de la délivrer du Monſtre marin. Il voulut enſuite l'enlever, & Perſée le changea en rocher.

† Le Grec ajoute, *féconde en oiſeaux.* Achille s'exerçoit à la courſe dans cette iſle nommée Achillée, ou Leuca, ou courſe d'Achille, vis à-vis la Cherſonèſe Taurique. On l'appelloit encore l'iſle des Héros, parce qu'on s'imaginoit que les Mânes des fameux Guerriers morts au ſiége de Troye s'y étoient retirés.

¶ Les femmes Grecques qui compoſent le Chœur ignoroient, auſſi-bien qu'Iphigénie, le retour d'Hélene en ſon pays.

sous la main de la Princesse, & payer par sa mort les maux qu'elle lui a causés ! quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs, si quelqu'un d'eux venoit nous tirer d'esclavage ! quelle joie, quel bonheur de nous trouver * comme en songe dans le sein de notre patrie, pour jouir des chants d'allégresse dont tout retentiroit !

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, LE CHŒUR, LES DEUX GRECS enchaînés.

IPHIGÉNIE.

Voici qu'on amène les victimes chargées de chaînes. Taisez-vous, chères compagnes... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice. Ils s'approchent du Temple, & le Berger ne nous a point fait un faux rapport.

* BARNÉS explique cet endroit en deux manieres. *Que ne pouvons-nous, suivant le songe d'Iphigénie, nous trouver en Gréce ?* Ou bien : *Que ne pouvons-nous, même en songe, être transportées dans notre patrie.* Le sens que j'ai préféré, est, ce me semble, plus naturel.

LE CHŒUR.

Princeſſe, puiſque cette région vous a confié le ſoin d'initier les victimes, recevez celle-ci. Il faut céder à une coutume qui, reſpectable en ces lieux, paroît impie & exécrable aux Grecs.

IPHIGÉNIE.

Hé-bien, commençons; mes premiers ſoins ſont dûs aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers. * Ils ſont conſacrés à la Déeſſe; les chaînes ne leur conviennent plus. (*à ſes femmes*) † Vous autres, allez au Temple, & faites les préparatifs ordinaires... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi quels parens infortunés vous ont donné le jour? quelle ſœur, ſi vous en avez,

---

* On délioit juſqu'aux criminels quand leur arrêt étoit prononcé, afin de leur donner la triſte ſatisfaction de mourir libres.

† Il y a là une difficulté; car ſi Iphigénie ordonne à ſes femmes d'aller au Temple, le Chœur diſparoît dans cette Scène. On voit cependant par la ſuite que le Chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigénie avec les deux Grecs. Il eſt naturel de croire qu'une partie des femmes va exécuter les ordres de la Prêtreſſe, tandis que l'autre reſte ſur le Théâtre, ou bien qu'Iphigénie adreſſe la parole à d'autres Miniſtres du Temple.

sera privée de tels freres ? hélas ! vous ignoriez votre sort. Car qui connoît les desseins des Dieux ? notre destin nous est caché. La fortune en fait un mystère impénétrable. Parlez donc, ô étrangers : d'où venez-vous ? quelles mers avez-vous parcourues pour arriver en ces lieux ? éloignés de votre patrie, hélas, que votre absence sera longue ! vous l'avez quittée pour ne la plus revoir.

ORESTE.

Quel intérêt prenez-vous à nos maux, ô femme, qui que vous soyez ? pourquoi plaindre notre destinée ? voulez-vous nous attendrir ? mais est-on sage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine & inévitable ? l'est-on de pleurer le destin de ceux qu'on voit périr, sans espoir de les sauver ? n'est-ce pas redoubler leurs maux ? croyez-moi, nous n'en mourrons pas moins. Laissons aller le cours de la fortune. Cessez de nous plaindre. Nous sçavons trop les usages de ce pays, & le sort qui nous y attend.

IPHIGÉNIE.

Qui de vous se nomme Pylade ? voilà d'abord ce que je veux sçavoir.

ORESTE.

Le voici... (*en montrant son ami*) Mais

quel plaisir cela vous peut-il faire ?

IPHIGÉNIE.

De quelle ville Grecque est-il Citoyen ?

ORESTE.

Mais, Madame, encore une fois, d'où naît cette curiosité ? que vous servira de le sçavoir.

IPHIGÉNIE.

La même mere vous a-t-elle donné le jour ?

ORESTE.

L'amitié, non le sang, nous rend freres.

IPHIGÉNIE *à Oreste.*

Mais vous, quel nom avez-vous reçû de l'auteur de vos jours ?

ORESTE.

Je suis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGÉNIE.

C'est un effet de la fortune ennemie : mais ce n'est pas ce que je demande.

ORESTE.

Madame, laissez-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins misérables.

IPHIGÉNIE.

Généreux étranger, d'où avez-vous puisé des sentimens si héroïques ?

ORESTE.

* On veut mon sang, je le livre. Laissez-moi le secret de mon nom, qui vous est inutile.

IPHIGÉNIE.

Et vous refuserez de nommer au moins la ville où vous avez pris naissance ?

ORESTE.

Que servira de nommer le lieu de ma naissance ? je touche à mon dernier moment.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grace ?

ORESTE.

Hé-bien, vous le voulez, le Royaume d'Argos est ma patrie. †

IPHIGÉNIE.

O Dieux ? dites-vous vrai ?

---

* Le texte porte : *Vous immolerez mon corps, & non pas mon nom.* Il y a dans le Grec entre σῶμα *corpus*, & ὄνομα *nomen*, un rapport qu'on ne peut exprimer en François.

† Oreste dit dans ce vers qu'Argos est sa patrie, & un moment après qu'il est de Mycènes. Cela s'accorde en ce que Argos est en même tems le nom de la Capitale, & du Royaume d'Agamemnon. Quant à Mycènes, c'est la ville où naquit Oreste.

ORESTE.

Oui, Madame, & Mycènes m'a vû naître. O ville autrefois fortunée !

IPHIGÉNIE.

Comment donc avez-vous quitté votre Patrie ? eſt-ce par l'exil ?

ORESTE.

Par un exil involontaire en quelque ſorte, & toutefois volontaire.

IPHIGÉNIE.

Achevez, ô étranger, de m'inſtruire ſur ce que je veux apprendre de vous.

ORESTE.

Je le ferai en peu de mots, Madame, & d'une maniere conforme à ma fortune.

IPHIGÉNIE.

Votre arrivée d'Argos m'eſt plus précieuſe que vous ne penſez.

ORESTE.

Vous pouvez vous en réjouir. N'exigez pas de moi les mêmes ſentimens.

IPHIGÉNIE.

Troye, cette ville ſi célébre dans l'Univers, vous eſt ſans doute connue.

ORESTE.

Plût aux Dieux ne l'avoir jamais connue ! que n'eſt-elle moins qu'un ſonge pour moi ! *

Note de l'Editeur.

* Periphraſe obſcure & mauvaiſe, au lieu de dire : *pas même en ſonge.*

IPHIGÉNIE.

Si j'en crois la renommée, cette superbe ville a été renverſée par les armes.

ORESTE.

La Renommée ne vous a point abuſée.

IPHIGÉNIE.

Hélene eſt-elle retournée avec Menelas ?

ORESTE.

Ah ! que ſon funeſte retour a coûté de maux à * quelqu'un des miens !

IPHIGÉNIE *à part.*

Elle ne m'a pas moins cauſé de malheurs ! où donc eſt cette Princeſſe ?

ORESTE.

A Sparte avec ſon époux.

IPHIGÉNIE.

O Hélene, ô nom exécrable pour toute la Gréce... (*à part*) & pour moi !

ORESTE.

Dites pour moi, Madame ; je ſçai ce que m'a coûté ſon fatal hymen.

IPHIGÉNIE.

Le retour des Grecs eſt-il véritable, comme le publie la Renommée ?

---

* Oreſte parle de lui-même à mots couverts. Il n'oſe ſe faire connoître à cauſe de ſon parricide. Iphigénie de ſon côté ne ſe découvre point ; & cet *incognito* rend la piéce fort intéreſſante.

ORESTE.

Mais, Madame, pourquoi, je vous prie, cet amas & ce détail de questions ?

IPHIGÉNIE.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce récit avant votre trépas.

ORESTE.

Continuez, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

IPHIGÉNIE.

Le Devin Calchas est-il revenu de Troye ?

ORESTE.

Le bruit de sa mort s'est répandu chez les Argiens.

IPHIGÉNIE.

O équitable Déesse !... Et le fils de Laërte * vit-il ?

ORESTE.

Il vit : au moins on le croit : mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

IPHIGÉNIE.

Ah puisse-t-il périr, & ne revoir jamais sa patrie !

ORESTE.

Son sort est assez triste ; ne lui souhaitez rien de plus.

---

* Ulysse.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils de Thétis... Achille respire-t-il encore ?

ORESTE.

Il eſt mort. Vainement ſon hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGÉNIE.

Hélas ! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Mais encore une fois, Madame, que dois-je penſer d'une perſonne ſi bien inſtruite des affaires de la Gréce !

IPHIGÉNIE.

Apprenez enfin... que je ſuis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

ORESTE.

Pardonnez, votre curioſité ceſſe de me ſurprendre.

IPHIGÉNIE.

Qu'eſt devenu ce Général fortuné ?... ce....

ORESTE.

Qui, Madame : car, hélas, celui qui m'eſt connu ne ſçauroit être appellé heureux.

IPHIGÉNIE.

J'entends Agamemnon, fils, diſoit-on, d'Atrée.

ORESTE.

J'ignore tout ceci. Madame, au nom des Dieux, ne m'interrogez pas sur ce point.

IPHIGÉNIE.

Ah plutôt, au nom des Dieux, parlez pour calmer mes douleurs.

ORESTE.

Déplorable Prince ! il a cessé de vivre, & il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGÉNIE.

Il est mort ! ah, malheureuse ! ... Mais de quelle maniere ? poursuivez.

ORESTE.

D'où vient ce soupir échappé ? quel intérêt prenez-vous à ce Prince.

IPHIGÉNIE.

Je plains son ancienne fortune.

ORESTE

Son sort est en effet déplorable. Une épouse l'a cruellement égorgé.

IPHIGÉNIE.

Ah, femme barbare ! Prince infortuné !

ORESTE.

Cessez, Madame, d'en demander davantage. J'ai tout dit.

IPHIGÉNIE.

Un mot, & je suis satisfaite. L'épouse de ce Roi voit-elle encore le jour ?

ORESTE.

Elle n'eſt plus. Son fils, ſon propre fils, lui a ravi la lumiere.

IPHIGÉNIE *à part.*

Quelle confuſion dans la maiſon d'Atrée ! & ce fils a-t-il commis volontairement cet attentat ?

ORESTE.

Il l'a fait à deſſein. Il a vengé ſon pere.

IPHIGÉNIE.

Ciel ! quel crime ! mais quelle équité !

ORESTE.

Tout innocent qu'il eſt, il a les Dieux pour ennemis.

IPHIGÉNIE.

Reſte-t-il à Mycènes quelqu'autre rejetton de l'infortuné Roi ?

ORESTE.

Il ne reſte qu'Electre.

IPHIGÉNIE.

Mais quoi ? ne ſçait-on rien de ſa ſœur immolée en Aulide ?

ORESTE.

Rien, ſi ce n'eſt qu'elle ne jouit plus de la lumiere du ſoleil.

IPHIGÉNIE,

Je la plains, auſſi-bien que ſon pere, qui devint ſon bourreau.

ORESTE.

Il l'a payé chèrement. Une mere a vengé sa fille.

IPHIGÉNIE.

Mais le fils du Roi mort est-il dans Argos ?

ORESTE.

Il vit. Où ? on l'ignore. Fugitif, il est par-tout & en nul endroit.

IPHIGÉNIE.

Il vit, c'en est assez. (*à part*) Disparoissez, songes vains, qui m'aviez abusée, vous n'êtes qu'illusion. Et vous, * Génies, qu'on appelle sçavans, votre science n'est pas moins vaine que les songes. Je le vois, l'erreur est le partage des Dieux aussi-bien que des foibles hommes. Ne falloit-il point, à en croire ces Oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon périt encore pour les justifier !

LE CHŒUR.

Hélas ! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parens ? vivent-ils ? sont-ils privés du jour ?

IPHIGÉNIE.

Ecoutez, ô étrangers, l'entretien que

---

* Les Anciens croyoient aux génies des Cabalistes.

nous venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attends pour vous & pour moi un succès heureux de mon dessein, si vous l'approuvez tous. (*à Oreste*) C'est à vous de répondre, vous que j'ai interrogé jusqu'à présent. Je vous donne la vie. Voulez-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me restent en ce pays, une lettre qu'un captif touché de compassion à écrite en mon nom. Victime des sévères loix de Diane, * il ignoroit que ma main meurtriere dût payer ce service de la mort. Hélas ! je n'ai trouvé jusqu'à ce jour aucun Grec qui ait pû retourner dans l'Argolide, & rendre cette lettre à la personne du monde qui m'est la plus chère. Pour vous qui paroissez entrer

---

* Cette explication est fautive. Iphigénie ne dit pas en effet que ce malheureux Grec ignorât le sort qui l'attendoit ; elle dit au contraire, qu'il voulut bien écrire la lettre pour Argos qu'elle lui dictoit. » Il eut pitié de la » Prêtresse même qui l'alloit immoler : il vit » bien que sa main étoit innocente du sang » qu'elle verseit : qu'elle n'étoit que l'instru- » ment involontaire de la loi du pays, & des » ordres de la Déesse (Diane) qui justifient » ce barbare usage. » Ce qui suppose, ou qu'Iphigénie ne sçavoit pas écrire, ou qu'elle avoit ses raisons pour céler son écriture. Note de l'Editeur.

dans mes intérêts, qui connoissez Mycènes, & ceux que je chéris, partez : en récompense de ce léger service, je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger, (*montrant Pylade*) puisque nos Loix l'ordonnent, qu'il meure pour tous les deux.

ORESTE.

Non, Madame, il ne mourra pas. J'approuve tout hors ce point. Il me seroit trop dur de le voir périr. C'est moi qui l'embarquai sur cet Océan de malheurs. Sa trop constante amitié l'a contraint de suivre un Pilote aveugle. Est-il juste que je le perde pour vous servir, & que je me sauve à ce prix ? Faites mieux, Madame, chargez-le de votre message pour Argos, & abandonnez-moi à qui voudra me donner la mort. C'est une lâcheté de procurer son salut aux dépens d'un ami qu'on associe à ses calamités. Tel est mon ami, & il m'est plus précieux que moi-même.

IPHIGÉNIE.

O générosité non-pareille ! oh que la source d'où vous avez puisé de si nobles sentimens est illustre ! plût aux Dieux que le seul reste de ma famille vous ressemblât ! car sçachez que j'ai un frere, malheureuse seulement de ne pas le voir.

Mais puiſque vous le ſouhaitez ainſi, j'y conſens, envoyons votre ami, contentez votre ardeur, & mourez.

ORESTE.

Qui me ſacrifiera? qui fera ce cruel office?

IPHIGÉNIE.

Moi. Prêtreſſe de Diane, tel eſt mon emploi.

ORESTE.

Ah, Madame, l'horrible & l'indigne emploi pour une perſonne telle que vous!

IPHIGÉNIE.

Triſte néceſſité! il le faut.

ORESTE.

Quoi! une femme plonger le poignard dans le ſein des hommes.

IPHIGÉNIE.

Non, mon devoir eſt de répandre l'eau luſtrale ſur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais puis-je demander qui ſera le ſacrificateur?

IPHIGÉNIE.

Ceux qu'on charge de ce ſoin ſont dans ce Temple.

ORESTE.

* Quel tombeau me destine-t-on ?

IPHIGÉNIE.

Le feu sacré, & une Grotte pour vos cendres.

ORESTE.

Ah, si du moins ma sœur me rendoit les derniers devoirs !

IPHIGÉNIE.

Vains souhaits ! ô étranger, qui que vous soyez, votre sœur est bien loin de ces rivages barbares. Mais puisque vous êtes Grecs, je vous tiendrai lieu de sœur. Attentive à ce triste office, j'ornerai de mes mains votre tombeau, je jetterai sur votre bucher les gâteaux funébres, j'y verserai les libations de miel... Comptez que je ne suis point votre ennemie. Mes

---

* Rien de plus intéressant chez les Anciens que la sépulture. Il n'est pas besoin d'alléguer quantité de passages pour le prouver. Un homme étoit censé malheureux s'il ne rendoit pas les derniers soupirs dans les bras de ses proches, & s'il mouroit hors de sa patrie. Iphigénie, pour consoler Oreste sur ce point, s'offre à lui rendre les devoirs suprêmes, & à lui tenir lieu de sœur ; ce qui, suivant les usages anciens, rend plus piquant le plaisir du Spectateur, qui sçait qu'Iphigénie est en effet sœur d'Oreste.

lettres

lettres ſont dans le Temple. Je reviens. Gardes, qu'on laiſſe ces Captifs ſans chaînes. (*à part*) Enfin je puis donc écrire à un frere tendrement aimé ! ce meſſage ſi peu eſpéré lui apprendra du moins que je vis, & le comblera de la plus douce joie.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR *en ſe retirant* (*à Oreſte.*)

Que je vous plains, généreux étranger, qui êtes deſtiné à voir couler ſur vous les goutes ſanglantes des luſtrations ?

ORESTE.

Non, non, croyez-moi, je ne ſuis point à plaindre. Recevez mes remercimens & mes adieux.

LE CHŒUR *à Pylade.*

Pour vous qui devez retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

PYLADE.

Ah ! eſt-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde.

LE CHŒUR *en ſe retirant.*

Cruels ſacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers ! Qui des deux doit

mourir ! L'amitié, je le vois, rend la chose encore indéciſe.

SCENE III.

Qui tient lieu d'Interméde.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Cher Pylade, au nom des Dieux, dis-moi, ſens-tu dans ton cœur les mouvemens dont je ſuis agité ?

PYLADE.

Quoi, Seigneur ? je ne puis répondre, ſi vous ne vous expliquez.

ORESTE.

Quelle eſt cette Prêtreſſe de Diane ? quelle ardeur à s'inſtruire des malheurs de Troye, du retour des Grecs, du Devin Calchas, & d'Achille ! Avez-vous remarqué comme elle a plaint Agamemnon ? avec quelle curioſité elle s'eſt informée de ſon épouſe & de ſes enfans ? n'en doutons point, Argos eſt ſa patrie. Quel autre intérêt l'engageroit d'écrire en ce pays ? par quelle autre vûe s'intéreſſeroit-elle aux affaires d'Argos comme aux ſiennes propres ?

PYLADE.

Vous m'avez prévenu. Vos parole

expriment mes penſées, ſi ce n'eſt peut-être que tous les yeux ſont attachés ſur les fortunes des Princes, & que perſonne n'ignore leurs malheurs. Mais, Seigneur, * elle a dit une autre parole....

ORESTE.

Faites m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

PYLADE.

Ah cher Oreſte, je rougis de voir le jour, ſi vous périſſez. Avec vous j'ai traverſé les mers, avec vous je ceſſerai de vivre. De quel front oſerois-je paroître à Argos † & en ¶ Phocide ? on

---

* Cette parole eſt, comme on voit, l'arrêt de mort qu'Iphigénie a prononcé contre Oreſte, qui l'a ainſi voulu. Ici commence cet admirable combat d'amitié dont parle OVIDE au troiſiéme *de Ponto*.

Ire jubet Pylades charum moriturus Oreſtem ;
Hic negat ; inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis :
Cætera pars concors & ſine lite fuit.

» Pylade déterminé à mourir, veut faire » partir ſon cher Oreſte. Oreſte le refuſe ; & » chacun ſe diſpute le trépas. Ce fut leur uni- » que ſujet de diſcorde. En tout le reſte ils » étoient unis de ſentimens.

† Patrie d'Oreſte.

¶ Patrie de Pylade.

me reprocheroit, (vous connoissez les hommes) d'être revenu sans vous, & de vous avoir trahi. Que sçai-je ? peut-être oseroit-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maison pour ravir votre Sceptre, & envahir votre héritage sous le nom de mon épouse votre sœur. * O Dieux ! quelle ignominie ! quel affront ! Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes cendres aux

---

Note de l'Editeur.

* Le Traducteur a grande raison de supposer Electre déja mariée avec Pylade. Il constе par d'autres endroits de SOPHOCLE & d'EURIPIDE même que ce mariage suivit de près la mort de Clytemnestre : il semble néanmoins que Pylade en parle ici comme d'une chose à faire :

ἔγκλῃρον ὡς δὴ σὴν κασιγνήτην γαμῶν.
Tanquam ducturus sororem hæredem tuam.

Mais d'abord on peut dire que rien n'est moins rare, dans les histoires fabuleuses, que ces sortes de contradictions : & de plus, qu'il est ici fort aisé de sauver la contradiction par un changement très-léger, en substituant simplement un accent à l'autre, & en lisant *γάμων* à l'Aoriste second du participe, au lieu de *γαμῶν* au futur : *ut pote qui duxi, &c.* comme ayant épousé votre sœur & votre héritiere.

ſiennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

ORESTE.

Cher Pylade, ſoyez plus équitable. Laiſſez-moi ſubir ſeul un ſupplice qui n'eſt dû qu'à moi. Capable de ſouffrir une fois le trépas, je me ſens trop foible pour une double mort. N'alléguez point l'affront que vous craignez. Il retomberoit bien plutôt ſur moi, ſi j'étois aſſez lâche pour ſacrifier un ami qui m'a tout ſacrifié. Pour ce qui me touche, croyez-moi, Pylade, perſécuté par les Dieux, comme je le ſuis, il m'eſt avantageux de mourir. C'eſt à vous de vivre, vous dont la maiſon eſt pure & fortunée, tandis que la mienne eſt malheureuſe & coupable. Vivez donc avec* Electre ma ſœur. Vous l'avez reçûe de mes mains; mon nom revivra dans vos enfans, & ma race ne ſera pas entierement éteinte. Adieu, cher Pylade, jouis de la vie & de la couronne que je te laiſſe. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'eſt qu'à ton retour tu dreſſes un tombeau qui perpétue ma mémoire. Que ma ſœur l'arroſe de ſes

* Pylade avoit épouſé Electre, comme on l'a vû dans l'*Electre* de SOPHOCLE.

larmes, & le parfême de ſes cheveux. Raconte-lui comment la main d'une Prêtreſſe d'Argos m'a ravi le jour au pied des Autels. Je te recommande une ſœur. Fidéle à mon alliance & à ma maiſon, dont tu deviens le ſoutien, n'abandonne pas Electre. Adieu, le plus chéri & le plus conſtant de tous les amis. * Elevé avec moi dès l'enfance, aſſocié à mes plaiſirs, † que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux & de peines! Apollon nous avoit abuſés. Confus de ſes prédictions frivoles, nous voici par ſon cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à ſa conduite, tu le ſçais : par ſes barbares conſeils je devins parricide... Les Dieux m'en puniſſent, & je meurs à mon tour!

PYLADE ¶ (*après avoir rêvé un moment.*)

Hé-bien, Oreſte, § il faut vous obéir,

---

* Electre envoya Oreſte âgé d'onze ans chez Strophius Il y fut élevé avec Pylade.

† Grec, *de la chaſſe.*

¶ Il feint de ſe rendre, de peur de chagriner ſon ami. Mais il ne ſe rend pas pour cela. Il compte ſur quelque heureux dénouement, qui tirera l'un & l'autre de cet embarras.

Note de l'Editeur. § Le P. B. dans ſa Note, & encore dans ſes Réflexions, p. 107, prétend que Pylade feint

vous le voulez, vous aurez un tombeau, fidéle époux, je n'abandonnerai jamais Electre; & Oreſte mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant ſa vie. Mais que dis-je, Seigneur? nous n'en ſommes pas réduits à cette cruelle extrêmité. Prêt de tomber dans l'abyſme, en vous perdant, l'Oracle ne m'y a point encore précipité. Croyez-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent ſouvent d'étonnantes révolutions.

ORESTE.

N'en parlez plus, c'en eſt fait. Les Oracles d'Apollon me ſont inutiles.

---

de ſe rendre. Il y a toute apparence que c'eſt une charité qu'il fait à EURIPIDE, puiſqu'en effet Pylade ne parle pas de mourir pour Oreſte Il ſeroit plus touchant & plus héroïque, ſans doute, de voir ſon amitié moins condeſcendante. Mais enfin, pourquoi s'obſtiner à prêter aux Anciens des beautés qu'ils n'ont pas ſouvent, du moins à nos yeux? Toute la ſuite fera voir que le Prince de Phocide eſt fort conſentant de vivre. Il faut voir en particulier la Scène premiere du quatriéme Acte, page 52, où Pylade dit nettement: » Et vous, Mada» me, à quelle punition vous ſoumettez-vous, » ſi vous ne me ſauvez pas la vie? » Le Traducteur, conſéquemment à ſa prévention, ſupprime ces dernieres paroles.

Vous le voyez. La Prêtresse sort du Temple pour m'immoler.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGÉNIE, ORESTE, PYLADE, LE CHŒUR.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Retirez-vous, chères Compagnes, allez dans le Temple préparer les choses nécessaires aux sacrificateurs.

SCENE II.

Les mêmes hors le Chœur.

IPHIGÉNIE.

Voici, ô étrangers, les lettres que je destine pour Argos. Mais écoutez mes craintes & mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en est sorti. Qui m'assurera que celui de vous que je chargerai de ce message ne le négligera pas, quand il se verra écarté de ce rivage dangereux?

ORESTE.

Quels soupçons, Madame! ah, raf-

ſurez-vous. Parlez, quel garant faut-il vous donner ?

IPHIGÉNIE.

Un ſerment de rendre ces lettres aux amis à qui je les deſtine.

ORESTE.

Vous engagerez-vous par un ſerment mutuel ?

IPHIGÉNIE.

A quoi voulez-vous que je m'engage ?

ORESTE.

A dérober Pylade au trépas, à le renvoyer.

IPHIGÉNIE.

Hé comment pourroit-il autrement accomplir mes ſouhaits ?

ORESTE.

Mais le Tyran accordera-t-il cette faveur ?

IPHIGÉNIE.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi-même embarquer votre ami.

ORESTE.

Il ſuffit. (*à Pylade*) Jurez le premier. Qu'un ſerment le plus ſaint ſoit le gage de votre parole.

PYLADE *d'un air embarraſſé.*

Je rendrai....

IPHIGÉNIE.

Dites que vous rendrez cet écrit à mes amis.

PYLADE.

Oui, je rendrai cet écrit à vos amis.

IPHIGÉNIE.

Et moi je vous renverrai sain & sauf des isles Cyanées.

ORESTE.

Qui des Dieux attestez-vous, Madame ?

IPHIGÉNIE.

Diane dont je suis la Prêtresse.

PYLADE.

Et moi je prends à témoin Jupiter même, le maître des Dieux.

IPHIGÉNIE.

Mais, si vous me trahissez, quel sera le prix de votre infidélité ?

PYLADE.

Puissai-je ne retourner jamais en ma patrie ! & vous, Madame ?

IPHIGÉNIE.

Puissai-je ne revoir jamais Argos !

PYLADE.

Un article nous est échappé.

IPHIGÉNIE.

Hé-bien, s'il eſt néceſſaire, réitérons le ſerment. *

PYLADE.

Non, je n'exige qu'une condition. Si le vaiſſeau s'engloutit par la tempête, ſi vos lettres avec ma fortune périſſent dans le naufrage : en un mot, ſi je me ſauve ſeul, délivrez-moi du fardeau impoſé.

IPHIGÉNIE.

Faiſons mieux. Pour ſuppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'eſt le parti le plus aſſuré. Si vous les ſauvez, elles diront ce que je ſouhaite. Si la mer vous les enléve en vous ſauvant, vous conſerverez le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

PYLADE.

J'admire votre prudence ; par-là vous mettez à couvert l'honneur des Dieux & ma piété. Songez donc, Madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

IPHIGÉNIE.

Dites à Oreſte fils d'Agamemnon... (*elle lit*) *Celle qui vous écrit eſt cette*

---

* Ce n'eſt nullement la penſée d'Iphigénie : voici ſa réponſe à Pylade : » Nous en parlerons » une autrefois dans un tems plus commode. » Note de l'Editeur.

Princeſſe immolée en Aulide, cette Iphigénie qui vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous....

ORESTE.

Iphigénie! ô Ciel! victime du trépas comment a-t-elle pû revivre? où eſt-elle donc, Madame?

IPHIGÉNIE.

Vous la voyez, c'eſt moi. Ne m'interrompez point. (*elle continue de lire*) *Ramenez-moi en Argos, ô mon frere; délivrez-moi, avant que je meure, de cette terre barbare, & du fatal honneur de ſacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats....**

ORESTE *bas.*

Ah Pylade, où ſommes-nous?

IPHIGÉNIE *continue de lire.*

Encore une fois, ramenez Iphigénie ou elle deviendra la furie de votre maiſon: Oui, Oreſte... (*à Pylade*) Je répéte ce nom afin que vous ne l'oubliez pas.

PYLADE.

O Dieux!

Note de l'Editeur. * Non-ſeulement les Grecs, mais tout étranger qui abordoit dans la Cherſonèſe Taurique. ξενοκτόνος πρὸς. Cette barbare loi étoit générale.

IPHIGÉNIE.

D'où vient cette surprise ? pourquoi appeller les Dieux au sujet de mes intérêts ? qu'avez-vous ?

PYLADE *en rassurant son air.*

Rien, Madame : poursuivez. Mon esprit étoit distrait. Peut-être en osant vous interroger à mon tour, parviendrai-je à découvrir des choses incroyables.

IPHIGÉNIE *sans lire.*

Dites à Oreste, que Diane mit en ma place une Biche, que mon pere immola croyant me plonger le poignard dans le sein, & que la Déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous sçavez mon secret.

PYLADE.

Qu'il m'est doux de pouvoir dégager sans peine le serment dont vous m'avez si heureusement lié ! oui, Madame, vous serez bientôt servie. Comptez sur la plus prompte obéissance. (*à Oreste*) Recevez, Oreste, la lettre de votre sœur.

ORESTE.

Je la reçois. Qu'est-il besoin de l'ouvrir ? présent aux yeux d'Iphigénie je goûte un plaisir plus réel. O ma sœur, ma chère Iphigénie, est-ce vous que j'embrasse ! frappé d'un événement si peu attendu vous ne répondez point,

& j'ai peine à en croire mes yeux.... Oui, c'eſt vous ! ô prodige inoüi !... Pardonnez les tranſports d'une ſi légitime joie....*

SCENE III.

Les mêmes, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, ô étranger ? comment oſez-vous porter vos mains profanes ſur les voiles ſacrés d'une Prêtreſſe ?

---

* » La plus belle de toutes les reconnoiſſances eſt celle qui naît des incidens mêmes, » & qui produit une très grande ſurpriſe par » des moyens vraiſemblables, comme dans » l'Oedipe de SOPHOCLE & dans l'Iphigénie » d'EURIPIDE. Car il eſt très-vraiſemblable & » très naturel qu'Oedipe ſoit curieux, & qu'I- » phigénie écrive une lettre à Oreſte, &c. » ARIST. *Poët. c.* 17.

Ce Philoſophe diſtingue quatre eſpéces de reconnoiſſances; l'une par les marques ſenſibles, comme la cicatrice d'Ulyſſe; une autre par des ſignes arbitraires; une troiſiéme par le raiſonnement, & une quatriéme par la mémoire. Celle-ci mérite d'avoir ici ſa place, à cauſe des deux exemples qu'il rapporte; & dont on peut ſe ſervir heureuſement. » Elle » ſe fait par la mémoire lorſqu'un objet ré- » veille en nous quelque ſouvenir qui produit

ORESTE.

Pourquoi vous refusez-vous à mes embrassemens ? songez, Iphigénie, que vous êtes ma sœur, fille d'Agamemnon mon pere. Songez que vous voyez ce frere, cet Oreste que vous croyiez ne revoir jamais.

IPHIGÉNIE.

Moi votre sœur ! vous mon frere !

» la reconnoissance, comme dans les Cypriaques de Diacaiogene, où celui qui voit un tableau se met à pleurer, & ses pleurs le font reconnoître ; ou comme chez Alcinoüs, Ulysse entendant un joueur de harpe, & se souvenant de ses travaux passés ne pût retenir ses larmes, & fut reconnu. » Voyez encore le chap. 15. où ARISTOTE loue extrêmement la reconnoissance d'Iphigénie.

» Soit qu'un Poëte travaille sur un sujet déja connu, ou qu'il en invente un nouveau, il faut qu'il en dresse la Fable en général avant qu'il pense à l'épisodier & à l'étendre par ses circonstances. De cette maniere il met tout son sujet dans un seul point de vûe. Par exemple, voici le sujet d'Iphigénie mis comme je l'entends. *Une jeune Princesse est mise sur un autel pour y être sacrifiée ; elle disparoît tout d'un coup aux yeux des sacrificateurs, & est portée dans un autre pays, où la coutume est de sacrifier les étrangers à la Déesse qui y préside. On l'établit Prêtresse du Temple. Quelques*

ah ceſſez de le prétendre. Il eſt dans l'Argolide à Nauplie. *

ORESTE.

Cruelle, je ne ſuis donc plus votre frere ?

IPHIGÉNIE.

Etes-vous fils de Clytemneſtre ?

ORESTE.

Oui, & iſſu de Pelops.

IPHIGÉNIE.

Que dites-vous !.... Quel garant pouvez-vous m'en donner ?

» *années après le frere de cette Princeſſe arrive* » *dans ce même lieu.* Pourquoi y vient il ? » *pour obéir à un Oracle.* Pourquoi cet Ora- » cle ? cela eſt hors de la Fable générale & » univerſelle. Qu'y vient il faire ? cela eſt » hors du ſujet. *Il n'eſt pas plutôt arrivé qu'il* » *eſt pris. Le voilà ſur le point d'être ſacrifié.* » Mais la reconnoiſſance ſe fait en ce mo- » ment, ou de la maniere qu'EURIPIDE l'a » imaginée, ou ſelon la vraiſemblance que » *Polyides* a très-bien gardée en faiſant dire » par ce Prince : *ce n'eſt donc pas aſſez que* » *ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le* » *ſois auſſi.* Et c'eſt ce qui le ſauve. » ARIST. *Poët. ch.* 18.

* Nauplie, ville du Royaume d'Argos, ainſi appellée parce qu'elle étoit un Port, παρα τον ναυν πολις επλησθη.

ORESTE.

Le voici. Ecoutez un secret qui vous touche.

IPHIGÉNIE.

Quoi ? parlez.

ORESTE.

Répondez-moi d'abord. Sçavez-vous, * Iphigenie, la discorde de Thyeste & d'Atrée ?

IPHIGÉNIE.

La Renommée me l'a apprise. Ce fut au sujet de la Toison d'or.

ORESTE.

Souvenez-vous d'une broderie que vous avez tissue. Elle représentoit cette histoire.

IPHIGÉNIE.

Cher étranger... (*à part*) Mon cœur brûle de se rendre.

ORESTE.

Et cette image du Soleil éclipsé...

IPHIGÉNIE.

Je l'avoue ; c'est encore un ouvrage de mes mains.

---

* Le texte porte, Electre. Sans entrer dans toutes les raisons des Commentateurs, il suffit de convenir avec BARNÉS que c'est une erreur des Copistes ; on a fait passer Ηλεκτρα, au lieu de Ἰφιγένη, qui s'accorde aussi avec la mesure du vers.

ORESTE.

Et l'eau luſtrale qu'une mere répandit ſur vous en Aulide....

IPHIGÉNIE.

Je ne le ſçai que trop. Tel fut mon fatal hymen.

ORESTE.

D'où vient envoyâtes-vous alors votre chevelure à Clytemneſtre ?

IPHIGÉNIE.

Pour être répandue ſur mon tombeau.

ORESTE.

Voici un garant encore plus certain. Vous connoiſſez cette pique célébre dont Pelops tua Oenomaüs, pour conquérir Hippodamie à Piſe. Je l'ai vûe dans votre appartement.

IPHIGÉNIE.

C'en eſt trop. O cher Oreſte, car de quel autre nom ma tendreſſe peut-elle vous appeller ? oui, vous êtes ce que j'ai de plus cher... Je vous revois donc, Oreſte, vous mon unique frere, vous dans ces climats loin d'Argos ! Ah mon frere....

ORESTE.

Et moi, je revois une ſœur qu'on croit dans la région ſoûteraine des morts !... Les larmes mêlées de joie rempliſſent, malgré nous, vos yeux & les miens.

IPHIGÉNIE.

Je le laissai, il m'en souvient, sortant du sein de celle qui l'avoit allaité. A peine connoissoit-il encore la maison paternelle. O Ciel ! ô plus heureux frere que je ne puis l'exprimer... Cher Oreste, que vous dirai-je ! cet événement est au-dessus de mes expressions, au-dessus du prodige.

ORESTE.

Réunis l'un à l'autre, rien désormais ne pourra troubler notre bonheur.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Chères amies, ô vous qui prenez part à mes diverses fortunes, une joie pure & inespérée s'empare de mes sens, je l'avoue : mais hélas, que j'ai sujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos, ô Mycènes, ô chère patrie, que ne vous dois-je pas pour un tel frere ! vous l'avez fait naître, vous l'avez élevé dans votre sein. C'est votre gloire & mon appui.

ORESTE.

Heureux par le sort de notre naissance, hélas, Iphigénie, nous ne sommes rien moins, si nous jettons les yeux sur nos déplorables jours.

IPHIGÉNIE.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infor-

tuné pere me plongea le couteau sacré dans le sein.

ORESTE.

Ah quel souvenir me rappellez-vous ? je crois encore à peine vous revoir.

IPHIGÉNIE.

Privée de l'hymen d'Achille, on me livre à des loups furieux. Ah, mon frere, les larmes, les gémissemens, & le deuil environnoient l'Autel.

ORESTE.

Trop cruelle cérémonie !

IPHIGÉNIE.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon ! Pere barbare, pere inhumain, avouons-le, il ne m'a point traitée en fille.

ORESTE.

Quel enchaînement de calamités ! qu'auroit-ce été, Iphigénie, si pour surcroît vos sanglantes mains, poussées par quelque noire Divinité, avoient égorgé un frere ?

IPHIGÉNIE.

Ah je me reproche, cher Oreste, cet horrible attentat. Hélas, vous l'avez à peine évité. Attentat impie ! Oreste immolé par une sœur ! j'en frémis. Mais quelle sera la fin de tant de maux ! quel heureux destin nous en tirera ! quel

moyen trouverons-nous pour arracher un frere à ces climats, à la mort, pour le renvoyer à Argos, pour ne pas faire couler son sang sur les autels ! C'est à vous, Oreste, à songer comment vous échapperez au péril qui vous menace ; si à travers mille dangers vous fuirez par terre plutôt que par mer, si vous percerez tant de régions sauvages, & tant de pays affreux. Car comment fuir entre les Cyanées ! la route est longue & pénible. Ciel ! que je suis malheureuse ! qui lévera tant d'obstacles ? Quel Dieu, quel mortel, quel heureux hazard nous applanira la route, & finira nos malheurs ?

LE CHŒUR.

Témoin de tant de merveilles ineffables, & charmée de ce que j'ai entendu, je l'avoue, Oreste, les embrassemens des amis qui se retrouvent sont légitimes. Laissons les pleurs. Il s'agit de sauver nos jours. Songez aux moyens de quitter ces rivages barbares. C'est au sage de saisir l'occasion ; son unique plaisir doit être le soin de sortir des mains de la fortune.

ORESTE.

Oui, la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous soit favorable,

j'espère tout d'elle. La Déesse n'est-elle pas plus puissante que les foibles mortels ?

IPHIGÉNIE.

Instruite de tout ce qui touche mes proches, il ne me reste qu'à sçavoir la destinée d'Electre. Daignez m'en informer. Rien pour moi n'est plus intéressant.

ORESTE.

Electre est heureuse. Elle est l'épouse de cet ami.

IPHIGÉNIE.

Mais puis-je le connoître ? D'où est-il ? quel est son pere ?

ORESTE.

C'est Strophius de Phocide.

IPHIGÉNIE.

Dieux ! Anaxibie, fille d'Atrée, est donc sa mere, & le sang nous unit.

ORESTE.

Oui, le sang nous lie, & plus encore l'amitié.

IPHIGÉNIE.

Il n'étoit pas encore né quand Agamemnon me sacrifia.

ORESTE.

Non, Strophius fut quelque tems sans voir aucun gage de son hymen.

IPHIGÉNIE *à Pylade.*

O époux d'Electre ma sœur, que votre présence m'est chère !

ORESTE.

Libérateur d'Oreste, cette qualité en lui m'est plus précieuse que celle de parent.

IPHIGÉNIE.

Mais, mon frere, comment avez-vous pû porter vos mains cruelles sur une mere ?

ORESTE.

Laissons ce propos. J'avois un pere à venger.

IPHIGÉNIE.

Et quelle fureur porta Clytemnestre à cet attentat sur un époux ?

ORESTE.

Oubliez, s'il est possible, le crime d'une mere. Il ne sied pas que vous l'entendiez raconter.

IPHIGÉNIE.

Vous le voulez, je me tais... Le destin d'Argos est donc entre vos mains ?

ORESTE.

Menelas regne, & je suis exilé.

IPHIGÉNIE.

Quoi donc ? le frere d'Agamemnon a-t-il encore écrasé les restes d'une maison infortunée !

ORESTE.

Non, la crainte des Furies qui me pourſuivent m'a écarté de ma patrie.

IPHIGÉNIE.

Voilà donc la phrénéſie dont on m'a fait le récit !

ORESTE.

Hélas ! on m'a vû plus d'une fois dans ce funeſte état.

IPHIGÉNIE.

J'entends. Les Furies vengent ſur vous une mere égorgée.

ORESTE.

Au point de m'accabler de leurs fleaux enſanglantés. *

IPHIGÉNIE.

Comment êtes-vous abordé à ce rivage étranger ?

ORESTE.

Conduit par l'Oracle d'Apollon.

IPHIGÉNIE.

Quel étoit votre deſſein ? eſt-ce un myſtère que vous ne puiſſiez dire ?

Note de l'Editeur. * σέμνα ne veut point dire des *fléaux*, mais un mors, un frein. Et puis, qu'eſt-ce que des *fléaux enſanglantés ?* » Les furies, dit Oreſte, » me conduiſent avec un mors ſanglant. » Sans doute qu'il fait alluſion à l'écume ſanglante qu'il rendoit dans ſes accès, & dont il eſt parlé plus haut.

ORESTE.

ORESTE.

Je vais vous l'apprendre. C'eſt la ſource de bien des maux. Après le crime de Clytemneſtre que je tais, & la vengeance que j'en tirai, la troupe des Euménides fondit ſur moi, & m'exila de la patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé, par l'ordre d'Apollon, de voyager * à Athènes, pour comparoître devant † ces Divinités qu'on craint de nommer. Là, ſe tient ce Tribunal révéré ¶ auquel Jupiter ſoumit le Dieu Mars pour avoir ſouillé ſes mains dans le ſang. J'arrive : on me regarde comme un objet d'exécration, comme un ennemi des Dieux. Toutes les portes, tous les cœurs ſe ferment : ceux qui reſpectent encore les droits de l'hoſpitalité me reçoivent enfin, mais ſans m'admettre à leur table, ni à leurs converſations. Seul, ſans compagnie, ſans entretien, je me vis rélégué au milieu d'eux. Pour autoriſer

---

* Grec, *à pied.*

† Les Anciens évitoient ſouvent de nommer les *Furies*. Le mot d'*Euménides* leur paroiſſoit plus doux. C'eſt la différence des mots *Diable* & *Demon* parmi nous.

¶ C'eſt l'Aréopage, ainſi nommé, parce que Mars fut le premier qui y ſubit le jugement de douze Divinités.

cette séparation outrageante, chaque convive boit le vin dans sa coupe, * non plus commune, mais particuliere. Insensible, en apparence, à cet affront, je dissimulois, je n'osois me plaindre : mais je portois toujours dans le cœur la honte & les remords de mon parricide. (J'appris dans la suite que ce malheur avoit donné lieu d'établir à Athènes une fête qui subsiste encore, pour honorer la coupe de libation.) Prêt à subir le jugement, j'entre dans l'Aréopage. Je prends un siége, comme accusé ; l'autre est occupé par la premiere des Euménides mon accusatrice. Apollon écoute, & parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages, & par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur, & les Euménides favorables me regardent comme absous. Les autres Furies mécontentes de ce jugement, s'attachent

* Démophon, Roi des Athéniens, voyant Oreste chargé d'un parricide, ne voulut ni l'éconduire, ni le recevoir à sa table. Il s'avisa donc de le faire servir séparément, & pour justifier cette espéce d'affront, il voulut qu'on servît à chaque convive une coupe particuliere, contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appelloit Ἑορτὴν χόων. La coupe nommée χοῦς, étoit une mesure Attique.

à moi, & ne ceſſent depuis ce jour de m'aigrir par des courſes éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon, ſans avoir pris aucune nourriture & réſolu de me donner la mort, ſi ce Dieu, cauſe unique de ma perte, ne devenoit l'auteur de mon ſalut. Auſſi-tôt une voix ſort du ſacré Trépié, * & m'ordonne de venir en cette contrée, d'enlever la ſtatue deſcendue du Ciel, & de la porter à Athènes. Tel eſt l'ordre d'Apollon. C'eſt à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt ſacré, libre alors de mes fureurs, je vous embarque ſur mon vaiſſeau, & je vous raméne à Mycènes. Encore une fois, chère Iphigénie, ſauvez-vous, ſauvez-moi, ſauvez les débris d'une famille déplorable; le ſort de la race de Pélops eſt entre vos mains. Elle eſt perdue, ſi la ſtatue céleſte n'eſt enlevée.

LE CHŒUR.

O que la colère des Dieux, déchaînée ſur la race de Tantale, l'accable d'infortunes!

IPHIGÉNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux, j'ai

* Grec, d'*or*.

voulu retourner à Argos, & vous revoir. Je le veux encore. Mes souhaits vont plus loin. Je desire de délivrer un frere, & de ranimer les cendres d'une illustre Maison, (car j'oublie qu'un pere fut mon bourreau) oui, cher Oreste, je le souhaite avec ardeur. Vous ne mourrez point. Notre race sera sauvée. Mais comment, dites-moi, comment surprendre la Déesse ? comment tromper Thoas ? s'il trouve l'autel dépouillé de la statue, c'est fait de moi. Quelle excuse allégueroi-je ? Ah, si vos projets pouvoient réussir, si vous m'enleviez avec la Déesse, si une entreprise si belle s'exécutoit ! ... Mais non, Oreste retournera en sa patrie, & la triste Iphigénie périra... N'importe, les dangers me seront chers, & la mort me sera douce, si je sauve un frere. Non, à ce prix je ne refuse point ne m'exposer au trépas. Que peut une simple fille pour soutenir sa maison ? vous en êtes l'unique appui.

ORESTE.

Aux Dieux ne plaise, Iphigénie, que je devienne doublement parricide. Le sang d'une mere qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos destins seront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chère sœur, ou je vous raméne en Gréce, si la mort

n'arrête mes efforts, ou la Tauride ſera notre commun tombeau. Mais, dites-moi je vous prie, ſi cet enlévement déplaiſoit à la Déeſſe, Apollon me l'auroit-il ordonné? m'auroit-il accordé la faveur de vous revoir? non, non, il ne m'aura pas abuſé. Plus je raſſemble ces événemens, plus j'eſpère un heureux retour.

IPHIGÉNIE.

Mais comment ravir la ſtatue, & nous ſouſtraire à la mort! nous le voulons, mais hélas, c'eſt peu de le vouloir.

ORESTE.

Attentons à la vie du Tyran.

IPHIGÉNIE.

Ah, que dites-vous? c'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

ORESTE.

Mais, Iphigénie, s'il le faut pour votre ſalut & le mien?

IPHIGÉNIE.

* Je ne puis approuver un crime, † ni blâmer votre valeur.

---

* BARNÉS a raiſon, ce me ſemble, de lire dans le texte ἐκ κλινοαὶμι, *je ne puis approuver un crime;* au lieu de ἐκ ἂν δυνάιμι, *je ne pourrois l'exécuter.* Cela ne feroit pas un beau ſens: la ſuite juſtifie la correction. Note de l'Editeur.

† La traduction eſt bonne; mais la correc-

ORESTE, *après avoir rêvé.*

Hé-bien, laiſſons ce deſſein... Si vous me cachiez dans le Temple...

IPHIGÉNIE.

Pour nous ſauver à la faveur des ténébres ?

ORESTE.

La nuit eſt favorable à la fraude, comme la lumiere à la vérité.

IPHIGÉNIE.

Mais le Temple eſt rempli de Gardes; comment tromper leurs regards ?

ORESTE.

Ah, Dieux ! nous ſommes donc perdus. Que réſoudre ?

IPHIGÉNIE.

Un expédient, ce ſemble, vient de luire à mon eſprit.

ORESTE.

Quoi ? ſatisfaites mon impatience.

---

tion de BARNÉS adoptée par le P. B. dans la Note, outre qu'elle n'eſt point autoriſée, eſt parfaitement inutile. L'un & l'autre veut ſubſtituer, οὐκ ἀινεσαίμην, *non laudarem*, au texte reçu dans tous les exemplaires : οὐκ ἂν δυναίμην, *non poſſem*; rien de moins néceſſaire : car pourquoi ces dernieres paroles ne ſignifieroient-elles pas auſſi-bien ? » Non, *je ne ſçaurois* approu- » ver ce deſſein, (le meurtre de Thoas) quoi- » qu'il marque votre grand courage. »

IPHIGÉNIE.

Je me ſervirai de vos fureurs mêmes pour vous ſauver.

ORESTE.

Que le ſexe eſt ingénieux & fécond en reſſources !

IPHIGÉNIE.

Je publierai votre parricide.

ORESTE.

J'y conſens. Mettez, s'il le faut, mes malheurs à profit.

IPHIGÉNIE.

Il n'eſt pas permis, dirai-je, d'immoler de pareilles victimes.

ORESTE.

Sous quel prétexte ? j'entrevois la raiſon.

IPHIGÉNIE.

La victime eſt ſouillée ; il faudra la purifier.

ORESTE.

Comment par cette ruſe viendrons-nous à bout d'enlever la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

J'ai deſſein de vous purifier dans les eaux de la mer.

ORESTE.

Mais la ſtatue qui eſt l'objet de nos deſirs eſt dans le Temple.

IPHIGÉNIE.

J'ajouterai que la ſtatue profanée par vos attouchemens, doit être auſſi purifiée.

ORESTE.

Où, vers le rivage auſtral ?

IPHIGENIE.

Oui, à l'endroit même où eſt attaché votre vaiſſeau.

ORESTE.

Ne confiera-t-on point ces ſoins à quelqu'autre ? qui portera la ſtatue ?

IPHIGÉNIE.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Quel rôle jouera Pylade dans mon aventure ?

IPHIGÉNIE.

On dira qu'il eſt ſouillé du même crime.

ORESTE.

Conduirez-vous cette intrigue à l'inſçû ou de l'aveu du Roi ?

IPHIGÉNIE.

Puis-je rien faire à ſon inſçû ? je l'abuſerai par mes diſcours.

ORESTE.

Il ſera facile alors de nous ſauver à force de rames.

IPHIGÉNIE.

Vous aurez soin du reste. Ce sera à vous de faciliter le succès.

ORESTE.

Il ne reste plus qu'à demander le secret à vos femmes. Engagez-les à se taire par vos discours persuasifs. L'éloquence est naturelle au sexe. Agissez de votre côté, j'agirai du mien, & j'ose espérer une heureuse issuë.

IPHIGÉNIE *au Chœur.*

Chères Compagnes, ma ressource est en vous; de vous dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, & la destinée d'un frere & d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'est la fidélité; qualité admirable & rare, mais propre du sexe. Tendres & fidéles dans leurs intérêts mutuels, les femmes semblent s'entr'aider. Ah, du moins par votre silence favorisez notre évasion. Une même fortune peut perdre ou sauver trois têtes bien chères. L'intérêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurez le vôtre. Retournée dans la Gréce, je ne vous oublierai pas. Recevez mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains,

par ces genoux que je tiens embrassés, par vos peres, par vos meres, par des enfans chéris, si vous en avez, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissez pas. Chères Compagnes, parlez. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu? convenez entre vous toutes. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frere & de moi.

LE CHŒUR.

Rassurez-vous, Princesse; & libre d'inquiétude à notre égard, ne songez qu'à vous sauver. Oui, nous jurons, (ô Jupiter, soyez-en témoin) nous vous jurons une éternelle fidélité.

IPHIGÉNIE.

Daignent les Dieux récompenser cette générosité, & vous combler de faveurs! Thoas va paroître pour s'informer si le sacrifice est achevé. Oreste, & vous, Pylade, il est tems de vous retirer.

SCENE IV.

IPHIGÉNIE.

O toi, qui m'enlevas jadis des mains meurtrieres d'Agamemnon, Diane, délivre-nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton secours, qui désormais ajou-

tera foi aux Oracles d'Apollon? Sied-t-il d'ailleurs à une Déesse d'habiter ces contrées? Athènes, la célèbre Athènes t'attend. Quitte pour elle un séjour indigne de ta présence.

IV. INTERMEDE.

LE CHŒUR.

Tendre oiseau, qui, errant sur les rochers, les fais retentir de tes lugubres accens, * Halcyon, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri. Hélas, mes douleurs sont semblables aux tiennes. Loin de ma chère patrie, je soupire après la compagnie des Grecs. Ah, qui me donnera des aîles pour voler vers Diane, Déesse † de Cynthie! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers consacrés par les couches de Latone! *Strophe I.*

* Alcyone, fille d'Eole, ayant perdu son mary Ceyx qu'elle pleuroit jour & nuit, fut changée en Halcyon. OVID. *Métam. l.* 11.

† Cynthie ou Cynthe, montagne située au milieu de Délos, isle de la mer Egée, célèbre par la naissance d'Apollon & de Diane.

ô * lac dont les eaux sont couvertes de Cygnes ! ô Cygnes, amis des Muses, ah, quand pourrai-je vous revoir !

Antistr. I. Que de larmes ont coulé de mes yeux, quand après le renversement de ma patrie, je fus enlevée par les vaisseaux ennemis ; quand devenue Esclave, & chèrement achetée, je vins dans ces climats barbares au service de la Prêtresse, fille d'Agamemnon ! nourrie à l'ombre des autels toujours fumans du sang des victimes, qu'ai-je trouvé ? un esclavage éternel. Un malheur qui s'attache à nous dès notre naissance, cesse d'être un malheur. Il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le sein d'une brillante fortune, Ciel ! qu'il est dur de devenir malheureux.

Strophe II. Heureuse Iphigénie, que votre destinée est différente de la nôtre. Tout conspire à votre bonheur. † Un vaisseau vous attend au rivage. Il va fendre les ondes au son des instrumens. Phœbus avec sa ¶ lyre, Pan avec § ses pipeaux cham-

* HERODOT. *in Eutrep.* nous apprend que ce lac s'appelloit Trochéïde.

† De 50 rames πεντηκοντηρες.

¶ A sept cordes.

§ Collés de cire.

pêtres, vont eux-mêmes adoucir vos ennuis, & seconder votre retour en Gréce. Je verrai l'onde écumer sous la rame, le vent enfler les voiles, & donner des aîles au vaisseau, tandis que vous me laissez sur ces funestes bords.

Que ne puis-je voler au-dessus des vastes espaces où le Soleil commence & finit sa carriere. J'arrêterois mon vol sur la maison paternelle. Là, je reverrois ces lieux si chers à mon souvenir, où jeune encore, & sous les yeux d'une mere, je célébrois un innocent hymen, où seule j'animois l'assemblée, où je disputois à mes Compagnes le prix de la beauté, où enfin voilée avec grace & la tête parée de riches bijoux, j'étois invitée à disputer ce prix.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, LE CHŒUR.

THOAS.

Où donc est la Prêtresse ? a-t-elle initié les victimes ? leurs corps brûlent-ils dans le feu du sanctuaire ?

LE CHŒUR.

La voici, Seigneur. Elle-même vous répondra.

SCENE II.

Les mêmes, IPHIGÉNIE.

THOAS.

Que vois-je ? la ſtatue entre vos bras ! pourquoi l'avez-vous tirée du lieu ſaint ?

IPHIGÉNIE.

Arrêtez, Seigneur ; n'allez pas plus avant.

THOAS.

Quoi donc ? qu'eſt-il arrivé d'extraordinaire dans ce Temple !

IPHIGÉNIE.

Choſe horrible !.... Mais non. Je profanerois mes lévres à vous la raconter.

THOAS.

Quel étrange diſcours ! parlez, Iphigénie.

IPHIGÉNIE.

Les victimes que vous m'avez envoyées ſont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit ? par où le jugez-vous ?

IPHIGÉNIE.

La Déesse à leur aspect s'est détournée de son siége.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre ?

IPHIGÉNIE.

D'elle-même, & ses yeux se sont fermés d'horreur.

THOAS.

Quelle peut être la cause de ce prodige ? est-ce la profanation des victimes ?

IPHIGÉNIE.

N'en cherchez point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger sur le rivage ?

IPHIGÉNIE.

Non. Leur crime est domestique, ils sont venus chargés de ce forfait.

THOAS.

Qu'ont-ils fait ? je brûle de l'apprendre.

IPHIGÉNIE.

Ils ont tué leur mere.

THOAS.

O Apollon ! un barbare même n'eût pas été capable d'un pareil attentat.

IPHIGÉNIE.

Aussi, devenus l'exécration de toute la Gréce, ils ont été chassés par leurs propres Citoyens.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la Déesse ?

IPHIGÉNIE.

Pour l'exposer à un air plus pur. Les coupables l'ont profanée.

THOAS.

Hé, comment avez-vous découvert cette profanation ?

IPHIGÉNIE.

J'ai tout sçû après le prodige que je viens de raconter.

THOAS.

A ce trait de prudence, on reconnoît la sagesse que vous avez puisée de votre patrie.

IPHIGÉNIE.

Le croiriez-vous, Seigneur ? ces étrangers que je vais sacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute, en vous annonçant d'Argos que....

IPHIGÉNIE.

Mon unique frere Oreste vit encore.

THOAS.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce récit flatteur....

IPHIGÉNIE.

Et qu'Agamemnon mon pere, est plein de vie.

THOAS.

Mais sans vous laisser toucher d'une vaine pitié, vous êtes sortie du Temple pour commencer la cérémonie sacrée ?

IPHIGÉNIE.

Oui, Seigneur, ma haine envers une ingrate patrie qui m'a perdue, l'emporte sur la compassion.

THOAS.

Toutefois, que ferons-nous de ces étrangers, parlez librement.

IPHIGÉNIE.

La loi ordonne qu'ils périssent. Ne la violons pas.

THOAS.

Où est donc l'eau lustrale, & le couteau sacré ?

IPHIGÉNIE.

Il faut, avant toutes choses, purifier ces criminelles victimes.

THOAS.

Dans quelle eau ? à la mer, ou dans une fontaine pure ?

IPHIGÉNIE.

* La mer enléve tous les maux des mortels.

THOAS.

Les victimes ſeront donc alors plus agréables à Diane ?

IPHIGÉNIE.

Et mon emploi ſera moins deshonoré.

THOAS.

Hé-bien, Iphigénie, les flots de la mer viennent ſe briſer au pied du Temple. Qu'eſt-il beſoin ....

IPHIGÉNIE.

Non, Seigneur. Ce myſtère veut de la ſolitude. Un autre deſſein important exige que je m'écarte plus loin.

THOAS.

Allez où bon vous ſemble. Je n'ai point une coupable curioſité † ſur les choſes ſacrées.

IPHIGÉNIE.

Il me faut purifier la ſtatue elle-même.

---

* Telle eſt encore l'opinion des Indiens qui attribuent à la mer une vertu ſouveraine pour effacer les péchés. On conte qu'EURIPIDE fit ce vers par alluſion à une maladie, dont les Prêtres Egyptiens l'avoient guéri par un bain de mer dans un voyage qu'il fit en Egypte avec PLATON.

† Tel étoit le reſpect des Payens.

THOAS.

Un crime si atroce l'a en effet souillée.

IPHIGÉNIE.

Sans cela l'aurois-je tirée du sanctuaire?

THOAS.

Je loue votre piété & vos soins.

IPHIGÉNIE.

Mais sçavez-vous, Seigneur, ce qu'il faut faire?

THOAS.

Quoi? parlez.

IPHIGÉNIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourroient-ils fuir?

IPHIGÉNIE.

Ignorez-vous les ruses & l'infidélité des Grecs.

THOAS.

Hé-bien, Gardes, qu'on les enchaîne.

IPHIGÉNIE.

Ordonnez aussi qu'on les amène...

THOAS.

J'y consens.

IPHIGÉNIE.

Qu'on leur voile les yeux, & qu'on me donne quelques Gardes pour escorte.

THOAS.

Les voici.

IPHIGÉNIE.

Envoyez de plus, ordre aux habitans...

THOAS.

De quoi ?

IPHIGÉNIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice ?

IPHIGÉNIE.

Ah ! ce seroit une abomination.

THOAS *à un de ses Officiers.*

Allez, publiez la défense d'assister à ce spectacle.

IPHIGÉNIE.

Cette attention, Seigneur, est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernez en pere.

THOAS.

Croyez-moi, Iphigénie : objet de l'admiration publique, votre prudence me charme, & cet éloge réjaillit sur vous.

IPHIGÉNIE.

Vous, Seigneur, demeurez ici proche le Temple....

THOAS.

Que ferai-je ?

IPHIGÉNIE.

Vous le purifierez.

THOAS.

J'entends. A votre retour la Déesse le trouvera purifié.

IPHIGÉNIE.

Et quand les étrangers sortiront...

THOAS.

Que voulez-vous que je fasse ?

IPHIGÉNIE.

Voilez votre auguste visage.

THOAS.

Pour ne pas souiller mes yeux ?

IPHIGÉNIE.

Oui, Seigneur, & si je tarde quelque tems....

THOAS.

Quel terme me prescrivez-vous ?

IPHIGÉNIE.

Ne soyez point inquiet.

THOAS.

Hé-bien, accomplissez à loisir les cérémonies nécessaires.

IPHIGÉNIE.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits.

THOAS.

Je joins mes vœux aux vôtres, & je me retire.

SCENE III.

IPHIGÉNIE, cortége de Sacrificateurs & de Gardes, qui amènent les DEUX GRECS.

IPHIGÉNIE.

Ah, voici les victimes qui sortent du Temple. Ces ornemens & ce pompeux appareil de la Déesse, ces jeunes hommes, Ministres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts, enfin les choses prescrites pour la cérémonie, tout est préparé, tout m'invite à expier par le sang un sanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce spectacle. Loin d'ici les mortels consacrés au Temple, & ceux qui veulent conserver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir; vous, femmes, qui portez dans votre sein des enfans encore innocens; si vous craignez que la tache qui souille ces deux Grecs ne se répande sur vos têtes, fuyez, écartez-vous. O fille de Latone, ô Diane, si par votre faveur j'expie & j'immole (ainsi que je l'entends) ces deux victimes, votre habitation sera pure, & nos vœux seront accomplis. C'est assez, je me tais. Dieux, & vous, Déesse, qui entendez le langage des cœurs, je

ne confie le reſte qu'à vous, & j'implore votre ſecours.

SCENE IV.

LE CHŒUR.

Célébrons les louanges de Phœbus & de Diane. Nés l'un & l'autre dans les fertiles vallées de Délos, * le blond Phœbus excelle à toucher la lire, & la chaſte Diane à lancer le javelot. La Déeſſe de Délos quittant le lieu de ſes couches, & ſon iſle devenue immobile, tranſporta ſes enfans ſur le mont Parnaſſe conſacré à Bacchus. † Là, un Dra-

---

* Délos étoit une iſle errante au gré des flots, avant que Latone y mît au monde Diane & Apollon.

† La ville qui étoit au pied du mont Parnaſſe, s'appella d'abord du nom de la montagne, enſuite *Python*, après la mort du ſerpent que tua Phœbus, enfin *Delphes*. Cette ville paſſoit chez les Anciens pour le milieu de la terre. Jupiter, dit CLAUDIEN, voulant marquer le milieu de l'Univers, fit voler avec pareille rapidité deux Aigles, l'une du Levant, l'autre du Couchant. Elles ſe rencontrerent à Delphes. De-là vient qu'on mît deux Aigles d'or dans le Temple d'Apollon.

Jupiter, ut perhibent, ſpatium cùm diſcere vellet
Naturæ, Regni neſcius ipſe ſui,
Armigeros utrimque duos æqualibus alis

gon à la peau tachetée, aux yeux sanglans, aux dents d'acier, monstre enfanté par la terre, & caché sous un laurier épais, gardoit l'Oracle souterrain. Puissant Apollon, quoiqu'encore enfant, encore dans les bras d'une mere, vous le perçâtes de vos fléches. Par cette éclatante victoire, devenu maître des Oracles divins, assis sur le trépié d'or, & sur un thrône véridique, vous dévoilez l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire, voisin de la fontaine Castalie, est placé au milieu de la terre. * Oui, ce Dieu chassa Thémis du lieu où elle prononçoit ses Oracles. Mais la terre, mere de Thémis, prend en main les intérêts de sa fille offensée. Elle prive Phœbus du pouvoir de prédire l'avenir; elle enfante des Spectres nocturnes. Sortis de son sein, ils voltigent autour des humains endormis, leur décélent, durant le som-

---

Misit ab Eois occiduisque plagis.
Parnassus geminos fertur junxisse volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves. CLAUD.

* APOLLODORE, *Bibl. l. 1. c. 4.* dit qu'Apollon apprenant de Pan l'art de deviner, alla à Delphes, où Thémis, fille de la terre, tenoit ses Oracles, & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher, ce Dieu le tua, & se saisit du trépié sacré.

meil,

meil, les choſes préſentes, paſſées, & futures. Apollon conſterné étend les mains vers le Thrône de Jupiter. « Puiſ-» ſant Dieu, s'écrie-t-il, fais ceſſer les » Oracles de la nuit, les ſonges trom-» peurs, & la colère de la terre. Jupiter » ſourit, agréablement ſurpris de l'in-» quiétude de ſon fils, & de l'intérêt ſe-» cret qui le porte à s'aſſurer l'hommage » fructueux des mortels. » Il ſecoue, en ſigne d'approbation, ſa tête redoutable. Auſſi-tôt les ſonges évanouis diſparoiſ-ſent, & les illuſions nocturnes ſe diſſi-pent. Il rend à Phœbus ſes premiers honneurs, & la confiance aux humains. Telle eſt l'origine de votre gloire, ô Temple de Delphes, vous dont les Ora-cles rendus en vers attirent toute la terre à vos autels.

SCENE V.

UN ENVOYÉ, LE CHŒUR.

L'ENVOYÉ.

Vous qui préſidez au Temple, dites-moi où je pourrai trouver le Roi Thoas. Courez aux portes du Palais, & faites-le paroître.

LE CHŒUR.

D'où naît cet empreſſement? dois-

je parler au Roi sans être appellée.

L'ENVOYÉ.

O Ciel ! les deux Grecs ont disparu. Aidés d'Iphigénie, ils enlévent la statue sur leur vaisseau.

LE CHŒUR.

Ce que vous dites paroît incroyable... Mais le Roi que vous cherchez est sorti du Temple.

L'ENVOYÉ.

Il faut toutefois qu'il soit promptement instruit. Où est-il allé ?

LE CHŒUR.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir, cherchez Thoas, & l'instruisez de toutes choses.

L'ENVOYÉ.

Ah, perfides ! n'êtes-vous point complices de cet enlévement ?

LE CHŒUR.

Nous ! C'est nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs.

L'ENVOYÉ.

Hé-bien, avertissez donc le Roi.

LE CHŒUR.

Nous n'en ferons rien, jusqu'à ce qu'on nous apprenne s'il est dans le Palais.

L'ENVOYÉ *aux Gardes qui sont dans le Temple.*

Gardes, ouvrez, & dites au Roi que

je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

SCENE VI.

THOAS, les mêmes.

THOAS.

Quelles clameurs entends-je autour du Temple ? qui frappe ? quel mortel répand ici l'épouvante ?

L'ENVOYÉ.

Ah, Seigneur, pardonnez. Ces femmes m'ont trompé. Elles ont voulu m'écarter, sous prétexte que le Roi étoit absent, & je vous vois sortir.

THOAS.

Quoi ? Quels intérêts ? ...

L'ENVOYÉ.

Je parlerai bientôt de leur perfidie. Ecoutez présentement, Seigneur, un récit plus important. La Prêtresse... Iphigénie... enléve la statue de Diane... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le mystère que voiloient ses feintes expiations.

THOAS.

Ah, que m'annoncez-vous ! mais quel mauvais génie lui a inspiré cette trahison ?

L'ENVOYÉ.

Et ce qui doit plus vous surprendre,

Seigneur, c'étoit pour sauver Oreſte.

THOAS.

Oreſte ! qui, ce fils de Clytemneſtre ?

L'ENVOYÉ.

Lui-même. Elle l'avoit conſacré à la Déeſſe au pied de ces Autels.

THOAS.

O prodige de perfidie ! car de quel autre nom appeller cet attentat ?

L'ENVOYÉ.

Laiſſez les imprécations, Seigneur. Songez au reméde. Daignez m'écouter, & ſur mon récit jugez par quelles troupes vous pourrez arrêter ces fugitifs.

THOAS.

J'adopte tes ſentimens. Le rivage eſt proche. * Leur fuite ne les mettra pas à couvert de ma colère.

L'ENVOYÉ.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaiſſeau d'Oreſte étoit caché, que la fille d'Agamemnon nous fait ſigne d'éloigner nos mains des chaînes dont

---

Note de l'Editeur. * Ce n'eſt point le ſens. Thoas ignore encore que les fugitifs ont un vaiſſeau qui les attend à l'ancre. Il s'imagine n'avoir à les pourſuivre que par terre. C'eſt ce qui lui fait dire : » Ils n'ont pas pris ſans doute la route » de la mer qui baigne nos côtes, pour échap» per à l'effort de mes coups. »

vous aviez chargé ces criminels, & de nous écarter comme si elle eût dû allumer le feu secret, & commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, & marche à leur suite. Malgré les soupçons vos Gardes obéissent. Par respect pour les choses saintes, nous nous retirons. Pour abuser notre crédulité, Iphigénie pousse des cris, chante des hymnes en langue étrangère, & commence une expiation simulée. Assis à l'écart, la cérémonie nous paroissoit longue. Il nous vient en l'esprit que les Grecs pourroient bien avoir brisé leurs fers, massacré la Prêtresse, & pris la fuite. D'autre part, la crainte de jetter un œil profane sur des secrets religieux nous retient dans le silence. Enfin nous étouffons de concert cette vaine frayeur, résolus de tout hazarder, & d'aller sur les lieux. Mais quelle a été notre surprise quand nous avons vû cinquante rameurs, des rames levées, & un vaisseau en mer, comme un oiseau prêt à s'envoler dans les airs ! nos Grecs, libres de leurs fers, paroissent sur la poupe, & gouvernent le vaisseau : les uns suspendent les ancres : * d'autres voltigent sur

* *Suspendent les ancres* à la piéce de bois

les échelles pour dégager les cordages ; on s'agite, on se presse, tout est en mouvement. Déja l'on se disposoit à embarquer Iphigénie, lorsqu'indignés de cette fraude, & mettant bas toute crainte, nous saisissons la Prêtresse, nous sautons à travers les cables & les rames, nous arrachons le gouvernail, nous en venons à un entretien. « Pourquoi, leur disons-» nous, enlever de nos climats la statue » & la Prêtresse ? quelle est votre pré-» tention ? ne diroit-on pas que vous » auriez acheté l'une & l'autre à prix » d'argent ? Sçachez, répond l'un d'eux, » sçachez que je suis Oreste, fils d'Aga-» memnon, & frere d'Iphigénie. Je re-» trouve une sœur perdue, & je la ra-» méne en sa patrie. » Résolus toutefois de ne point relâcher la Prêtresse, nous tâchons de les forcer tous à nous suivre. On en vient aux coups ; car les uns & les autres étoient sans armes. On se bat avec fureur. Les Grecs nous accablent. Fatigués, blessés & ensanglantés, nous cédons malgré nous au nombre. * Nul n'a fui sans blessure. Plus

qui traverse la proue de part en part en forme d'oreilles, & c'est ce que signifie le mot Grec ἐπώτιδες.

* Le Grec met un petit détail de blessures

tranquilles sur une éminence, nous renouvellons le combat. Une grêle de pierres tombe sur les Grecs. Mais des Archers paroissent sur le vaisseau, & nous écartent à coups de fléches. En ce moment un flot favorable pour eux approche le vaisseau du rivage. Les Nautonniers n'osent descendre dans les eaux pour enlever Iphigénie. Mais Oreste l'emporte entre ses bras, quitte les bords, s'avance dans la mer, monte sur le vaisseau, & y place sa sœur. Alors, (ô prodige surprenant!) la statue parle en ces termes : « O Grecs, courbez-» vous sur les rames & fendez l'onde » écumante. Vous possedez l'objet de » vos desirs, la Déesse, pour qui vous » avez passé le Pont-Euxin, & traversé » les Symplegades. » A cette voix les Nautonniers répondent par un doux frémissement. La mer blanchit d'écume, & le vaisseau s'éloigne du rivage. Mais à peine est-il arrivé au détroit, qu'un flot horrible & un vent effroyable le repoussent vers nous. Les rameurs ont beau lutter avec le vent & la mer, le

causées par les pierres & les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs, je l'ai omis sans préjudice de la fidélité ; car il n'est question que de quelques mots.

reflux les raméne malgré eux sur nos bords. « Déesse, s'écrie la fille d'Aga-» memnon en se levant, ô fille de La-» tone, sauvez votre Prêtresse, pardon-» nez son vol, & favorisez son retour. » Sœur si tendre envers votre Apollon, » vous sçavez, hélas, jusqu'où va la ten-» dresse pour un frere. » Les Nautonniers applaudissent à cette priere. Ils poussent des cris de joie. Ils s'animent mutuellement. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort sur les rames. Le vaisseau s'avançoit de plus en plus vers le détroit. Les uns sautoient dans la mer, les autres se disposoient à jetter l'ancre, lorsque j'ai été député vers vous, Seigneur, pour vous informer du détail de cet événement. Ne perdez point de tems. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croyez-moi, Seigneur, si la mer ne se calme, leur espérance est vaine. Neptune, le Dieu des mers, est trop sensible au renversement de Troye, & trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous & à vos sujets offensés, le fils d'Agamemnon & sa fille. L'ingrate, après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide, ose trahir Diane; & Diane la punit à son tour.

LE CHŒUR *à part.*

Infortunée Princesse, hélas, livrée aux mains de vos ennemis qu'allez-vous devenir ? vous périrez, vous & votre frere.

THOAS.

O Citoyens, ne mettrez-vous point obstacle à la fuite de ces traîtres ? qui vous arrête ? courez, volez, poursuivez-les par * mer & par terre, & secourus de la Déesse, amenez ces impies pour leur faire subir † le supplice qu'ils ont mérité... Pour vous, femmes perfides, qui avez noué cette intrigue, je sçaurai bien vous punir. Songeons présentement à mettre ordre....

SCENE VII.

MINERVE, les mêmes

MINERVE.

Arrêtez, Thoas. Où conduisez-vous ces Troupes ? reconnoissez Minerve qui vous parle. Je vous défends de poursuivre les Grecs, & d'animer contr'eux ces flots de gens armés. Ce n'est pas sans l'aveu des Dieux qu'Oreste est venu dans ces climats. L'Oracle d'Apollon

* Grec, *à cheval & sur des vaisseaux.*

† Grec, *pour les précipiter, ou les empaler.*

l'y a conduit pour fuir la colère des Euménides, ramener sa sœur Iphigénie, & transporter la statue de Diane dans ma ville favorite. Je parle. Obéissez. Vainement prétendriez-vous surprendre Oreste dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il vient de passer cette plaine liquide. Oreste, c'est à vous que j'adresse la parole, (car, quoiqu'éloigné, vous entendez la voix d'une Déesse.) Allez! poursuivez heureusement votre route, accompagné de la statue, & d'Iphigénie. Arrivé dans Athènes, souvenez-vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu sacré & voisin du rivage * Carystien. † Là, vous bâtirez un Temple, où vous placerez la statue de Diane. Elle conservera son nom de Taurique en mémoire de vos courses & de vos fureurs. Les mortels desormais lui porteront leur encens & leurs vœux, sous le nom de la Déesse de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, & vous établirez pour loi, qu'alors on applique lé-

* Il est vis-à-vis de Carystos, ville de l'Eubée, vers l'extrémité méridionale de l'isle.

† *Mon peuple l'appelle aujourd'hui Alas Araphenidas.*

gérement une épée nue sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répandues en l'honneur de Diane tiendront lieu de sacrifice. Pour vous, Iphigénie, devenue Prêtresse de la Déesse à * Braurone, vous y recevrez les honneurs funébres. On portera sur votre tombeau les tissus précieux que laisseront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreste, procurez aux Compagnes de votre sœur le retour en leur patrie. La reconnoissance l'exige, & pour elles, & pour moi. Souvenez-vous enfin, que dans l'Aréopage, accusé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de suffrages, & vous fûtes absous. † J'ordonne que cet usage se perpétue & s'étende sur

* Braurone, ville d'Attique, où la statue fut transportée. Voyez PAUSAN. *in Att.* Il la place assez près de Marathon.

† EURIPIDE & quelques Auteurs font remonter l'origine de cet usage à Oreste; mais d'autres croyent qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Thémistocle; qu'il fut surpris dans un adultère, & que les suffrages pour & contre étant égaux, un des Juges qui vouloit le sauver dit adroitement, qu'il étoit juste de donner un suffrage favorable au nom de la Déesse d'Athènes, ce qui passa depuis en loi.

tous les criminels. A ce prix, ramenez votre sœur, ô fils d'Agamemnon, & vous, Thoas, mettez bas toute indignation, & souscrivez à mes ordres.

THOAS.

Insensé qui refuse d'obéir aux ordres divins. Oui, grande Déesse, quoiqu'Oreste me ravisse la céleste statue, je cesse de le haïr. Siéroit-il à un mortel de lutter avec les Dieux? qu'il aille à Athènes, qu'il y place la statue, j'y consens. Je renvoye ces femmes en Gréce. J'arrête mon armée, & mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs. Vous le voulez, Déesse, il suffit. Les volontés des Dieux & les vôtres ne trouvent point de * rebelles. †

---

* La force des termes Grecs exprime bien nettement le destin des Payens.

Note de l'Editeur. † Le Traducteur observe fort bien que la force des termes Grecs exprime bien nettement le Destin des Payens: mais pour que la remarque fût plus juste encore, il falloit traduire autrement qu'il n'a fait, & dire avec le Grec:

τὸ γὰρ χρεὼν σου τε κἀμὲ θεῶν κρατεῖ.

» La Destinée exerce son empire jusques sur » vous même, ô Minerve, & sur les autres » Divinités. » A plus forte raison, nous foibles mortels, devons-nous lui être soumis. Cet

MINERVE.

Vents favorables, soufflez, conduisez à Athènes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statue & de la Déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (*au Chœur.*) Allez, heureuses Grecques, & bénissez le destin qui vous sauve inespérément.

LE CHŒUR.

Oui, Divinité respectable aux hommes & aux Dieux, nous obéissons à votre voix. O la douce espérance, & l'agréable nouvelle dont vous venez de flatter nos oreilles & nos cœurs! * Illustre victoire, répandez votre éclat sur mes jours; & couronnez-les d'une immortelle gloire.

---

empire du Destin sur les Dieux eux-mêmes, étoit un dogme de la Théologie Payenne.

* Cette fin qui termine aussi l'Oreste, & les Phéniciennes, est dite par allusion au Poëte qui remportoit le prix sur ses rivaux.

REFLEXIONS SUR L'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

LA derniere Scène de cette Piéce qu'on vient de lire, montre assez que le but du Poëte étoit de flatter l'Attique par la célébration de ses anciennes cérémonies, de ses usages religieux, & de ses monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons observé au troisiéme Discours. C'est pour cela qu'Euripide présente aux yeux des Athéniens Minerve, Déesse d'Athènes, & qu'il lui fait tenir le discours qu'on a vû, & qui ne nous touche plus. Il n'est pas douteux que ce motif de flatter les Athéniens, ne l'ait souvent porté à finir ses Piéces par des machines qui lui sont en effet très-familieres. Malgré la perte de cet intérêt qui n'en est plus un pour nous, & qui dégénere en

préjugé contre le Poëte, parce qu'il nous parle un langage étranger à nos manieres : cette Tragédie mérite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les tems justifient suffisamment les beautés passagères qui sont devenues ridées à notre égard. Pour achever l'impression qu'une premiere lecture a pû faire, & pour en séparer ce qui peut la rallentir, revenons légerement sur chaque Acte.

Le premier commence par un Prologue absolument détaché, & dont une partie mériteroit d'ennuyer aujourd'hui. C'est une affectation incroyable d'Euripide en faveur de la netteté, que Sophocle avoit atteinte sans cela. Iphigénie vient faire l'histoire de sa vie & de ses aventures, bien plus aux spectateurs qu'aux échos. C'est précisément ce que Sénéque a imité dans ses Piéces. Il n'est Grec que par ce défaut. Mais ce défaut d'Euripide une fois passé, la description qu'il fait du songe est belle & noble. C'est le germe de tout le reste du Poëme.

Après le Prologue Oreste & Pylade paroissent : mais entre la premiere, la seconde, & la troisiéme Scène, il y a un brisement qu'on appelle *Hiatus*. Légère

faute qu'il eût été mieux de ne pas redoubler de suite. Elle cesse pourtant de choquer quand on considère qu'Iphigénie ne sort du Théâtre que pour préparer une cérémonie funèbre, & qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de sorte qu'elle donne lieu à Oreste de faire une Scène détachée des deux autres. Après tout, cette exposition du sujet n'est pas moins intéressante que celle de l'Electre de Sophocle, avec qui cette Piéce a beaucoup de rapport.

Le Chœur naturellement amené par l'ordre de la Prêtresse Iphigénie, vient la seconder dans le triste sacrifice qu'elle fait pour un frere qu'elle croit mort. Erreur charmante, qui outre le spectacle qu'elle produit, est une grande adresse, pour rendre plus agréable la surprise d'Iphigénie, quand elle reverra inopinément ce frere chéri qu'elle vient de pleurer.

Le second Acte s'ouvre par une Scène qui a besoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle est. C'est le récit du Berger qui annonce à la Prêtresse la prise de deux Grecs, leurs malheurs, & leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigénie sur le sacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes,

sur son insensibilité dont elle s'étonne, sur Hélene & Menelas, sur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même, font un effet admirable, aussi-bien que les desirs du Chœur à l'égard de sa patrie, desirs naturels qui disposoient insensiblement à ce qui va suivre, sans qu'on puisse soupçonner l'art du Poëte, qui ne se dévoile qu'à la fin.

On améne les victimes au troisiéme Acte : & là commencent ces beaux mouvemens qui naissent dans le cœur des Spectateurs, à la vûe d'un frere que les loix du pays obligent de périr par les mains d'une sœur. Ils se voyent sans se connoître, situation tout-à-fait tragique. Oreste ferme & résolu de mourir inconnu ; Iphigénie attendrie, soit par un effet naturel du sang, soit par un sentiment d'humanité envers des malheureux & des Grecs : si cela est arrivé, peut-il être arrivé autrement qu'il n'est représenté ? les curieuses interrogations de la sœur, & les réponses ambiguës du frere, font tout l'art de la situation : le voile ne se léve que peu à peu, & il s'embarrasse à proportion qu'il se développe. D'abord Iphigénie apprend que celui des deux captifs qui refuse de se nommer, est de Mycènes ; quelle source

de curiosité pour elle ! que de sentiment, que de naturel dans ses questions, & dans les soupirs qui lui échappent ! le secret demeure pourtant encore enseveli dans l'obscurité, & tout cet entretien ne se termine qu'au dessein que prend la Prêtresse de donner la vie à l'un des deux Prisonniers, à condition de porter une lettre de sa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer, le Chœur (à ce que je crois) la suit après avoir plaint en deux mots Oreste, & félicité Pylade ; où du moins il s'écarte un peu. Car il ne sçauroit entendre la Scène qui suit sans reconnoître Oreste, & sans prévenir la reconnoissance mutuelle, qui ne vient que long-tems après.

Le Chœur s'étant donc retiré ou écarté, pour laisser à Oreste & à Pylade la liberté de se dire les dernieres paroles qu'ils ont à se communiquer avant que l'un meure & que l'autre parte ; Oreste commence & révéle à son ami, pour qui il n'a rien de caché, le trouble & l'agitation où l'ont jetté la vûe, les soupirs, & la pitié de cette Prêtresse inconnue. Rien n'est plus tendre ni plus naïf que cet instinct de la nature qui se réveille comme d'un songe, sans pouvoir démêler encore ce qu'elle sent.

Enfin l'admirable combat d'amitié entre Oreſte & Pylade, à qui mourra l'un pour l'autre, achéve merveilleuſement l'émotion de tendreſſe que leur ſeule préſence avoit commencé. Pylade nous paroît ſe rendre trop-tôt aux prieres de ſon ami, qui le preſſe de vivre & de le laiſſer mourir. Mais qu'on reliſe bien la Scène, & l'on trouvera que ce n'eſt qu'une feinte de Pylade. Il ne veut pas aigrir Oreſte par des contradictions hors de ſaiſon. Il aime mieux être généreux que de le paroître. En effet il ne céde qu'en apparence, & il compte toujours ſur quelque heureux dénouement, ou plutôt ſur ſon courage, qui délivrera l'un & l'autre ami de cet embarras. « Croyez-moi, dit-il, les calamités ar-» rivées à leur comble enfantent ſouvent » d'étonnantes révolutions. »

Iphigénie, en rentrant au quatriéme Acte, écarte très-habilement le Chœur qui la ſuivoit. Elle le fait ſous un prétexte ſpécieux d'avertir les ſacrificateurs & de diſpoſer tout; mais en effet pour confier avec plus de liberté à l'un des Grecs la lettre qu'elle tient en main. Cette Scène eſt une continuation des deux précédentes, que le Poëte a coupées à deſſein, & avec un art infini, afin

de varier, & d'éviter les longueurs qui eussent été inévitables, s'il eût commencé & fini la reconnoissance mutuelle dans une seule Scène. Il a donc eû l'adresse de partager cette reconnoissance en quatre ou cinq Scènes, dont une partie appartient au troisiéme Acte, & l'autre au quatriéme. On a pû s'appercevoir du même art dans l'Hippolyte, où Phédre commence à découvrir ses fureurs dans un Acte, & après les avoir interrompues en se voilant le visage par la honte d'en avoir trop dit, & par la crainte d'avoir laissé entrevoir son secret, elle les réitère dans l'Acte suivant avec plus de véhémence, jusqu'à découvrir le mystère fatal. Voilà ce que Racine n'a pû imiter faute de Chœurs; & voilà le véritable artifice des inimitables suspensions d'Euripide.

Iphigénie, seule avec les deux Grecs; avant que de charger l'un d'eux de son message, prend des précautions avec lui. Elle veut un serment; Oreste lui en demande un à son tour pour mettre à couvert la vie de son ami Pylade. Peut-on imaginer rien de plus artificieux pour reculer & ménager la surprise de la reconnoissance? Elle lit enfin sa lettre pour instruire Pylade en cas que quelque mal-

heur la lui ravît. A cette lecture un seul mot exprime admirablement toute l'émotion d'Oreste. Pour Pylade, il fait sur l'esprit d'Iphigénie la même impression qu'elle vient de faire sur celui de son frere. Il frappe le coup décisif de la reconnoissance par le tour le plus fin, quand il dit ces mots si simples : « Qu'il » m'est doux de pouvoir dégager sans » peine le serment dont vous m'avez si » heureusement lié ! Oui, Madame, » vous serez bientôt servie. Comptez sur » la plus prompte obéissance... Recevez, » Oreste, la lettre de votre sœur. » Il n'en falloit pas davantage.

La Scène suivante est une agréable suite de la précaution qu'a prise Euripide d'écarter le Chœur. Le Chœur revient après avoir exécuté les ordres de la Princesse, & il revient dans l'instant même qu'Oreste transporté de joie veut embrasser sa sœur. L'étonnement d'Iphigénie, & l'embarras du Chœur qui ignore ce qui s'est passé, précipitent l'éclaircissement entier du secret qui ne se montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigénie dont on peut mieux sentir qu'exprimer la situation, ne peut concevoir qu'elle renvoye en Scythie, & presque sous le couteau sacré, un frere qu'elle

vient de pleurer comme mort. Enfin ſon ſonge ſe développe, les nuages tombent, & elle ſe rend aux preuves ſans réplique, qu'on lui apporte. La joie réciproque, les queſtions ſur Clytemneſtre, les meſures pour enlever la ſtatue & ſe dérober au Tyran, les irréſolutions, les retours de tendreſſe, les craintes, les eſpérances, les reſſources, tout eſt mis en œuvre & touché par des traits de maître, juſqu'à la fin de l'Acte, qui laiſſe le Spectateur émû dans l'attente agréable de l'iſſue de tant de merveilles.

Le cinquiéme Acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigénie avec la ſtatue, la ruſe & l'embarras de cette Princeſſe, la feinte expiation, & tout ce qui s'enſuit, quoique naturel & beau, ne ſçauroit l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la premiere Scène; c'eſt ce que dit Iphigénie pour tromper plus finement l'eſprit ſoupçonneux de Thoas. Elle lui conſeille de faire bien garotter les deux victimes. « Ignorez-vous, ajoute-t-elle, » l'infidélité des Grecs? » Il falloit que la foi Grecque fût dès-lors paſſée en proverbe chez les Nations voiſines de la Gréce, & que les Athéniens entendiſſent

raillerie sur ce reproche. Il y a encore après le spectacle intéressant des deux victimes, de leurs Gardes, & de tout l'appareil d'un sacrifice qu'on va faire ensuite de l'expiation, une Scène du Chœur assez singuliere par un bon mot aux dépens d'Apollon. On y dit que « Jupiter sourit, agréablement surpris » de l'inquiétude de son fils; & de l'in- » térêt secret qui le portoit à s'assurer » l'hommage fructueux des mortels. » C'est un coup de dent qui pouvoit tomber sur quelque anecdote ignorée aujourd'hui. Mais, à ne le prendre que pour Apollon & le riche Temple de Delphes, il nous fait voir que les Athéniens faisoient assez peu de scrupule de railler malignement sur les énormes richesses de ce Temple célébre.

Le récit de la fuite d'Iphigénie & des Grecs, le courroux & les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve, achévent le dénouement de la maniere & par les motifs que nous avons dit au commencement de ces réflexions critiques. Quoique cet Acte soit moins touchant & plus machinal que les autres, il est toutefois très-naturel dans le génie des Grecs. Il est même impossible de ne pas remarquer dans tout le cours

de cette Piéce un air de vérité particulier au goût Grec, & qui consiste à persuader au Spectateur que l'événement s'est réellement passé, comme il le voit sous ses yeux, & qu'il n'a pû se passer autrement; chose qu'on ne sçauroit certainement dire de la plûpart de nos Tragédies Françoises, qui nous laissent d'ordinaire beaucoup plus d'admiration pour l'art du Poëte, quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée.

ALCESTE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

SUJET.

LE but de la Tragédie d'Alceſte eſt de faire voir que la tendreſſe conjugale & l'hoſpitalité ne ſont jamais ſans récompenſe. L'une & l'autre vertu étoit ſacrée chez les Grecs, & faiſoit la baſe générale de leur Gouvernement, comme le reſpect des enfans pour les peres & les meres chez les Chinois. C'eſt que les Grecs, ainſi que les Chinois, regardoient tout l'Etat comme une famille, & qu'ils croyoient que comme le bonheur des maiſons particulieres dépendoit du concert des Chefs qui les gouvernent, & des ſervices mutuels de l'amitié, ainſi la proſpérité de tout le corps qui en réſulte, devoit conſiſter dans l'affermiſſement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouſes, les amis

avec les amis, tout l'Etat avec lui-même & avec les étrangers.

Admete, Roi de Phère, * en Theſſalie, avoit reçu dans ſon Palais Apollon, exilé du Ciel. Il y reçut de même Hercule dans une conjoncture où les plus preſſantes raiſons devoient, ce ſemble, l'en diſpenſer. On verra de quel prix l'un & l'autre paya ce double acte d'hoſpitalité. A l'égard de l'amour conjugal, on ne peut le porter plus loin que le fit Alceſte, épouſe d'Admete. Auſſi en fut-elle récompenſée d'une maniere qui n'avoit point eu d'exemple. Le fonds du ſujet s'explique ſi naturellement dans la Piéce même, qu'il ſeroit mal de prévenir les Lecteurs, ſi ce n'eſt ſur un ſeul point, je veux dire, ſur une morale des Grecs qui contredit entierement nos idées. L'eſtime qu'ils faiſoient de la vie

* Phère, canton de Theſſalie, au Nord de la Phthiotide.

leur faiſoit conclure que dans la néceſſité du choix, s'il s'agiſſoit de faire mourir une perſonne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre & le bon ſens vouloient que celle-ci mourût pour celle-là, fût-ce le pere pour le fils; ordre autoriſé par les Dieux, & reçu parmi les hommes d'alors. Cette idée que nous ne pouvons goûter, fait bien voir que l'idée même de la vertu n'eſt pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des Réflexions ſur Alceſte. Mais comme il eſt impoſſible, (quoiqu'on ſe perſuade le contraire en général,) de ſe rendre tout d'un coup Athénien, & d'oublier qu'on eſt François, l'unique précaution qu'on demande, & que la raiſon exige avant la lecture de cette Piéce, c'eſt de ſonger que cette Gréce polie, dont le goût eſt inconteſtablement prouvé par ſes belles Antiques, n'étoit pas aſſez dépourvue de bon ſens pour ad-

mirer des impertinences. Si donc nous nous sentons révoltés, disons qu'Euripide auroit réformé ses idées pour nous plaire, & que nous devons aussi changer les nôtres pour le goûter.

ACTEURS.

APOLLON.
HERCULE.
LA MORT.
PHERÈS, Pere d'Admete.
ADMETE, Roi de Phère.
ALCESTE, Epouse d'Admete.
EUMELUS, fils d'Admete.
CHŒUR de Vieillards de Phère.
UNE FILLE D'ADMÈTE, Personnage muet.
UN OFFICIER D'ADMETE.
UNE FEMME D'ALCESTE.
SUITE D'ADMETE.
SUITE D'ALCESTE.

La Scène est à la porte du Palais d'Admete dans la ville de Phère en Thessalie.

ALCESTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

APOLLON *sortant du Palais.*

O Palais d'Admete, témoin de mon esclavage, vous sçavez que je n'ai pas rougi, tout Dieu que je suis, de me voir rabaissé à recueillir le fruit de mes travaux. * Ainsi l'ordonna Jupiter. Ce

* Personne n'ignore ce point de la Fable antique, à sçavoir, que Jupiter punissoit souvent les Dieux en les assujettissant aux mortels ; c'est de cette indécence que les premiers Ecrivains Chrétiens ont tiré sur-tout un grand avantage en réfutant le Polytheisme.

Dieu armé de la foudre écrase mon fils Esculape. Pour venger un mort si cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui dévora mon fils. Voilà la cause de la punition que je souffre. Arrivé dans cette terre je devins Berger chez le fils de Phérès : mais pour récompense de sa piété je devins en même tems le Dieu tutélaire de sa chaste maison. Déja ce Prince touchoit à son heure derniere ; je trompai les Parques, & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces Déesses me l'ont promis : « Admete, m'ont-elles dit, ne » verra point les sombres bords, si quel- » qu'autre prend sa place au tombeau. » Telle fut la condition imposée. Mais hélas ! malheureux Prince, il a eu beau sonder ses proches & ses amis : pere vieux, mere sur le déclin de l'âge, personne, excepté son épouse, n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admete. Cependant Alceste, la trop fidéle Alceste entre les bras de son époux, ferme déja les yeux à la lumiere. Le jour fatal est arrivé pour elle : victime de sa tendresse, il faut qu'elle paye aux Parques ce funeste tribut ; & pour comble de disgrace, je suis contraint d'a-

bandonner une maison si chère pour ne pas souiller mes yeux d'un * spectacle funébre dont il ne m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, voici la Mort qui s'approche. Je vois cette Prêtresse des enfers; elle vient enlever sa proie. La cruelle n'avoit garde de manquer le jour assigné par les destins.

SCENE II.

La Mort, Apollon.

† La Mort *appercevant Apollon.*

Ciel, que vois-je? que faites-vous ici, ô Apollon? quel dessein vous arrête à la porte de ce Palais? est-ce l'espérance de me ravir encore le tribut destiné aux enfers? ne vous suffit-il pas d'avoir déja frustré les Parques d'une victime?

---

* La vûe & l'attouchement des morts faisoit contracter une espéce de souillure au jugement des Payens, qui avoient apparemment puisé cela des Juifs.

† Ce personnage est masculin dans le Grec Θάνατος; quelques Interprétes Latins le rendent par *Orcus*, autre divinité infernale. J'ai cru qu'il valoit mieux lui donner sa signification naturelle, quoique le nom François de *Mort* soit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage.

à quoi bon cet arc dans vos mains ? prétendez-vous défendre la fille de Pélias malgré la parole qu'elle a donnée de subir la mort pour son époux ?

APOLLON.

Cessez de vous inquiéter : je suis équitable ; & je ne demande rien d'illégitime.

LA MORT.

Quel besoin avez-vous de ces armes, si l'équité vous guide ?

APOLLON.

Je les porte d'ordinaire.

LA MORT.

N'est-ce point plutôt pour prêter à cette maison un injuste secours ?

APOLLON.

J'avoue qu'elle m'est chère ; & je souffre de la situation d'Admete.

LA MORT.

Votre dessein est donc de me ravir une seconde proie ?

APOLLON.

Je ne vous ai pas même ravi la premiere.

LA MORT.

Si cela est ainsi, pourquoi Admete voit-il encore le jour ?

APOLLON.

Vous ne l'ignorez pas. C'est que son

épouse que vous cherchez, a bien voulu se dévouer pour lui.

LA MORT.

Oui, je viens la chercher, & je sçaurai la conduire aux enfers.

APOLLON.

Conduisez-la donc : car aussi-bien je ne vous vois pas disposée à vous laisser persuader.

LA MORT.

De quoi persuader ? d'enlever aussi son époux qui m'est dû ? me voilà prête.

APOLLON.

Ce n'est pas cela. Je parle d'enlever * ceux que leur âge rend plus mortels & plus lents toutefois à mourir.

LA MORT.

Je vous entends. † Mais souffrez que j'entre dans vos idées ; je suis comme vous sensible à l'équité.

APOLLON.

Laissez donc à Alceste le loisir de parvenir à leur âge.

LA MORT.

Non. Ce seroit me priver d'un hom-

---

* Il entend Pherès & sa femme.

* Voilà bien de la phrase, pour dire : *Je comprens votre pensée.* Le Grec ne dit rien de plus. Note de l'Editeur.

mage éclatant, & croyez que je ne suis pas insensible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe, puisqu'à présent vous n'avez droit qu'au sacrifice d'une seule vie ?

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne pensez. L'âge tendre de la victime en rehausse le prix, & m'honore plus.

APOLLON.

Si Alceste ne meurt que ridée, elle sera plus richement logée dans le tombeau.

LA MORT.

Y pensez-vous, Apollon ? une maxime pareille, si elle avoit lieu, seroit bien favorable aux riches.

APOLLON.

Que dites-vous ? seroit-ce un trait de sagesse qui vous échapperoit sans y penser ?

LA MORT.

Je dis que les riches achetteroient à grand prix la vieillesse & le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît donc pas de m'accorder cette faveur ?

LA MORT.

Non certes, & ne me connoiſſez-vous pas ?

APOLLON.

Oui, cruelle, je vous connois, & je ſçai trop que vous êtes un objet de haine pour les Dieux, & d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avez beau dire, vous n'obtiendrez rien.

APOLLON.

Vous avez beau faire, toute impitoyable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laiſſiez fléchir. Connoiſſez-vous * ce Héros qu'Euryſthée envoye au fond de la Thrace pour enlever le char de Dioméde ? il arrivera bientôt dans la maiſon d'Admete, & il ſçaura bien vous ravir votre proie. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceſte ; vous la rendrez toutefois, & je ne vous en haïrai pas moins.

---

* Il entend Hercule. Euryſthée, Roi de Mycènes, pour obéir à Junon, obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Dioméde, Roi de Thrace, nourriſſoit ſes chevaux de chair humaine, Hercule le fit mourir. Ce fut le neuviéme de ces travaux.

LA MORT.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerez rien, vous dis-je ; c'en est fait, Alceste descendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas presser le sacrifice & le commencer par le moyen de * ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, sont dès-lors consacrés aux Dieux infernaux.

---

† On voit ici la superstitieuse coutume qu'avoient les Anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du sacrifice dû aux Divinités des enfers, telle qu'étoit par exemple *Orcus*. VIRGILE, au sujet de Didon, a décrit ainsi cette cérémonie, l. 4. v. 698.

Nondum illi flavum Proserpina vertice crimen
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco,
Ergo Iris croceis per Cœlum roscida pennis
Devolat, & suprà caput adstitit : Hunc ego Ditî
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, & dextrâ crinem secat ; omnis & unus
Dilapsus calor.

SCENE III.

Troupe de Citoyens de Phère, DEUX PERSONNES DU CHŒUR parlent pour les autres.

1er.

Dieux ! d'où vient ce funeſte ſilence devant le Palais d'Admete !

2d.

Ne trouverons-nous perſonne qui puiſſe nous apprendre l'état de la Reine ? faut-il pleurer Alceſte, vit-elle encore cette femme ſi digne de vivre, cette femme que ſa tendreſſe envers ſon époux rend l'objet de l'admiration publique ?

1er.

Quelqu'un de vous entend-t-il dans le Palais les cris lugubres, les battemens de mains, & les lamentations qu'on fait d'ordinaire quand tout eſt déſeſpéré ?

2d.

Non ; & même je ne vois à la porte aucun des Gardes. O Apollon, Dieu tutélaire, daignez paroître & rappeller le calme au milieu de cette affreuſe tempête.

1er.

Alceſte n'a point rendu les derniers ſoupirs. Ce ſilence eſt d'un bon augure ;

& d'ailleurs on n'a point transporté son corps pour le cacher dans le sein de la terre.

2d.

Ah, ne nous flattons point; sur quoi fondez-vous ce reste d'espoir ?

1er.

Sur Admete. Quoi ? ce fidéle époux auroit-il fait sans pompe & sans éclat les funérailles d'une épouse si chère ?

2d.

En effet, je ne vois dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale, * ni chevelure coupée : † je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funébre.

1er.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alceste dans sa demeure soûterraine.

2d.

O Ciel ! que dites-vous ?

1er.

Vous ne comprenez que trop ma pensée; vous touchez l'endroit sensible.

---

* Grec, *tirée d'une fontaine, qu'on employe pour laver les morts.*

† Grec, *qu'on répand à la porte.*

LE CHŒUR *ou la principale personne du Chœur.*

Les disgraces des bons doivent sans doute intéresser leurs semblables.

Mais, hélas, dût-on envoyer des flottes aux fameux Oracles, ou de Lycie, * ou de Jupiter Ammon, † rien ne pourra sauver Alceste. L'inexorable destin s'approche; les Dieux sont désormais inflexibles, & je ne vois personne à qui je puisse m'adresser pour les toucher. *Strophe.*

Ah, si le fils d'Apollon, si Esculape vivoit encore, Alceste reviendroit bientôt des Royaumes ténébreux, & des portes de la Mort. Esculape avoit le don de faire revivre les morts, avant que la foudre de Jupiter lui eût ravi la lumiere; mais aujourd'hui qu'il n'est plus, quel espoir peut encore nous rester! *Antistrophe.*

Oui, tout a été mis en usage par nos Rois. Les autels de toutes les Divinités fument du sang des victimes, & toute-

---

* Lycie, Province d'Asie, ainsi nommée de Lycus fils de Pandion.

† Ammon, petit lieu du désert de Barca. Il étoit autrefois renommé par le Temple & l'Oracle de Jupiter Ammon.

fois l'on ne voit point de remède aux maux qui nous pressent; mais voici une femme éplorée qui sort du Palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? Ses maîtres sont dans l'affliction; sa douleur est trop légitime.

SCENE IV.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Dites-nous, je vous prie; Alceste vit-elle encore, ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit & ne vit plus.

LE CHŒUR.

Que veulent dire ces paroles?

LA FEMME.

Qu'elle est sur le point de mourir; qu'elle expire.

LE CHŒUR.

Malheureux Admete, quelle épouse vous perdez, & quel époux elle perd!

LA FEMME.

Déplorable Prince, il ne prévoyoit pas son malheur.

LE CHŒUR.

Il ne reste donc plus aucun lieu d'espérer?

LA FEMME.

Non. Le moment fatal qui s'approche eſt plus fort que tous nos ſoins.

LE CHŒUR.

Ainſi l'on ne ſonge plus qu'aux préparatifs des funérailles ?

LA FEMME.

Tout eſt déja préparé ; & ſon époux va bientôt l'enſevelir.

LE CHŒUR.

Hé-bien, pour vous conſoler, apprenez que cette mort eſt glorieuſe ; & qu'Alceſte eſt la plus fidéle & la plus eſtimable des femmes, que le Soleil voye dans toute l'étendue de ſa courſe.

LA FEMME.

Qui pourroit ne pas applaudir à un ſi légitime éloge ? peut-on en effet porter plus loin la tendreſſe conjugale ? & que peut faire de plus une femme qui adore ſon époux, que de lui ſacrifier ſa vie ? tout Phère eſt témoin de ce ſacrifice héroïque d'Alceſte. Mais ce qu'elle a fait dans l'intérieur du Palais ſera pour vous un nouveau ſujet d'admiration. Dès qu'elle s'eſt apperçûe que l'heure fatale approchoit, elle s'eſt lavée dans l'eau pure d'un fleuve, & après avoir *

* Grec, *tirés de ſes coffres de Cédre*, &c.

déployé ſes plus riches habits, elle s'eſt parée avec beaucoup de grace. Puis s'arrêtant en préſence de Veſta. « Déeſſe, » a-t-elle dit, je vais deſcendre dans les » enfers. Je viens donc me proſterner à » vos pieds pour la derniere fois. L'uni- » que faveur que j'oſe vous demander, » c'eſt de tenir lieu de mere à mes en- » fans orphelins. Donnez à l'un une » épouſe qu'il aime, & à l'autre un » époux digne d'elle. Puiſſent-ils jouir » d'un ſort plus heureux que n'a fait leur » mere, & ne pas mourir comme elle » d'une mort prématurée ! qu'ils rem- » pliſſent au contraire toute la meſure » de leurs jours fortunés dans leur terre » natale ! « Après ce peu de paroles, elle viſite tour-à-tour les autels répandus dans le Palais d'Admete. Elle les couronne de fleurs, elle les parſéme de feuilles de myrte, elle prie : tout cela ſans jetter un cri, ſans pouſſer un ſoupir. Sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t-elle fini ſes prieres, qu'elle paſſe tout-à-coup dans ſon appartement, & ſe jette ſur ſa couche nuptiale. Là commençant à laiſſer un cours libre à ſes pleurs, elle exhale ſa douleur en ces mots : « Chaſte dépoſitaire de ma ten-

» dreſſe envers un époux pour qui je » meurs aujourd'hui, écoute mes der- » niers regrets : car je ne puis te haïr, » quoique tu m'ayes été funeſte. Oui, » c'eſt toi qui me cauſe la mort ; la ſeule » crainte de trahir la foi que j'ai cru te » devoir, ainſi qu'à mon époux, me coûte » enfin la vie. N'importe, je meurs con- » tente. Si tu reçois une autre épouſe en » ma place, peut-être ſera-t-elle plus » heureuſe ; mais elle ne ſera ni plus » chaſte, ni plus fidéle que moi. » En diſant ces mots elle ſe courboit ſur ſa couche, la baiſoit tendrement, & l'arroſoit d'un torrent de larmes. Après avoir ſoulagé ſa douleur en cette maniere, elle quitte enfin ce lit témoin de ſes adieux, & ſort de ſon appartement ; mais ſa tendreſſe l'y rappellant auſſi-tôt, elle rentre, elle ſort ſans ceſſe, & retournant toujours ſur ſes pas, elle ne peut ſe laſſer de réitérer ſes tendres regrets. Cependant ſes enfans tout baignés de larmes s'attachoient aux habits de leur mere, qui prenant tantôt l'un tantôt l'autre, leur prodiguoit ſes dernieres careſſes comme une mere prête à expirer. Tous les Eſclaves erroient çà & là dans le Palais, & pleuroient ſur la deſtinée de leur Reine. Elle les appelle tous par leur nom ; elle

leur préſente la main : enfin il n'en eſt aucun, quelque vil, quelque mépriſable qu'il ſoit, qu'elle n'ait conſolé, & dont elle n'ait reçû les adieux. Voilà le triſte ſpectacle que préſente la maiſon d'Admete. En mourant lui-même il n'auroit perdu que la vie : mais dérobé à la mort en perdant Alceſte, il reſſent une douleur plus cruelle que la mort même, & dont rien ne pourra lui faire perdre le ſouvenir.

LE CHŒUR.

La perte d'une femme ſi accomplie mérite bien ſans doute ſes gémiſſemens.

LA FEMME.

Déja livré à la plus amère douleur il tient entre ſes bras ſa chère épouſe, & il la conjure de ne pas l'abandonner. Un feu ſecret la conſume & la dévore inſenſiblement. Déja ſes froides mains ont perdu leur force & leur uſage. Mais quoiqu'elle reſpire à peine, elle veut encore dérober * quelques regards à la Mort qui la preſſe. Elle veut qu'on l'a-

---

Note de l'Editeur.

* Si le P. B. avoit ſuivi la ſage correction de quelques Commentateurs : s'il avoit lû comme eux, βλέψαι πρὸς ἀνγὰς, au lieu de Κλέψαι προσαυγὰς, (& d'autant plus que ce mot προσαυγὴ ne ſe rencontre nulle part ailleurs.) Il

méne en ces lieux pour voir la lumiere du Soleil, qu'elle ne reverra plus désormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrez pour mes maîtres est d'autant plus précieuse, qu'il est rare de trouver des sujets sensibles aux maux de leurs Souverains.

SCENE V.

LE CHŒUR.

O Jupiter! quelle issue trouver à des maux pareils? quelle sera la destinée de nos Rois? mais quelqu'un sort. Hé-bien, revenez-vous déja nous assurer notre malheur? faut-il * se couper la chevelure, & se revêtir de vêtemens de deuil?

SCENE VI.

Qui sert d'Interméde.

LA FEMME, LE CHŒUR.

LA FEMME.

C'en est fait, chers amis, c'en est fait. Toutefois, tentons encore de fléchir les

---

n'auroit pas hazardé cette phrase obscure: il auroit dit: » Elle veut *revoir* la lumiere encore une fois. »

* Grec, *noirs*.

Dieux. Leur pouvoir eſt ſans bornes. C'eſt maintenant, ô Apollon, que nous avons beſoin de votre ſecours : c'eſt à vous de trouver un reméde aux maux d'Admete. Hélas, vous avez déja trouvé le ſecret de le ſauver des bras de la mort ; ſauvez une autre lui-même, ſauvez Alceſte : arrêtez le bras meurtrier de l'impitoyable Pluton.

LE CHŒUR.

O fils de Pherès, ô déplorable Prince, une perte ſi ſenſible a quelque choſe de plus affreux pour vous que la triſte fin des amans déſeſpérés qui ſe procurent le trépas. Vous allez voir un épouſe (& quelle épouſe !) devenir la proie de l'inflexible Mort. Mais voici Alceſte elle-même qu'on améne, & ſon malheureux Admete qui la ſuit. Pleurez, gémiſſez, ô région de Phère, à la vûe de la meilleure des femmes, qu'un mal cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir dans le ſéjour ſoûterrain de Pluton. Oui, après ce que j'ai vû tant de fois, & ſurtout à ce triſte ſpectacle, je ſuis bien éloignée de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins. Admete eſt un exemple trop éloquent des peines que traîne après ſoi l'hymenée ; privé bientôt de ce qu'il a de plus cher au monde,

monde, il va vivre désormais dans la angueur & le désespoir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE *entre les bras de ses femmes*, LE CHŒUR, SUITE, LES DEUX ENFANS D'ALCESTE.

ALCESTE *d'une voix mourante.*

O Soleil, ô lumiere du jour, ô nuages, qui roulez sur nos têtes...

ADMETE.

Ce Soleil nous voit, chère épouse, innocens tous les deux, & tous deux accablés de malheurs, sans avoir offensé les Dieux, ni rien fait qui pût vous mériter le trépas.

ALCESTE.

* O terre, ô Palais, ô lit nuptial d'Iolcos ma patrie...

ADMETE.

Ne cédez point à votre foiblesse; Alceste, ne me quittez pas. Priez de-

* Iolcos, ville dans la Thessalie, au fond du Golphe de Volo. C'étoit la patrie de Jason.

rechef les Dieux; ils peuvent encore nous secourir.

ALCESTE.

* Je vois déja la double rame; je vois la funeste barque. Déja le Nocher des morts m'appelle à grands cris: « Qui » t'arrête? descends: tu differes, & tout

---

* M. RACINE, dans sa Préface sur Iphigénie, où il défend EURIPIDE, & sur-tout son Alceste, contre quelques Modernes, a traduit ainsi ce bel endroit.

Je vois déja la rame, & la barque fatale;
J'entends le vieux Nocher sur la rive infernale;
Impatient il crie, On t'attend ici-bas,
Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas.

Toutes ces frayeurs d'Alceste qui semble voir l'enfer entr'ouvert, & Caron qui la presse sont certainement dans le goût de sublime que décrit LONGIN au sujet des pensées sublimes; & il paroît qu'EURIPIDE, grand imitateur des peintures d'HOMERE, avoit en vûe celle-ci de même Poëte. *Iliad. l.* 20.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie,
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.
Despr.

est préparé pour ton passage. » Ainsi ne presse l'impatient Caron.

ADMETE.

Cruelle navigation ! ah malheureuse pouse, dans quel gouffre de maux sommes-nous tombés !

ALCESTE.

On m'entraîne, Admete, on m'entraîne à la cour infernale ; ne le voyez-ous pas ? c'est Pluton lui-même ; il vole utour de moi : il jette sur moi des regards effroyables... Dieu barbare, que oulez-vous ? quittez-moi... malheuuse, dans quelle région inconnue començai-je d'entrer !

ADMETE.

Voyage fatal pour vos amis, mais r-tout pour un époux & pour des fans que vous enveloppez dans voe malheur.

ALCESTE *à ses femmes.*

Laissez-moi, vous autres, laissez moi, ous dis-je. Qu'on m'étende sur ce lit : ne me soutiens plus. La pâle Mort se isit de moi : un nuage sombre se réand sur mes yeux : ô mes enfans, mes ers enfans, vous n'avez plus de mere. uissiez-vous toujours heureux jouir de clarté du jour !

ADMETE.

Ciel ! pourquoi ſuis-je contraint d'en
tendre des paroles qui me déchirent, qu
me ſont plus cruelles que mille morts
au nom des Dieux, Alceſte, ne m'aban
donnez point, ne vous abandonnez pa
vous-même. Je meurs ſi vous mourrez
ma vie & ma mort ſont entre vos main
& la tendreſſe qui nous lie ne fait qu'u
cœur du vôtre & du mien.

ALCESTE.

Vous voyez, cher Admete, à qu
état votre épouſe eſt réduite. Appro
chez, & recevez de ſa bouche les de
nieres paroles qu'elle vous réſervo
avant le trépas. Ma généreuſe tendreſ
pour un époux, que j'ai préféré à la vi
me conduit en ce jour au tombeau. Ou
Admete, c'eſt pour vous que je meu
Il n'a tenu qu'à moi, vous le ſçavez,
vivre & de regner heureuſe. Quelq
Prince Theſſalien, tel que j'aurois d
gné le choiſir, m'auroit donné la mai
en acceptant ma Couronne. Mais je n
pû ſupporter la douleur de vivre ſépar
de vous, & chargée des triſtes gag
d'un hymen ſi cher. Quoique je pu
compter encore ſur des jours ſerains
nombreux, je me ſuis ſacrifiée moi-m
me; & ce que ni l'amitié, ni l'honne

'ont pû gagner sur ceux dont vous re-
ûtes la vie, votre épouse seule l'a fait.
Jne mere & un pere devoient sans dou-
e sauver aux dépens de leurs jours un
ils unique, un fils que leur âge ne leur
ermet plus de remplacer. Je vivrois,
ous rempliriez votre carriere, & vous
e seriez pas réduit à pleurer une épouse
à voir croître sous vos yeux des en-
ans trop-tôt orphelins. Les Dieux en
nt ordonné autrement. J'ai voulu mou-
ir pour vous; je ne m'en repens pas.
Mais pour prix d'un bienfait si grand,
exige de vous un retour de tendresse,
on pas égal, (rien peut-il égaler le sa-
rifice de la vie?) mais au moins si lé-
itime, que vous ne pourrez vous-même
n disconvenir. Votre équité & votre
mour pour ces chers enfans m'en ré-
ondent. C'est pour eux que je vous
arle. Souffrez que maîtres de mon Pa-
ais ils y conservent le rang qui leur est
û. Ne leur donnez point une marâtre
nvieuse, qui moins mere que moi se-
oit assez inhumaine pour traiter en
trangers des enfans qui ne sont pas
oins les vôtres que les miens. C'est
unique faveur que j'attends de vous.
On sçait les jalousies ordinaires d'une
conde épouse, & les traitemens qu'elle

deſtine aux fruits du premier hymenée
Un ſerpent dans ſa fureur eſt moins re
doutable, & moins dangereux. Mo
fils a du moins un avantage. La natur
lui a procuré un défenſeur dans celu
qu'il appelle du doux nom de pere, &
dont il reçoit à ſon tour le tendre nor
de fils. Mais vous, ô ma chère fille
qu'allez-vous devenir? comment pour
rez-vous paſſer avec décence les année
qui précéderont votre hymen? que
époux choiſiroit votre pere, qui ne ſ
fit un plaiſir barbare de flétrir votr
réputation & de ternir votre hymenée
car, hélas, votre mere n'aura point l
conſolation de vous donner un épou
de ſa main. Elle ne ſera plus en état d
vous prêter du ſecours dans les doulou
reux accès de l'enfantement, où la pr
ſence d'une mere eſt ſi douce. Il me fa
mourir, & quand? La Mort ignore le
délais. Elle n'attendra point le jour qu
va ſuivre, ni * le troiſiéme jour du moi
L'heure eſt venue; un moment encore

* Alceſte, en diſant que la Mort n'attend
point le troiſiéme jour du mois, fait, je crois
alluſion à une coutume des Grecs. Chez eux
les dettes ſe payoient le premier jour du moi
Or il eſt aſſez vraiſemblable, ſuivant ce pa

& me voilà au nombre des morts. Adieu : vivez tous heureux, & jouissez de la gloire, vous, cher époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, & vous, mes enfans, d'être nés d'une telle mere.

LE CHŒUR.

Cessez d'être inquiéte, Madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il fera ce que vous souhaitez : & ne faudroit-il pas être insensé pour refuser de souscrire à de si justes souhaits ?

ADMETE.

Oui, chère Alceste, j'y souscris. Vous serez satisfaite : comptez sur mon amour. Vous fûtes mon épouse durant votre vie. Seule vous la serez, même au-delà du trépas. Nulle autre Thessalienne ne m'appellera désormais son époux, fût-ce une Princesse distinguée par la plus illustre naissance, ou par la plus rare beauté. C'en est assez pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent seulement les Dieux me les conserver, puisque j'ai le malheur de vous perdre. Au reste ne croyez pas, chère épouse, qu'une année soit la mesure & le terme de

---

sage d'EURIPIDE, que les bons créanciers donnoient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours, ce que ne fait point la Mort.

mon deuil & de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine pour une mere & pour un pere dont la ſtérile amitié n'étoit qu'un vain dehors de tendreſſe. C'eſt vous, Alceſte, oui, c'eſt vous ſeule qui prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avez ſauvé le jour. En perdant une telle épouſe pourrois-je ne pas me condamner à des gémiſſemens éternels? c'en eſt fait, je renonce pour toujours aux feſtins, aux aſſemblées de plaiſirs, aux fêtes & aux chants dont mon Palais a retenti juſqu'à préſent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces accens enchanteurs qui charmoient autrefois mon oreille. Ma voix ne ſe mêlera plus aux doux ſons de la flûte Lydienne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrez pas toute entiere pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de ſçavantes * mains à former votre image. Je la placerai ſur ma couche, & tombant à ſes pieds je l'embraſſerai mille fois. J'appellerai ma chère Alceſte : je croirai la voir encore & lui parler. Froi-

* Voilà l'origine de l'idolatrie, dont parle Salomon.

le consolation, stérile erreur, propre outefois à soulager mes ennuis. Du noins les songes légers offriront souvent votre ombre à mon esprit. Il est doux un ami de revoir une personne aimée, ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil rompeur. Que ne puis-je imiter, hélas, es accords & la voix d'Orphée ! que non amour sçauroit bien toucher par l'heureux chants la fille de Cerès & son nexorable époux, pour vous ramener les rives du Cocyte ! oui, j'y descenlrois comme Orphée. Ni Cerbère, ce hien redoutable, ni Caron, ce terrible Nocher des morts, ne pourroient arrêer ma course que vous n'eussiez revû la umiere. Vains souhaits ! Il me faudra ttendre le trépas. Je vous suis, Alceste ; préparez la demeure que je dois abiter éternellement avec vous. Car je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé auprès de l'épouse, & la Mort même ne pourra séparer deux cœurs, qu'une tendresse sans exemple a réunis.

LE CHŒUR.

Je partage avec vous, Seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, & ma vénération pour Alceste.

ALCESTE *à ses enfans.*

Consolons-nous, chers enfans; vous l'avez entendu: sensible à vos intérêts & aux miens, votre pere me jure une fidélité éternelle. Il renonce pour toujours à l'hymen.

ADMETE.

Oui, je l'ai promis, je le promets encore: & je tiendrai parole.

ALCESTE.

A ce prix recevez de mes mains ces enfans que je vous confie.

ADMETE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chère main.

ALCESTE.

Prenez donc ma place, & servez-leur de mere.

ADMETE.

Trop cruelle nécessité qui m'y contraint, puisqu'ils ne vous auront plus!

ALCESTE.

Chers enfans! Je devrois vivre encore, & je meurs.

ADMETE.

Que vais-je devenir sans vous?

ALCESTE.

Le tems adoucira vos douleurs. Les morts ne sont plus rien pour les vivans.

ADMETE *en pleurs.*

Entraînez-moi, Alceſte, au nom des Dieux, entraînez-moi avec vous aux enfers....

ALCESTE.

C'eſt aſſez, Admete, que je meure, & que je meure pour vous.

ADMETE.

Deſtins cruels, de quel Tréſor vous venez me priver !

ALCESTE.

Déja mes yeux s'appeſantiſſent... Ils ſe couvrent d'un nuage ténébreux.

ADMETE.

Me voilà donc perdu... Alceſte, vous m'abandonnez !

ALCESTE.

Je ne ſuis plus. Regardez-moi comme ſi jamais je n'avois été.

ADMETE.

Alceſte... Levez les yeux ; ne quittez pas vos enfans.

ALCESTE.

C'eſt contre mon gré que je les quitte. Hé-bien, qu'ils reçoivent pour la derniere fois mes adieux.

ADMETE.

Tournez donc vos regards vers eux... Daignez les regarder encore. Hélas !

ALCESTE.

Ah, je ne respire plus... C'en est fait...

ADMETE.

Que faites-vous, cruelle, hélas! nous abandonnez-vous?

ALCESTE *expirant.*

Adieu.

ADMETE *en se voilant le visage.*

Je suis mort.

LE CHŒUR.

Elle a rendu les derniers soupirs. Admete n'a plus d'épouse.

SCENE II.

Les mêmes autour du corps d'Alceste.

EUMELUS *son fils.*

Strophe. O malheur! ma mere est descendue aux enfers... Elle ne jouit plus de la lumiere du Soleil, & elle me laisse orphelin. Voyez, ô mon pere, voyez ces yeux nageans dans les ombres de la mort: regardez ces mains sans mouvement & sans vie. O ma mere, ma chère mere, écoutez-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle: c'est moi qui suis attaché sur vos lévres.

ADMETE.

Vainement l'appellez-vous. Elle n'en-

tend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah, chers enfans, de quel affreux revers sommes-nous frappés !

EUMELUS.

Seul & à la fleur de l'âge je suis donc abandonné d'elle. O mon pere ! ô terrible infortune pour moi qui suis privé d'une mere ; pour vous, ô ma sœur, qui partagez ce malheur avec moi ; pour vous sur-tout, ô mon pere, dont l'inutile hymenée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuse vieillesse ! ô ma mere, cette infortunée maison périt toute entiere avec vous. *Antistrophe.*

LE CHŒUR.

Triste nécessité, Seigneur ! il faut supporter ce funeste revers. Vous n'êtes pas le premier à qui la mort ait ôté une aimable & tendre épouse. Vous ne serez pas le dernier ; & d'ailleurs ignorez-vous que nous ne naissons tous que pour mourir ?

ADMETE.

Je ne le sçai que trop. Ce coup ne m'étoit pas imprévû. Il ne m'en a été que plus sensible... * Mais il faut transporter ce cher dépôt, & lui rendre les

* Un coup n'en est pas plus sensible, pour avoir été prévu depuis long-tems, & bien au- Note de l'Editeur.

derniers devoirs. Secondez-moi, je vous prie, & chantez alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable Dieu des enfers. Que les Theſſaliens mes ſujets partagent avec moi un ſi légitime devoir. Je leurs preſcris comme Roi un deuil univerſel. Qu'on ſe raſe la chevelure; qu'on prenne des vêtemens noirs; qu'on apprête les chars, & qu'on coupe les crins flottans des courſiers: que dans toute la ville on n'entende point les doux ſons de la flûte & de la lyre, que la Lune n'ait rempli douze fois ſon diſque. Hélas, je ne ferai jamais de funérailles pour une perſonne qui me ſoit plus chère, ni plus précieuſe. Quels honneurs ne dois-je point à une épouſe, qui ſeule a eû le courage de prendre ma place au tombeau!

---

contraire, *tela praviſa minùs feriunt.* Auſſi n'eſt-ce point le ſens d'EURIPIDE.

ἰδοὺ δ' ἐγὼ 'πειρόμην πάλαι.

La verſion naturelle eſt donc celle-ci: » Auſſi, » depuis long-tems, l'attendant, ce coup, » j'étois en proie à ma douleur. »

SCENE III.

Qui sert d'Interméde.

On enléve le corps d'Alceste pour le parer. Admete, ses enfans, & toute la Cour le suivent, tandis que le Chœur demeure pour chanter des airs funebres.

LE CHŒUR.

Strophe I. O fille de Pélias, qui habitez à présent le Palais du Dieu des ombres, recevez encore nos adieux! que le noir Tyran des enfers, que le Nocher des morts qui, assis au gouvernail, navige sur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui, que jamais une femme plus aimable n'a passé les eaux de l'avare Achéron!

Antistr. I. Oui, Alceste, les Poëtes vous célébreront dans les vers que leur Muse enfantera pour être chantés, soit avec la * lyre, soit sans elle. Tout retentira de vos louanges & de leurs chansons, sur-tout au Printems, durant † les fêtes solem-

---

* Grec, *à sept cordes, & faite d'un bois qui croît sur les montagnes.*

† Les fêtes dont parle ici le Chœur, étoient des jeux & des combats de Musique qui se célébroient à Sparte & à Athènes le septiéme

nelles * que Sparte & Athènes célébrent en l'honneur d'Apollon. Une mort si belle sera sans doute pour les Poëtes la matiere éternelle de leurs hymnes.

Strophe II. Que ne puis-je vous tirer des sombres demeures de Pluton, & vous faire repasser le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait passer, vous dont la tendresse conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous-même ! Que la terre qui vous couvrira soit légère, & quant à votre époux, comptez qu'il deviendroit pour moi, ainsi que pour ses enfans, un objet de haine & d'horreur, s'il étoit assez infidéle pour abandonner son cœur à un autre hymenée.

Antistr. II. Chose étrange ! ni un pere, ni une

---

d'Avril, durant l'espace de neuf jours, lorsque la Lune étoit dans son plein. Comme ces combats Poëtiques se faisoient en l'honneur d'Apollon, on les appelloit *Carneades* du nom de *Carnus*, fameux Poëte & Musicien, fils de Jupiter & d'Europe, favori d'Apollon.

Note de l'Editeur. * Il y a dans la Note sur ces fêtes un petit mécompte. Ce n'est pas immédiatement de Carnus fils d'Apollon qu'elles tiroient leur nom, mais du mois Carnus qui répondoit à notre mois d'Avril, pendant lequel elles se célébroient : le héros avoit donné son nom au mois, le mois à la fête.

mere n'ont voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour, tandis que leurs cheveux blancs les menaçoient d'une mort prochaine & sans gloire. Mais vous, à la premiere fleur de l'âge, Alceste, vous avez la généroſité de mourir pour votre jeune époux. Dieux, que ne me donnez-vous une épouſe pareille, qui rempliſſe avec moi tout le cercle de ſes jours! hélas, cet avantage eſt un préſent du Ciel réſervé à peu d'heureux mortels.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LE CHŒUR.

HERCULE.

O habitans de Phère, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admete dans ce Palais?

LE CHŒUR.

Vous l'y trouverez, ô Hercule: mais daignez auparavant ſatisfaire ma curioſité. Quel ſujet vous améne en Theſſalie, & ſur-tout en cette ville?

HERCULE.

J'obéis à un ordre d'Euryſthée.

LE CHŒUR.

A quel voyage, à quelles nouvelles erreurs vous a-t-il condamné ?

HERCULE.

Je vais enlever les courſiers de Dioméde. *

LE CHŒUR.

Comment exécuterez-vous cette entrepriſe ? avez-vous du moins quelque liaiſon avec ceux de ce pays ?

HERCULE.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Biſtoniens. †

LE CHŒUR.

Sçavez-vous que l'enlévement de ces fougueux courſiers vous coûtera un ſanglant combat ?

HERCULE.

Je le ſçai : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHŒUR.

Il vous faudra immoler Dioméde, ou périr.

HERCULE.

Il eſt vrai : mais ce n'eſt pas là le coup d'eſſai de ma valeur.

---

* Grec, *Roi de Thrace.*

† Biſtonie, contrée de la Thrace, entre les fleuves Neſius & Hebrus.

LE CHŒUR.

Que gagnerez-vous enfin, si vous remportez la victoire ?

HERCULE.

J'amènerai les coursiers à Eurysthée.

LE CHŒUR.

Autre obstacle : car comment arrêter leur fougue ? *

HERCULE.

Jettent-ils feux & flammes ?

LE CHŒUR.

Ils déchirent les hommes. †

HERCULE.

Tel est l'usage des bêtes féroces : mais les hommes ne sont pas la proye des chevaux.

LE CHŒUR.

Croyez-en vos yeux. Vous verrez leur antre tout dégoutant de sang humain.

HERCULE.

Et de qui est issu celui qui les nourrit ?

LE CHŒUR.

Le Dieu Mars est son pere. Son Royaume est cette Thrace ¶ qui tire son nom

---

* Grec, *par le frein.*

† Grec, *à belles dents.*

¶ Cette addition est froide, d'autant plus froide qu'EURIPIDE n'en dit pas un mot, & Note de l'Editeur.

des boucliers échancrés, & qu'on ſçait être ſi féconde en or.

HERCULE.

Je le vois; voici une entrepriſe digne de la deſtinée d'Hercule; dure deſtinée, mais glorieuſe; puiſqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ç'a été Lycaon. Cycnus s'eſt préſenté enſuite. Enfin Dioméde eſt le troiſiéme qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui & ſes courſiers: n'importe; on ne verra jamais le fils d'Alcméne trembler à la vûe du plus redoutable ennemi.

LE CHŒUR.

Voici Admete lui-même qui ſort de ſon Palais.

---

que d'ailleurs, cette étymologie n'eſt fondée ſur rien. Voici le vers Grec:

Ἄρεος, ζαχρύσου Θρηϊκίας πέλτης ἄναξ.
Martis, (filius) Rex Thraciæ peltæ valdè divitis.

Ce qui ſignifie: » Dioméde eſt fils de Mars, » & Roi de la Thrace belliqueuſe, ſi riche par » ſes mines d'or. » Le bouclier nommé *pelta* étoit propre des Thraces, & imitoit, ſuivant VIRGILE, la figure de la Lune à demi-pleine.

SCENE II.

Les mêmes, ADMETE.

ADMETE.

O Héros, issu du sang de Jupiter * & de Persée, puissiez-vous être toujours heureux !

HERCULE.

Recevez de moi les mêmes vœux, puissant Roi des Thessaliens.

ADMETE, *en soupirant.*

Plût aux Dieux de seconder vos souhaits ! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'est pas douteuse.

HERCULE.

Pourquoi, je vous supplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés ! . . .

ADMETE.

Vous me voyez sur le point de porter au tombeau. . . .

HERCULE.

Qui ? ah Ciel, seroit-ce quelqu'un de vos enfans ? Vous préservent les Dieux de ce malheur !

---

* Jupiter eut Persée & Danaé : Persée fut pere d'Alcée qui fut celui d'Amphytrion, mari d'Alcméne. Ce fut d'elle & de Jupiter que naquit Hercule.

ADMETE.

Graces aux Dieux, mes enfans ſont pleins de vie.

HERCULE.

C'eſt donc un pere que vous pleurez. Que ſa vieilleſſe me fait craindre....

ADMETE.

Ne craignez rien, Seigneur ; ceux dont j'ai reçû le jour vivent encore.

HERCULE.

Quoi ? auriez-vous perdu Alceſte votre épouſe ?

ADMETE.

Je puis dire d'elle deux choſes bien différentes.

HERCULE.

Vit-elle, ne vit-elle plus ?

ADMETE.

Elle eſt, & n'eſt plus : & ſon ſort me rend malheureux.

HERCULE.

Je n'en ſuis pas plus inſtruit : daignez me dévoiler cette énigme.

ADMETE.

Ignorez-vous la deſtinée qui l'attend ?

HERCULE.

Je ſçai qu'elle s'eſt engagée à mourir pour vous.

ADMETE.

Liée par ce funeſte engagement, doit-

on la compter encore au nombre des vivans ?

HERCULE.

Ah, ne prévenez point le tems des pleurs : vous la pleurerez assez tôt.

ADMETE.

Elle est morte, Seigneur ; car je regarde comme mort quiconque doit bientôt mourir.

HERCULE.

Il est toutefois quelque différence entre vivre & ne vivre plus.

ADMETE.

Tel est votre sentiment, Hercule ; mais j'ai mes raisons pour penser autrement.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en suspens ? quel ami, quel mort pleurez-vous ?

ADMETE.

Je pleure une femme.... Nous avons jusqu'à présent parlé d'une autre.

HERCULE.

Celle que vous regrettez étoit-elle étrangère, ou unie à votre famille ?

ADMETE.

Elle étoit l'une & l'autre.

HERCULE.

L'une & l'autre ! comment étant étrangère a-t-elle passé ses jours dans votre Palais ?

ADMETE.

Confiée à mes soins après la mort de son pere, elle y avoit été élevée.

HERCULE.

Je prends part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je serois fâché de vous être importun.

ADMETE.

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

HERCULE.

Je vais chercher une autre demeure.

ADMETE.

Non, Seigneur, je ne le souffrirai point. Ne m'accablez pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

Un étranger survient toujours mal-à-propos dans une maison remplie de deuil.

ADMETE.

Laissons les morts, & daignez entrer dans mon Palais.

HERCULE.

Mais songez qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMETE.

Vous entrerez dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

HERCULE.

Souffrez, vous dis-je, souffrez que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMETE.

Non, Hercule, je vous l'ai déja dit, il ne vous eſt pas libre d'aller ailleurs. (*à quelqu'un de ſa ſuite.*) Allez, vous, ouvrez ces appartemens reculés: dites à ceux qui en ont ſoin, de préparer un feſtin ſomptueux. (*aux Gardes*) Fermez, vous autres, les veſtibules du milieu. Ce ſeroit une indécence de troubler un feſtin par des cris & des larmes. Il faut épargner aux yeux & aux oreilles de l'hôte que nous recevons, le triſte appareil des funérailles. (*Hercule entre dans le Palais d'Admete.*)

SCENE III.

ADMETE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Que faites-vous, Seigneur, plongé dans un abyſme de maux, comment pouvez-vous recevoir un étranger?

ADMETE.

Que voulez-vous? ſi j'avois fermé mon Palais & ma ville à un ami qui a compté ſur moi, loueriez-vous mon

procédé ? Non, sans doute. Je n'en serois pas moins malheureux, & j'en serois plus coupable. J'aurois violé les droits d'une hospitalité qui m'est chère, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens ; & aux maux que je souffre j'aurois ajouté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHŒUR.

Du moins, puisqu'Hercule est votre ami, ainsi que vous l'assurez, pourquoi lui cacher votre infortune ?

ADMETE.

Je connois ce Héros. Comptez que s'il avoit pû deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sçai qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence, dût-il m'accabler de reproches, ma maison pure & sans tache respecte l'hospitalité ; elle ne sçait ce que c'est que d'écarter les étrangers. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LE CHŒUR.

Strophe I. O Palais d'Admete, ô demeure digne des Dieux ! faut-il s'étonner qu'Apollon

ait daigné t'habiter, qu'il n'ait pas rougi de devenir le Berger de tes nombreux troupeaux, & de faire retentir des sons de sa lyre champêtre les creux vallons & les riantes prairies qui t'environnent!

Ce fut alors qu'on vit les Linx attendris paître avec les agneaux. Les lions quitterent par troupes les * montagnes de Thessalie pour l'écouter. Oui, divin Phœbus, on vit bondir autour de vous les jeunes Faons qui sortoient à l'envi des forêts, attirés par la douce mélodie de vos airs. *Antistr. I.*

Heureux Admete, c'est de la faveur d'Apollon que vous tenez un bercail si fécond & si beau le long du lac de Bébie. † C'est par lui que vos guérets *Strophe II.*

---

* Grec, *le mont Othrys.*

† Lac entre Phère & la Magnésie. Il donnoit aux plaines des environs le nom de Bébéïde. L'endroit qui suit est embarrassé. Le Chœur ne veut pas dire que l'Empire d'Admete s'étende d'un côté jusqu'aux Molosses qui sont à l'extrémité de l'Epire, ni de l'autre jusqu'au mont Pélion. Il veut dire, si je ne ne trompe, qu'Admete voit tout ce pays, & semble le dominer, suivant ce joli vers de BENSERADE.

Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Il n'y a qu'à voir la Carte.

s'étendent vers le Couchant jusqu'à la vûe des Molosses, & que du côté de l'Orient votre Empire semble ne connoître d'autres bornes que le mont Pélion, & la mer Egée.

Antistr. II. Quel respect pour l'hospitalité ! Admete vient de perdre ce qu'il a de plus cher, & tandis qu'il pleure une épouse, un étranger survient. Aussi-tôt ce Prince contraint sa douleur ; & le cœur plein de soupirs, les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui, il les retient, il lui ouvre son Palais. Tel est le caractère d'un cœur généreux. Sensible aux bienséances, il n'en néglige aucune. Aussi tous les dons de la sagesse se trouvent-ils réunis dans un cœur où réside la probité. Oui, je me sens porté à croire que la pitié d'Admete ne sera pas sans récompense.

SCENE V.

ADMETE, LE CHŒUR.

ADMETE.

Chers amis, dont la présence est si consolante pour moi, j'ai besoin de votre secours. On porte Alceste au bucher, & de-là au tombeau : vous allez voir paroître l'appareil de ses funérailles.

Rendez-lui donc les devoirs ordinaires, & faites éclatter vos regrets en faveur de votre Reine qui sort de son Palais pour n'y rentrer plus.

LE CHŒUR.

Je vois déja votre pere, dont la vieillesse rallentit les pas. Il veut accompagner le Convoi. J'apperçois les ornemens & les dons qu'il fait porter pour Alceste.

SCENE VI.

On voit le Convoi.

Les mêmes, PHERÉS suivi des Officiers qui portent des dons pour Alceste.

PHERÉS.

J'entre dans vos peines, mon fils. La perte que vous avez faite est considérable, on ne peut en disconvenir. Vous perdez une épouse accomplie : mais enfin quelque accablant que soit le poids de votre malheur, il faut le supporter. Recevez de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne sçauroit trop honorer une épouse qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'est à elle que je dois le bonheur de m'avoir conservé un fils. C'est elle qui

Voyez les Réflexions sur cette Scène, à la fin.

n'a pû souffrir qu'un pere au désespoir traînât sa vieillesse dans le deuil. C'est elle enfin qui par cette action héroïque a proposé à toutes les femmes le modéle le plus glorieux qui fut jamais. O Libératrice de mon fils & de moi, vous qui nous avez rendu la lumiere du jour, aimable Alceste, recevez mes adieux, & puisse votre ombre être tranquille dans la demeure de Pluton ! Mortels, trouvez de pareilles épouses, & allumez à ce prix le flambeau de l'hymenée, ou renoncez-y pour toujours.

ADMETE.

Je ne vous ai point appellé à ces funérailles ; &, pour ne vous rien céler, votre présence en ces lieux ne m'est point agréable. Remportez ces vêtemens. Jamais ils ne seront mis sur le corps d'Alceste. Je sçaurai faire ensorte qu'elle se passe de dons dans le tombeau. Vous m'avez vû sur le point de mourir. C'étoit là le tems de pleurer. Que faisiez-vous alors ? vous sied-il à présent de verser des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçoit, après avoir laissé mourir Alceste à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé sous le poids des années ? non, je ne suis plus votre fils, & je ne vous reconnois point

pour mon pere. Celle qui se dit ma mere ne m'a point porté dans ses entrailles. Né de quelque Esclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à son sein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connois plus pour mon pere; ou si vous l'êtes, il faut que vous soyez le plus lâche des mortels, puisqu'étant arrivé au bout de la carriere, vous n'avez eû ni l'inclination, ni le courage de mourir pour un fils, puisqu'enfin vous n'avez pas eû honte de laisser remplir ce devoir à une étrangère. Oui, cette étrangère est la seule que j'aye droit de regarder comme ma véritable mere, & comme mon vrai pere. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriez sacrifié après tout qu'un reste de jours languissans. Par ce léger sacrifice vous auriez racheté de longues & d'heureuses années pour elle & pour moi, & je ne me verrois pas réduit à souffrir les maux dont je gémis. Pour vous, vous aviez joui de la plus douce destinée. Assis sur le Thrône dès la tendre jeunesse, vous aviez en moi un héritier légitime qui vous délivroit de la crainte de voir vos Etats en proie à un avide étranger : & ne me dites pas que

ç'a été pour venger votre vieilleſſe mépriſée, que vous m'avez livré au trépas. Vous ſçavez juſqu'où j'ai porté mon reſpect & mes complaiſances pour vous & pour votre épouſe. Témoins l'un & l'autre de mes aſſiduités, voilà le prix dont vous les avez payées : mais je vous en avertis, procurez-vous, s'il eſt poſſible, d'autres héritiers qui ſoient l'appui de votre vieilleſſe, & qui prennent ſoin de vos funérailles : car pour moi je déclare que je ſuis déchargé de ce devoir. Regardez-moi comme mort : il n'a pas tenu à vous que je ne fuſſe en effet dans le tombeau ; & ſi je reſpire encore, j'en ſuis redevable à un autre libérateur. C'eſt à ce nouveau pere que je dois toute la tendreſſe, & tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop, les vœux des vieillards qui appellent la Mort à leur ſecours ſont des vœux peu ſincères. Ils ſe plaignent de la vieilleſſe. A les entendre, leur courſe a trop duré. La Mort vient-elle les preſſer ? ils ne peuvent ſe réſoudre à mourir, & les années ne ſont plus un fardeau inſupportable pour eux.

LE CHŒUR.

C'en eſt trop, Seigneur, vous êtes déja aſſez à plaindre, ſans vous charger

encore du nouveau malheur d'aigrir un pere offenſé.

PHERÉS.

Mon fils, à qui s'adreſſe, je vous prie, un diſcours ſi hautain ? penſez-vous parler à quelque Eſclave de Lydie ou de Phrygie ? ignorez-vous que du moins je ſuis né libre, & Theſſalien ? toutefois vous oſez m'outrager cruellement, & me traiter comme le dernier des mortels : mais il ne ſera pas dit qu'un jeune homme ait inſulté impunément ſon pere. Je vous ai donné le jour & l'éducation pour avoir en vous un appui de mon Thrône. Mais apprenez que par ce devoir, je ne me ſuis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la Nature ou la Gréce ont-elles impoſé aux peres la loi de mourir pour leurs enfans ? chacun eſt ici-bas pour ſoi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations ; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait Roi, & je vous laiſſe après ma mort les vaſtes régions que j'ai reçûes de mes peres. Quel tort vous fais-je ? en quoi ſuis-je coupable ? je ne meurs point pour vous ! hé-bien, demandai-je que vous mouriez pour moi ? la lumiere du jour vous eſt précieuſe & douce : penſez-vous qu'elle me le ſoit moins ?

je ſçai que le tems de notre ſéjour dans les enfers ſera long, & que cette vie eſt bornée par d'étroites limites : mais enfin, toute courte qu'elle eſt, j'avoue que j'en goûte volontiers les douceurs. Ces ſentimens vous paroiſſent peu héroïques. Vous m'accuſez de lâcheté ; & toute-fois, lâche que vous-êtes vous-même, vous n'avez pas rougi d'employer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-delà du terme fatal, en ſacrifiant votre épouſe. Vaincu par une femme plus généreuſe que vous, il a fallu qu'elle épargnât à votre délicateſſe les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder toujours le trépas, que celui de perſuader à ſon épouſe qu'elle doit mourir pour ſon époux ! il vous ſied bien après cela de traîter de lâches ceux qui refuſent de faire pour vous ce que vous n'avez pas le courage de faire vous-même. Croyez-moi, gardez le ſilence. Jugez d'autrui par votre propre cœur. Vous aimez la vie ; croyez que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptez au reſte que ſi vous redoublez vos outrages, vous entendrez de moi des vérités encore plus ſenſibles & plus piquantes.

LE CHŒUR.

C'en eſt déja trop d'une & d'autre part. Ceſſez, ô Vieillard, ceſſez de maltraiter de paroles votre fils.

ADMETE *à Pherés.*

Parlez, j'ai tout dit : mais ſi la vérité vous bleſſe, vous ne deviez pas vous l'attirer par une faute pareille.

PHERÉS.

La faute auroit été plus grande, ſi je m'étois livré pour vous à la mort.

ADMETE.

Ne mettez-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le ſein de la vieilleſſe ?

PHERÉS.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puiſſe diſpoſer à ſon gré.

ADMETE.

Hé-bien, puiſſiez-vous vivre plus que Jupiter.

PHERÉS.

Quoi ? vous oſez charger un pere innocent d'horribles imprécations !

ADMETE.

Je ſouſcris au contraire à vos vœux. Ne ſouhaitez-vous pas une longue ſuite d'années ?

PHERÉS.

C'eſt là plutôt l'objet de vos deſirs. Ce cadavre le montre aſſez.

ADMETE.

Il ne montre que votre lâcheté.

PHERÉS.

On ne dira pas au moins que je me ſois immolé cette victime.

ADMETE.

Ah, que ne pouvez-vous à votre tour avoir beſoin qu'un fils ſe faſſe victime pour vous !

PHERÉS.

Faites mieux. Epouſez pluſieurs femmes pour multiplier vos années.

ADMETE.

Et voilà ce qui vous couvre de confuſion, qu'il faille recourir à une épouſe au défaut d'un pere.

PHERÉS.

Mes ſentimens ſont conformes aux vôtres : il eſt doux de vivre, & triſte de mourir.

ADMETE.

Sentimens indignes d'un Vieillard !

PHERÉS.

Il me falloit donc, pour vous plaire, vous donner le cruel plaiſir de me porter au tombeau.

ADMETE.

Vous n'y arriverez pas moins ; mais vous y arriverez sans gloire & sans honneur.

PHERÉS.

Qu'importe à mes cendres ce chimérique honneur, & cette frivole gloire ?

ADMETE.

Hélas ! la vieillesse a mis bas toute honte.

PHERÉS.

La vieillesse est sage ; mais la jeunesse est insensée, témoin le sacrifice d'Alceste.

ADMETE.

Retirez-vous & laissez-moi du moins achever ses funérailles.

PHERÉS.

Il est bien juste en effet que celui qui l'a sacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire : adieu. Mais je vous avertis que cette mort sera tôt ou tard vengée : & Acaste son frere doit passer pour le plus mépriſable des humains, s'il ne venge le sang d'une sœur.

ADMETE.

Allez, vous & votre indigne femme, allez traîner une misérable vieillesse sans enfans, quoique je vive encore. Voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous, pas

même la demeure ; & que ne puis-je avec bienséance vous interdire votre Palais ! je ne rougirois pas de le faire en public.

Mais allons, nous autres, (puisqu'il faut consommer notre malheur) allons porter ces restes si chers sur le bucher préparé.

LE CHŒUR.

Emportez donc nos regrets, ô la plus généreuse, & la meilleure de toutes les épouses. Que les Dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux enfers, & s'il est dans cet autre monde des récompenses & des biens véritablement réservés aux justes, puissiez-vous en jouir : puissiez-vous goûter auprès de Proserpine les fruits de votre piété ! (*On porte le corps d'Alceste, & le Convoi passe suivi d'Admete & du Chœur.*)

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER du Palais.

Certainement le Palais d'Admete a vû un grand nombre d'étrangers de différentes régions, & qu'on a tous confiés à mes soins : mais je n'en connois point de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé de recevoir en ce jour. Quoi ! cet homme voit mon Souverain en pleurs, & il ne rougit pas d'entrer dans sa maison. Il sçait le malheur que nous déplorons, & loin d'user du moins avec modération des choses dûes à l'hospitalité, & qu'on lui présente, il nous presse de lui apporter ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus, il prend en main une coupe entourée de lierre : il y verse des flots de vin, & le boit à longs traits. La flamme du Dieu Bacchus l'environne & l'échauffe. Il se couronne de branches de myrte, & il fait retentir ce Palais de ses chants. Hélas, quelle étrange mélodie ! il chantoit d'un côté sans se mettre en peine du déplorable Admete ; & de l'autre côté nous pleu-

rions la triſte deſtinée de notre Reine, doublement malheureux, puiſqu'il falloit contraindre notre douleur, & dévorer nos larmes en préſence de cet étranger : car tel étoit l'ordre d'Admete. Infortuné que je ſuis, je me vois forcé d'aſſiſter au feſtin d'un étranger, qui ne ſçauroit être que quelque miſérable brigand, tandis que ma Reine ſort pour toujours du Palais, ſans que j'aye pû lui porter mes derniers adieux, ni * préſenter la main à celle qui fut pour moi, & pour tout ce que nous ſommes en ces lieux, bien plus mere que Souveraine. Quels maux en effet n'a-t-elle pas écarté de nos têtes, quand par une aimable adreſſe elle trouvoit le ſecret d'adoucir le courroux de notre Roi offenſé ? Et le moyen après cela de ne pas déteſter le fâcheux contre-tems qui nous a fait recevoir cet importun étranger.

---

* Coutume ancienne, on préſentoit la main aux morts pour marquer le regret d'une triſte ſéparation. Ainſi le faiſoient les mourans à leurs amis. On en a vû un exemple dans Alceſte même, Acte 1. Scène 4. *Elle les appelle tous par leur nom* (ſes Eſclaves) *elle leur préſente la main*, &c.

SCENE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

Approchez. D'où vient, dites-moi, ce regard sombre & farouche ? vous n'ignorez pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir au contraire les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois, à la vûe du meilleur ami de votre Roi, vous vous armez d'un air triste ; & tout occupé d'une disgrace qui ne vous regarde pas, vous me recevez, peu s'en faut, en ennemi. Approchez donc, & apprenez de moi à tenir une conduite plus sensée. * Sçavez-vous quelle est la nature

---

* Sçais-tu bien quelle est la condition
De la chétive humaine nation ?
Non que je crois ; car d'où aurois-tu telle
Instruction ? oy moy donc parler d'elle.
A tous humains il est prédestiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui sçache si vivante
Ame il aura la journée suivante.
Car impossible il est de deviner
Là où se doit la fortune tourner. *Citat. de* PLUTAR. *traduct. d'*AMYOT, *Consolat. à Apollonius.*

des choſes humaines ? hélas, non. D'où l'auriez-vous appris dans la ſituation où vous êtes ? écoutez donc mes paroles. Tout mortel eſt dévoué à la mort, & il n'en eſt aucun qui ſçache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumiere. Tel eſt le cours de notre deſtinée. Son terme eſt tellement incertain qu'il n'eſt ni art, ni ſcience, qui puiſſe nous en marquer le point précis. Inſtruit de ce grand principe, prêtez-vous à la douce joie. Goûtez les charmes & les plaiſirs de la table ; & ſongez que l'inſtant préſent eſt à vous ; mais que le reſte eſt à la fortune. Quant à la cauſe de vos regrets, perdez-en juſqu'au moindre ſouvenir ; & ſi mes conſeils vous paroiſſent ſenſés, (comme je crois qu'ils le ſont) recueillez-en tout le fruit. Reprenez donc vos eſprits ; & déchargé déſormais du poids accablant de votre douleur, bûvez avec moi, couronnez-vous de fleurs, & comptez qu'à travers la tempête qui agite votre cœur, le bruit agréable des coupes vous conduira ſûrement au port. * Mor-

* Morale pernicieuſe, & digne des Epicuriens. On eſt bien éloigné de l'approuver, & on ne la met ici que pour ne pas déguiſer EURIPIDE.

tels, nous devons former nos idées à notre condition mortelle; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse, est moins, à mon gré, une vie qu'une véritable misère.

L'OFFICIER.

Je n'ignorois pas ces choses: mais, croyez-moi, ce qui m'occupe aujourd'hui s'accorde peu avec les plaisirs & la joie.

HERCULE.

La personne que vous regrettez est étrangère. Pourquoi donc cet excès de douleur? les Maîtres de ce Palais ne sont-ils pas pleins de vie?

L'OFFICIER.

Pleins de vie! ô Ciel! vous ne connoissez donc pas nos malheurs?

HERCULE.

Je sçai tout, si pourtant Admete ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux Maître, hélas, il fait trop pour des étrangers.

HERCULE.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit en rendant les devoirs, même à une étrangère.

L'OFFICIER.

A une étrangère! ah, la personne

que nous pleurons n'eſt rien moins.

HERCULE.

Quoi ? a-t-il fait quelque perte domeſtique qu'il m'ait celée ?

L'OFFICIER.

Je me tais : allez, livrez-vous à la joie. C'eſt à nous de déplorer les maux de nos Maîtres.

HERCULE.

Ah, Dieux ! ce diſcours marque un deuil domeſtique.

L'OFFICIER.

Si cela n'étoit, paroîtrois-je triſte en aſſiſtant à votre feſtin ?

HERCULE.

Ah, mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L'OFFICIER.

La choſe parloit aſſez. Quoi ? ces vêtemens lugubres & ces cheveux coupés ne vous diſoient-ils pas que vous nous aviez ſurpris dans la plus triſte conjoncture ?

HERCULE.

Qui donc eſt mort ? parlez. Eſt-ce quelqu'un des enfans d'Admete ? eſt-ce ſon pere ?

L'OFFICIER.

Vous voulez le ſçavoir. Hé-bien, c'eſt l'épouſe même d'Admete.

HERCULE.

Son épouse ! ah, Ciel ! & comment, dans cette situation, avez-vous eu le moindre égard à l'hospitalité ?

L'OFFICIER.

Admete a craint de la violer dans la personne d'un ami tel que vous.

HERCULE.

Ah, malheureux ami, quelle épouse vous perdez !

L'OFFICIER.

Nous périssons tous avec elle.

HERCULE.

Hélas, je l'avois soupçonné à son air, à son deuil, à ses larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Mais il a dissipé mes soupçons par ses discours ambigus. Il m'a fait entendre qu'il s'agissoit des funérailles d'une étrangère. Il m'a forcé, contre mon inclination, d'entrer dans son Palais. Cependant, malheureux, j'ai fait éclatter ma joie dans un festin : j'ai couronné ma tête de fleurs dans la maison d'un ami au désespoir. C'est toi qui es coupable de ce crime. Que ne me découvrois-tu ce funeste secret ? où est le tombeau ? parle. Quelle route dois-je suivre ?

L'OFFICIER.

Celle qui conduit à Larisse. A l'issue

du Fauxbourg, le tombeau s'offrira d'abord à vos yeux.

HERCULE.

Il suffit. Adieu.

SCENE III.

HERCULE *seul.*

C'est ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'Univers quel fils Alcméne a donné au souverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux ! ta reconnoissance pour Admete exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de sauver Alceste, de la tirer des bras de la Mort, & de la rendre à son époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuse Reine des Ombres. Je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funebres, & occupée à se rassasier du sang des victimes. Mettons-nous en embuscade aux environs, & de là, quand elle y pensera le moins, fondons tout-à-coup sur elle. Si je suis assez fortuné pour la surprendre & pour la saisir entre mes mains, elle aura beau s'agiter : malgré ses vains efforts il n'est rien qui puisse me l'arracher, qu'elle ne m'ait remis Alceste. Que si je manque cet heureux projet, si la cruelle ne vient pas au

tombeau savourer les gâteaux arrosés de sang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je descendrai tout vivant au Palais ténébreux de Proserpine & de Pluton. Je redemanderai Alceste, & sûr de l'obtenir, je la ramènerai à son fidéle époux. Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un si terrible coup, loin de m'alléguer cette excuse trop légitime pour ne me pas recevoir, a respecté l'amitié au point de me cacher son désespoir par la plus héroïque fermeté! Est-il dans la Thessalie, est-il même dans toute la Gréce un ami plus généreux, un ami plus religieux observateur de l'hospitalité sacrée? non, je ne souffrirai pas qu'on puisse me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete ait pû surpasser Hercule en générosité.

SCENE IV.

ADMETE & LE CHŒUR, *au retour des funérailles.*

ADMETE.

O Palais, où je ne verrai plus Alceste, qu'il m'est dur de vous revoir sans elle. Funeste retour pour un époux désespéré! Hélas! où dois-je me retirer? où

m'arrêter ? que dire ? que faire ? qui me procurera la mort ? non, je ne suis sorti des entrailles de ma mere que pour être à l'Univers un modéle accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre destinée ! qu'elle me paroît douce ! la demeure du tombeau est désormais l'unique objet de mes vœux ardens. La lumiere du jour m'est devenue insupportable ; & je suis las de ramper ici bas avec les foibles humains. O Mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au Dieu des enfers !

LE CHŒUR.

Rentrez, Seigneur, rentrez : cachez votre désespoir dans l'obscurité du Palais....

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Vous gémissez, & vous n'en avez que trop sujet.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Nous sçavons assez l'excès de votre douleur.

ADMETE.

Ah !

LE CHŒUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceſte à la vie.

ADMETE.

Ah malheureux ! ah Ciel !

LE CHŒUR.

Il eſt dur, ſans doute, de perdre une perſonne tendrement aimée. Le moyen d'en diſconvenir.

ADMETE.

Vous ne faites qu'aigrir la playe mortelle dont mon cœur eſt atteint. Quel coup plus funeſte pour un époux heureux, que de perdre une tendre épouſe ! que n'ai-je pû ſans prendre de ſi chers engagemens, vivre avec elle en frere dans ce Palais ! * heureux ceux qui

---

* Le P. B. à ce qu'il nous ſemble, n'a pas ſaiſi l'idée d'EURIPIDE. Ce qu'Admete dit ici en général eſt une continuation de moralités ſur les malheurs attachés au mariage. » Heureux, dit-il, qui ſeul, ſans enfans, ſans » épouſe, ne connoît ni l'hymen, ni les maux » qu'il traîne après lui. C'eſt une douleur ſupportable de ne pleurer que ſes propres maux ; » mais avoir à s'affliger, de plus, ſur la perte » de ſes enfans, mais voir le lit nuptial déſolé par la cruelle mort, c'eſt quelque choſe » d'intolérable pour un pere & pour un époux. » Hélas ! il m'étoit ſi facile de n'être ni l'un » ni l'autre, en demeurant dans le célibat ! » Note de l'Editeur.

seuls, sans enfans, sans épouse, ne connoissent ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne après lui. Je pleure une femme chérie, & pour surcroît de douleur, il faut que je supporte encore l'infortune de mes enfans abbattus par le renversement de mon hymenée; spectacle insupportable pour le pere & pour l'époux! hélas, il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'autre.

LE CHŒUR.

Le destin inévitable vous a frappé, je l'avoue.

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Mais quoi? ne mettrez-vous point de fin à vos regrets?

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Je conviens que rien n'est plus triste. Après tout....

ADMETE.

Ah!

LE CHŒUR.

Il faut supporter cette perte, & vous n'êtes pas le premier....

ADMETE.

Ah, que je suis à plaindre!

LE CHŒUR.

Qui ait perdu l'objet de sa tendresse. La fortune nous accable en diverses manieres ; mais personne n'est épargné.

ADMETE.

O tendresse ensevelie sous la terre ! ô douleur éternelle ! ô regrets sans fin ! pourquoi, cruels * que vous êtes, m'avez-vous prêté un funeste secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle ? je serois à présent avec la meilleure des épouses. Avec elle j'aurois passé l'onde infernale. Pluton auroit eu une double victime, & ce Dieu, tout impitoyable qu'il est, n'auroit pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avoit joints.

LE CHŒUR.

Daignez m'écouter, Seigneur. Un homme qui m'étoit lié par le sang avoit un fils, espérance unique de sa maison. Ce déplorable fils mourut. Il méritoit des larmes. La perte étoit irréparable, & le pere dans une extrême vieillesse. Il sçut toutefois supporter son malheur, & s'en consoler.

ADMETE.

O Palais ! ô appartement nuptial !

---

* *Au Chœur.*

comment puis-je vous accepter pour retraite ! ma fortune eſt changée, & vous êtes changés pour moi. Quelle différence, grands Dieux, entre ma ſituation préſente, & ma félicité paſſée ! j'entrai, il m'en ſouvient, j'entrai dans cette aimable demeure, conduiſant par la main mon épouſe au bruit des inſtrumens & des acclamations, précédé par des flambeaux, * & ſuivi d'une troupe de convives, qui chantoient à l'envi des hymnes. Dans ces charmans concerts on n'entendoit que les noms de l'amant & de l'amante ; on y relevoit le bonheur de celle que je pleure, & le mien. Illuſtre & heureux couple, s'écrioient-ils. Hélas ! à ces chants d'allégreſſe ſuccédent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le Dieu d'hymen m'avoit paré ; & au lieu d'une pompe d'hymenée c'eſt le deuil qui me raméne dans la triſte demeure où Alceſte n'eſt plus.

LE CHŒUR.

Le deſtin, il eſt vrai, fait ſuccéder à votre proſpérité des maux que vous

* Grec, *de bois coupé ſur le mont Pélion.* C'étoit un bois fort réſineux.

n'aviez point encore éprouvés. Mais enfin, vous vivez, Alceſte meurt, & vous laiſſe ſa tendreſſe. Tel eſt le train ordinaire des choſes humaines. Combien voit-on d'époux que l'impitoyable Mort à réduits comme vous à une affreuſe ſolitude ?

ADMETE.

Croyez-moi, chers amis, quoi qu'on en puiſſe dire, le ſort de mon épouſe eſt mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire, & hors d'atteinte à la douleur, elle ne ſentira plus déſormais les maux qui nous aſſiégent ; tandis que l'infortuné Admete, qui étoit dû à la mort, contraint de ſurvivre à ſon deſtin, va traîner une vie moins ſupportable que la mort même. Je ne l'ai déja que trop éprouvé. Hé comment ſoutiendrai-je la vûe de ces murs ! Alceſte n'y eſt plus pour m'en rendre l'entrée agréable & charmante. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t-il ſes regards ? hélas, il ne trouvera par-tout qu'une ſolitude qui me fera ſécher de douleur. Quel ſupplice pour un amant de voir autour de moi ces lits, ces ſiéges où je la vis autrefois, & où je ne la reverrai plus ! cet appareil lu-

gubre, cet appartement obscur, cet air funébre & négligé de mon Palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chère. Que sera-ce quand mes tristes enfans, tout baignés de leurs larmes, embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mere! quand j'entendrai les longs gémissemens, & les regrets éternels des esclaves! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle Souveraine nous avez-vous privés! Voilà, voilà, les horribles tourmens que me prépare ce Palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie? les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Hé de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe des compagnes d'Alceste! ce spectacle, par un affreux retour sur moi-même, me fera mourir de désespoir. Mais que n'inventera point la jalouse malignité de mes ennemis? je crois déja les entendre se dire mutuellement: » Voyez, voyez » cet époux sans gloire. N'a-t-il pas » honte de vivre encore? trop lâche » pour mourir il s'est soustrait au trépas » en livrant sa femme. Qu'il nous vante » après cela son grand cœur. Un pere » & une mere lui sont odieux, parce

» qu'ils se refusent à la mort, & il n'a » pas le courage de la subir lui-même. » Ah, Dieux, voilà le dernier coup que vous m'avez réservé. Comment donc, chers amis, comment puis-je souhaiter de vivre perdu d'honneur & privé d'Alceste !

SCENE IV. ou Interméde.

LE CHŒUR, ADMETE
plongé dans la douleur.

LE CHŒUR.

Elevé au-dessus du vulgaire j'ai souvent consulté les sçavantes Sœurs. J'ai fondé leurs profonds mystères, & pour fruit de ma frivole étude j'ai trouvé que rien n'étoit plus puissant que le Destin. Vainement chercheroit-on dans les écrits de Thrace, dictés par le touchant Orphée, un préservatif qui pût garantir les mortels des coups du Destin. Vainement en chercheroit-on dans tout ce que Phœbus a laissé d'antidotes aux disciples d'Esculape pour les maux nombreux des humains. *Strophe I.*

Le Destin est une Divinité sévère, dont le Temple est inaccessible. On ne le fléchit ni par les prieres, ni par le sang des victimes. Ah, du moins, Dieu *Antistr. I.*

cruel, Dieu inflexible, du moins, ne soyez pas plus dur à mon égard que vous l'avez été jusqu'à présent. C'est par vous que le maître des Dieux exécute ses immuables decrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même, * & votre cœur est fermé pour toujours à la complaisance & aux égards.

Strophe II. C'est cette terrible Divinité, ô Admete, qui vous saisit de ses redoutables mains. Affermissez pourtant votre courage. Car vos cris & vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des Dieux † sont sujets au trépas. Celle que vous regrettez nous fut chère, elle nous le sera toujours. ¶ Une femme si accomplie est

---

* Grec, *qu'on tire des Chalybes, peuples du Pont.*

Note de l'Editeur. † Le Grec porte, σκότοι παῖδες θεῶν, enfans des Dieux conçus dans les ténébres, nés d'un mariage illégitime, & c'est-à-dire, ceux qu'un Dieu ou bien une Déesse avoient d'un mortel ou d'une mortelle, vulgairement appellés, *demi-Dieux.* Si le P. B. ne vouloit pas inférer dans sa phrase le mot de *bâtards*, σκότοι, il pouvoit en faire une Note : les enfans des Dieux n'étoient immortels, que lorsqu'ils étoient, des deux côtés, de race Divine.

Note de l'Editeur. ¶ Le Traducteur ajoute ici trop à la pensée de son Auteur, qui sans chercher à mettre de

plus reſpectable, à mon gré, que les enfans des Dieux.

Gardez-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceſte ſoit ſemblable à ceux des vulgaires morts. Les voyageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra ſe détourner de leur chemin, & jetter un regard reſpectueux vers le tombeau. » Voici, diront-ils, pleins » de vénération, voici la généreuſe » épouſe qui s'eſt ſacrifiée pour ſon » époux. Elle eſt à préſent élevée au » rang des Déeſſes. Soyez-nous favora- » ble, ô aimable Divinité.... » Mais, Seigneur, voici le fils d'Alcméne qui paroît s'avancer vers vous. *Anti-ſtr. II.*

---

l'eſprit, dit préciſément : » C'eſt la plus ac- » complie des femmes que vous aviez choiſie » pour compagne. »

ACTE V.

SCENE UNIQUE.

HERCULE, UNE FEMME *voilée*, LE CHŒUR, ADMETE, SUITE.

HERCULE.

Vous n'ignorez pas, Admete, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheureux : loin de dissimuler ses peines, il doit en répandre une partie dans le sein fidéle de son ami. Arrivé dans ce Palais en des conjonctures fâcheuses, j'avois cru qu'Hercule méritoit au moins l'honneur de votre confiance. Mais vous ne m'en avez pas jugé digne. Non content de me céler la mort de votre épouse, vous m'avez contraint d'accepter vos offres, & d'entrer, malgré mes répugnances, dans l'intérieur de votre Palais, comme si la personne qui vous étoit morte n'eût été qu'une étrangère sans conséquence pour les droits de l'hospitalité. Cependant, je me suis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, & je me suis abandonné à la joie dans une maison toute remplie de deuil.

Avouez-le, Seigneur, j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le véritable sujet de mon retour en ces lieux.

Vous voyez cette femme. Je viens vous la confier; & j'attends de votre amitié que vous la garderez jusqu'à ce qu'après avoir tué le Roi des Bistoniens, & enlevé ses coursiers, je revienne triomphant vers vous. Que si je péris dans cette périlleuse entreprise, (daignent les Dieux écarter ce présage, & me procurer un heureux retour!) je la céde à votre maison : sçachez au reste, que c'est une conquête qui m'a coûté bien des travaux. Je me trouvai par hazard à un certain combat où l'on proposa aux Athlétes des prix assez considérables; jugez-en par celui qui m'est échu. De superbes coursiers étoient la récompense des combats légers : mais pour ceux d'un ordre plus distingué, tels que sont le pugilat & la lutte, il y avoit des troupeaux entiers. Outre ces prix magnifiques, cette femme devoit être encore la récompense du vainqueur. Je la vis & je crus qu'un prix de cette importance méritoit de n'être pas dédaigné. Je le répéte donc, Seigneur, il faut que vous

en preniez soin, & que vous la receviez de ma main comme la conquête précieuse, non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné.

ADMETE.

Ce n'est point par dédain ou par injuste mépris pour un ami, que je vous ai célé la mort de mon épouse, Seigneur : c'est uniquement parce que j'eusse été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en étoit déja trop pour moi d'avoir à pleurer Alceste, sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrez, je vous conjure, ô Hercule, de charger de ce dépôt quelqu'autre ami moins malheureux que moi ; & vous n'en manquez pas dans Phère. Au nom des Dieux, ne me mettez point dans la cruelle nécessité de me rappeller sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avois toujours devant les yeux cette aimable personne, pourrois-je retenir mes larmes ? je suis déja assez à plaindre ; ne me donnez pas un surcroît de peines. Où voulez-vous, je vous prie, que j'éléve sans danger cette jeune beauté ? car je la juge telle à son port & à sa parure, comment habitera-t-elle avec

décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens. Vous connoiſſez la jeuneſſe, & vous ſçavez combien il eſt mal-aiſé de la modérer. C'eſt par intérêt pour un ami que je parle de la ſorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure ? mais de quel front la ferois-je entrer dans le lit d'Alceſte ? n'ai-je pas à craindre le double reproche, ſoit de mes ſujets, dont quelques-uns ne manqueroient pas de dire que j'ai trahi ma libératrice, pour faire part de mon cœur & de mon lit à une autre amante ; ſoit de cette épouſe que j'ai perdue ; car enfin, je l'avoue, elle mérite ſeule toute ma tendreſſe & toute ma vénération. A quels égards, à quelles bienſéances ne me dois-je point dans la ſituation où j'ai le malheur de me trouver ? * Mais vous, ô femme, quelle que vous ſoyez, plus j'examine votre figure, votre démarche, & votre port, plus vous me paroiſſez reſſembler à ma chère Alceſte. Au nom des Dieux, Seigneur, ôtez-moi cet objet qui me trouble. Epargnez un amant déſeſpéré. Oui,

* Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avoit point encore regardée attentivement.

plus je la vois, plus je crois voir mon épouse. Mon cœur en est tout agité, & les larmes coulent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je suis, c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

LE CHŒUR.

On ne peut nier que votre sort ne soit affreux ; mais enfin, quel qu'on puisse être, Roi ou particulier, on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des Dieux.

HERCULE.

Que le pere des Dieux & des mortels ne m'a-t-il communiqué son pouvoir ! que bientôt ma reconnoissance tireroit Alceste des enfers !

ADMETE.

Vous le feriez, je n'en doute point. Mais pourquoi former d'inutiles vœux ? ce pouvoir n'est point du ressort des mortels, & quand on a une fois passé l'onde noire, on ne revoit plus la lumiere du jour.

HERCULE.

N'outrez donc point vos regrets, & sçachez supporter des maux nécessaires.

ADMETE.

Ah, Seigneur, il eſt plus aiſé de conſoler les malheureux, que de ſçavoir l'être.

HERCULE.

Hé que vous ſerviront vos gémiſſemens éternels ?

ADMETE.

J'en connois l'inutilité : mais la tendreſſe l'emporte.

HERCULE.

La tendreſſe pour les morts ne produit que des pleurs.

ADMETE.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite ? elle eſt au-deſſus des plus vives expreſſions.

HERCULE.

Vous avez perdu une épouſe aimable, on ne peut en diſconvenir.

ADMETE.

Si aimable, que ſans elle je ne puis plus vivre.

HERCULE.

La playe eſt encore récente. Le tems ſçaura l'adoucir.

ADMETE.

Oui, le tems l'adoucira, ſi vous appellez tems, le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hymenée....

ADMETE.

Arrêtez, Seigneur. Quel mot eſt ſorti de votre bouche ? ah, devois-je croire qu'un ami....

HERCULE.

Quoi, toujours fidéle à vos regrets, votre cœur demeurera....

ADMETE.

Tellement inſenſible, qu'il n'eſt point de femme au monde qui puiſſe y prétendre.

HERCULE.

Mais croyez-vous qu'à leur tour les cendres d'Alceſte ſoient ſenſibles à cet excès de fidélité ?

ADMETE.

Senſibles ou non, je lui dois ce reſpect.

HERCULE.

Je loue vos ſentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMETE.

Louez ou blâmez-moi, tant qu'il vous plaira ; jamais vous ne me verrez reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je loue encore une fois cette généro-

sité : c'eſt le fruit d'une tendreſſe extrême pour Alceſte.

ADMETE.

Tout morte qu'elle eſt, je mourrai plutôt mille fois moi-même que de conſentir à lui être infidéle.

HERCULE.

Recevez du moins cette aimable perſonne dans votre Palais. Je vous en conjure, & ſa naiſſance mérite de vous cet égard.

ADMETE.

Et moi, je vous conjure, Seigneur, par Jupiter votre auguſte pere, de vouloir bien m'en diſpenſer.

HERCULE.

Vous n'entendez pas vos véritables intérêts, ſi vous refuſez de le faire.

ADMETE.

Et ſi je le fais, je me mets le poignard dans le ſein.

HERCULE.

Suivez mon conſeil; vous m'en rendrez grace un jour.

ADMETE.

Ah! vous me réduiſez au point de déteſter votre victoire.

HERCULE.

Elle m'eſt pourtant commune avec vous.

ADMETE.

Je le veux ainſi : mais que cette femme ſe retire.

HERCULE.

Hélas ! elle ſe retirera, ſi vous le ſouhaitez ; mais ſongez, je vous prie, à ce que vous allez faire.

ADMETE.

Je n'ai point d'autres ſentimens, ſi vous ne me menacez de votre inimitié.

HERCULE.

Comptez que ce n'eſt pas ſans raiſon que je vous preſſe ainſi.

ADMETE.

Vous l'ordonnez. Hé-bien, il faut vous ſatisfaire. Mais, je ne vous le céle point, je le fais malgré moi.

HERCULE.

Un moment viendra que vous m'en ſçaurez gré. Contentez ſeulement mes deſirs.

ADMETE.

Hé-bien, puiſqu'on le veut, (*à quelques-uns de ſa ſuite*) conduiſez-la, vous autres, dans le Palais.

HERCULE.

Non, ce n'eſt point à eux que je confierai une perſonne de ſa ſorte.

ADMETE.

Daignez donc, je vous supplie, l'introduire vous-même.

HERCULE.

Non, c'est à vous de lui donner la main.

ADMETE.

Moi? je n'en ferai rien. Du reste, mon Palais lui est ouvert.

HERCULE.

C'est à vous seul que je la confie. Il faut, vous dis-je, que vous lui présentiez la main.

ADMETE.

Que m'obligez-vous de faire, Seigneur?

HERCULE.

Faites, vous dis-je, obéissez. Rendez à cette étrangère les honneurs accoutumés.

ADMETE.

Je le fais enfin, puisque je ne puis m'en défendre: mais souffrez que je le dise; toute autre qu'Alceste est pour moi une Méduse.

HERCULE.

M'avez-vous obéi?

ADMETE.

Oui.

HERCULE.

Hé-bien, gardez-la comme votre épouse. Vous allez voir que le fils de Jupiter sçait être reconnoissant. (*Il léve le voile.*) Reconnoissez Alceste, * & calmez pour toujours vos regrets.

ADMETE.

O Dieux, que vois-je? quel étonnant prodige! est-ce Alceste qui s'offre à mes regards? n'est-ce point une trompeuse illusion de quelque Divinité contraire qui se plaît à me remplir d'une frivole joie?

HERCULE.

Non, Admete, non. C'est Alceste, c'est votre épouse que vous revoyez.

ADMETE.

Ne seroit-ce point une ombre sortie du fonds des enfers?

Note de l'Editeur.

* Le mot d'Hercule dans EURIPIDE est plus naturel & plus fin. Il léve le voile d'Alceste, & dit en la montrant à son époux :

Βλέψον δ' ἐς αὐτὴν, εἴπ' σοι δοκεῖ πρέπειν γυναικί.

» Regardez un peu celle-ci : voyez si elle auroit quelque ressemblance avec votre Alceste. »

HERCULE.

Je ne suis point un homme à prestiges.

ADMETE.

Quoi donc ? c'est là cette épouse à qui je viens de rendre les derniers devoirs ?

HERCULE.

C'est elle-même. N'en doutez nullement; il n'est pas surprenant que votre félicité vous paroisse incroyable.

ADMETE.

Ah, ce n'est point une ombre. C'est Alceste que je touche. Seigneur; je puis donc lui parler comme si elle vivoit.

HERCULE.

Elle vit. Parlez.

ADMETE.

O cher objet de mes tendres vœux, ô Alceste, je vous retrouve donc enfin dans le tems même que je désespérois de vous revoir jamais ?

HERCULE.

Vous la possédez en effet, & vous n'êtes point trompé par des Divinités jalouses de votre bonheur.

ADMETE.

O illustre fils du plus grand des Dieux, puisse votre félicité égaler mes ardens desirs ! daigne celui dont vous

avez reçu le jour, vous le conserver long-tems ! c'est de votre seule main que je tiens l'inestimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même. Mais comment, dites-moi, avez-vous tenté de ramener Alceste des enfers ? & comment y avez-vous réussi ?

HERCULE.

Il m'en a coûté un combat avec le Tyran des Mânes.

ADMETE.

Où donc l'impitoyable Mort s'est-elle présentée à vous ?

HERCULE.

Au tombeau. C'est là qu'à la faveur d'une embuscade je l'ai saisie entre mes bras.

ADMETE.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile & sans voix ?

HERCULE.

Dévouée aux Divinités infernales, il faut qu'elle soit purifiée ; & vous ne pourrez jouïr de son entretien que la troisiéme aurore n'ait paru sur la terre : Allez ; conduisez Alceste dans votre Palais ; & déja si religieux observateur des devoirs de l'hospitalité, continuez de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce

pas accomplir l'ordre du fils de Stenelus.

ADMETE.

Ah, Seigneur, ne me privez pas de votre préſence; & daignez accepter encore ce Palais pour demeure.

HERCULE.

Je le ferai dans une autre occaſion: mais aujourd'hui le tems preſſe. Je pars.

ADMETE.

Adieu, trop généreux Hercule; puiſſe un heureux retour vous rendre bientôt à mes ſouhaits!

Pour vous, Peuples & Gouverneurs, écoutez les ordres de votre Roi. J'ordonne qu'en ſigne de réjouiſſance pour un bonheur ſi ineſpéré, on célébre des fêtes, qu'on méne des danſes publiques, & que les autels fument du ſang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité ſupérieure à ma fortune paſſée, il eſt juſte que je faſſe éclatter ma reconnoiſſance envers les Dieux.

LE CHŒUR.

Que les Dieux font jouer des reſſorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils ſe propoſent! c'eſt par leur ſecrete puiſſance, que les grands événemens qu'ils ménagent, ſemblent éclorre contre l'attente des mortels. Tel eſt le pro-

dige qui fait aujourd'hui le sujet de notre admiration & de notre joie. *

---

* L'on peut dire de cette Tragédie ce que dit le Misantrope.

Acte I. Scène II.

Le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure.

Et plus haut.

Ce style figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité.
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.
Le mauvais goût du siécle en cela me fait peur ;
Nos peres tout grossiers l'avoient beaucoup meilleur.

REFLEXIONS SUR ALCESTE.

CE qui nous choque dans Alceſte ſe réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fonds. Car n'inſiſtons point ſur l'air Bourgeois qui paroît régner en général dans cette Piéce, comme dans la plûpart des autres, & dans Homère. La ſimplicité Grecque n'avoit pas élevé ſes penſées ſur le modéle de la magnificence Romaine ou Françoiſe. Rome, toute fière qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiſer le goût fin & naturel d'Athènes; & en fait de ſculpture, les belles Antiques Grecques, avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup ſur la nobleſſe des Antiques Romaines. Les idées Athéniennes étoient auſſi nobles qu'elles pouvoient l'être parmi des Républicains. Elles peignoient la nature de ces tems-là, comme elle devoit être

peinte. Ainſi, point de procès ſur l'air un peu Bourguemeſtre des perſonnages d'Euripide. C'eſt comme ſi on le faiſoit aux portraits exquis de Van-dick. Avouons même qu'à force de vouloir annoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faiſoit toute ſa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne ſçauroit preſque exprimer, reſſemble à celle des fruits : & de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne ſçai quoi de plus précieux, que tout l'aſſaiſonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la ſenſualité trop rafinée ; ainſi la nature ſortie des mains de ſon Auteur, & copiée dans ſa naiſſance, a infiniment plus de grace, que quand on la farde pour l'annoblir. Imitée dans le premier état, elle eſt ſemblable au repas de Philémon & de Baucis. Altérée dans le ſecond, c'eſt le feſtin de Trimalcion, ou de ces Voluptueux Romains, dont parlent Horace & Juvenal.

N'inſiſtons pas non plus ſur une choſe qui eſt une ſuite de celle que je viens de dire, à ſçavoir ſur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines Scènes, & qui nous paroît tenir de l'aiſance du comique plutôt que de la di-

gnité tragique. Le Chœur empreſſé autour de la porte du Palais, pour ſçavoir ce qui ſe paſſe, l'entretien du Chœur avec la Confidente, quelques Scènes d'Hercule, ſur-tout ſa converſation avec l'Officier, c'eſt-à-dire, avec l'Eſclave qui avoit ſoin de le régaler, tout cela a fait penſer à quelques critiques modernes, que cette Piéce étoit une Tragi-comédie; chimère inconnue aux Anciens, comme d'autres l'ont très-bien obſervé. Cette Piéce eſt du goût des autres Tragédies antiques, & de la même maniere de pinceau. La paſſion d'offrir au ſpectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les Anciens à prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeller comique, parce que nous jugeons de leurs Tragédies par les nôtres. Le paſſage du ſimple au négligé, & du naturel au comique, eſt ſi imperceptible & ſi aiſé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention faſſe prendre ſouvent l'un pour l'autre, ſur-tout dans un ſiécle où l'on ſe fait un mérite de juger de tout ſans appel. Ainſi, même réponſe à cette objection qu'à la premiere. La Tragédie, conſidérée dans ſon eſſence, n'eſt nullement oppoſée à un naturel qui ne réſulte que des mœurs,

des tems & des lieux. Il seroit même facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs Poëtes, où, à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le naturel & le beau dégénéroient en burlesque & en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phère sçait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même, qui n'y étoit pas, l'a appris, & il l'a appris sans doute avant son arrivée. Car il regarde la mort d'Alceste comme éloignée. (Acte IV. Scène II.) C'est donc un bruit public & répandu depuis assez long-tems. On sçait qu'Alceste mourra; mais on ignore le jour. Admete sçait donc ce dévouement. Hé, ne devoit-il pas s'y opposer? je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empêcher, & que cela est évident par deux raisons; la premiere, qu'étant sauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, (Acte I. Scène I.) il ne lui étoit pas libre de mourir. De-là vient qu'il est contraint de chercher une autre victime pour obéir au Dieu, dont le bon office lui devient funeste. Car tous ses proches refusent la condition. Il ne restoit qu'Alceste: elle se dévoue. Les Parques l'ac-

ceptent, & il n'y a plus lieu de reculer. Que peut faire Admete ? il vit malgré lui ; & il le fait assez sentir dès le commencement de la belle Scène où Alceste lui fait ses adieux, (Acte II. Scène I.) & dans tout le cours de la Piéce (Acte III. Scène IV. &c.) il n'a donc nulle autre ressource que les pleurs, les vœux au Ciel, & le désespoir. Il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t-on, le Poëte n'a-t-il pas, dès le Prologue, employé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit assez pour les Grecs, qui sçavoient la Fable & qui l'entendoient à demi mot ; assez même, pour ceux qui daigneront y faire attention : mais trop peu pour la postérité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuse, & qui condamne aisément ce qui ne se soumet pas tout d'un coup à ses lumieres. Les paroles d'Apollon, (Acte I. Scène I.) celles de la Mort (Acte I. Scène II.) & la douleur d'Admete qui se désespère de ne mourir pas avec son épouse, suffisent sans doute pour des personnes qui n'ont pas résolu de condamner Euripide sans l'écouter. J'avoue toutefois que si Admete eût entierement ignoré le nom de sa libératrice, cela eût pû produire un belle situation, lors-

qu'il auroit reconnu que c'étoit sa femme. J'ai appris d'une grande Princesse dont le goût égale la naissance, que c'étoit sur cette supposition, * que Racine avoit fait le plan d'une Alceste, résolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide & de les relever même par cette heureuse surprise.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils semble (ou peut s'en faut) prier son pere & sa mere de mourir en sa place ? quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches parce qu'ils n'ont pas voulu se livrer à la mort pour lui ? que de bassesse enfin, & que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les repliques du pere, qui d'ailleurs impute à son fils des lâchetés dont celui-ci ne se lave point, lâchetés qui gâtent le caractère que lui donne le Poëte ? c'est la sixiéme Scène de l'Acte III, dont il s'agit, & voilà l'objection principale dans toute sa force.

Prenons d'abord une régle dont tout homme sensé doit convenir. Si les choses qu'on lit dans cette Scène choquent

---

* On suppose la même chose dans l'Opera d'Alceste.

la raiſon, de quelque ſiécle qu'elle ſoit, comme on le fait ſonner ſi haut, une Nation auſſi raiſonnable & auſſi polie, que l'étoient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela eſt ſans difficulté. Mais ſi les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choſes qui ſont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne ſont point tout-à-fait telles que nous les imaginons; en un mot que les idées ont changé. Hé, qui peut douter qu'elles n'ayent changé en différens ſiécles ſur des articles de morale encore plus eſſentiels? * Un François eſt inſulté. Le prétendu bon ſens François veut qu'il courre les riſques du duel, & qu'il *tue ou meure* pour mettre à couvert ſon honneur. C'eſt peu: car la maxime n'étant pas encore entierement abolie, on ne ſent pas aſſez combien elle paroîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'eût ſifflée du tems d'Euripide. Mais il prend fantaiſie à un Chevalier du tems paſſé, de meſurer ſon épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en

* Le principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs. Mais les conſéquences éloignées s'altérent quelquefois.

passer par-là. La raison le veut : il y va de l'honneur ; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après, en épousant une querelle qui ne les regarde pas, & que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre Théâtre ce que nous avons vû à ce sujet, & appellons-y les Athéniens passés, ou même les François à venir dans quelques milliers d'années. Y auroit-il assez de petites maisons à leur gré pour loger ceux qu'on leur peindroit imbus de pareilles idées ? Le paralléle est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation & de nature. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui soit capable de la fixer. Les Sauvages du Canada n'ont-ils pas cru que c'étoit piété de tuer leurs peres trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse ? les peres même parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans, comme une marque de tendresse

& d'obéiſſance filiale ? cette réponſe bien peſée eſt donc capable au moins de ſuſpendre notre jugement ſur la Scène en queſtion, & de nous remettre dans la voie de l'examen. Préjugé à part, examinons & peſons tout. Dans cette ſituation d'eſprit, on ne peut dire en premier lieu, qu'Admete aille prier ceux à qui il doit la vie, de ſe ſacrifier en ſa faveur. Il eſt vrai qu'à entendre Apollon, (Acte I. Scène I.) ce Prince a ſondé ſes amis & ſes proches. Mais il faut interpréter ce terme par le fonds même de la Fable. Apollon déclare (apparemment en préſence de Phérès, de ſa femme, & d'Alceſte,) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Admete à cauſe de ſa piété. Par-là, il les ſonde tous, & leur dit tacitement, qu'Admete n'étant plus libre de ſe donner pour victime, il en faut une autre, & que l'ordre & la nature exigent que ce ſoit aux plus proches & aux plus avancés en âge à ſe livrer, pour conſerver un fils qu'ils ne ſont plus en état de remplacer. Admete eſt préſent. Il eſt donc ſenſé les ſonder lui-même par ſon ſilence, & par la néceſſité où il ſe voit d'obéir à un Dieu qui lui ordonne de vivre. Le pere & la mere réſiſtent à la volonté mar-

quée du Dieu, (Acte I. Scène II.) ils refuſent une mort glorieuſe, & Alceſte l'accepte. Juſqu'ici il n'y a rien qui choque; & tout ce qu'on peut reprocher au Poëte, c'eſt de n'avoir pas développé plus au long tout ceci, choſe inutile pour les Grecs qui ſçavoient l'hiſtoire; mais néceſſaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout, nous permet-il de l'ignorer? comment accorder dans Admete un époux au déſeſpoir de ne pas ſuivre ſon épouſe, ou de ne pouvoir la ſauver par ſon trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propoſe de ſang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre ſa place au tombeau? la contradiction eſt trop viſible & trop groſſiere, pour l'imputer à Euripide. Secondement Phérès voulant aſſiſter aux funérailles d'Alceſte qu'il a ſacrifiée par ſes refus, ſemble inſulter doublement à la douleur de ſon fils, & offenſer doublement Apollon, crime ſi énorme, ſuivant l'idée reçûe alors, que les Grecs auroient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué ſon indignation. Il eſt vrai qu'il perd le reſpect, & qu'il va preſque juſqu'à l'outrage. Mais outre que ce perſonnage n'eſt pas d'une vertu parfaite, mais ſeulement tel que doivent

être les principaux personnages d'une Tragédie, selon Aristote; cela même nous confirme que suivant les mœurs du tems, Phérès étoit extrêmement criminel envers les Dieux qui demandoient qu'il mourût; & que par son refus il étoit regardé comme un impie & un pere dénaturé. Je sens bien qu'avec une pareille raison Admete François seroit inexcusable; mais ne justifie-t-elle pas un peu Admete Thessalien? Le Chœur au reste, condamne l'emportement de l'un & de l'autre Prince. Toutefois il le fait ici, comme ailleurs, non pour blâmer le Poëte, comme s'il eût fait parler son Acteur contre le sens commun; mais pour remplir l'office que lui donne Horace, d'appaiser les dissensions nées d'une juste colère, * *& regat iratos.* En troisiéme lieu, quand aux repliques du Vieillard, elles ne sont propres qu'à le rendre mépriſable & odieux, suivant l'intention du Poëte, sans persuader aux Spectateurs, qui ont été témoins de la tendresse d'Admete pour Alceste & de son désintéressement pour la vie, que les reproches qu'on lui fait soient son-

* HORAT. *de Art. Poët. v.* 197.

dés. Admete montre assez qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médisance à ce sujet: (Acte IV. Scène III.) Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer que si cette Scène nous paroît défectueuse, elle ne l'est pas au point de blesser le bon sens universel de tous les siécles, puisqu'elle n'a pas blessé celui d'Athènes, quelle qu'en puisse être la cause, nous fût-elle inconnue.

Dans l'impossibilité où étoit Admete de mourir, étant sauvé malgré lui par Apollon, je dis, que non-seulement ce Dieu vouloit que le pere ou la mere s'offrissent en sa place; mais encore que telle étoit la loi naturelle, suivant l'opinion populaire. Ce qui est si vrai, que Platon, dans son *banquet*, dit en termes formels. « Il n'y a que les vrais amis » qui donnent leur vie pour la personne » aimée. Les femmes mêmes l'ont fait, » témoin Alceste, fille de Pélias, qui » seule eut le courage de mourir pour » son mari, *quoiqu'il eût son pere & sa* » *mere*, que cette étrangère surpassa tellement en amour, qu'elle fit bien voir » qu'ils n'étoient liés à leur fils que de » nom, & qu'ils étoient véritablement » étrangers à son égard. Aussi les Dieux, » non moins que les hommes, trouvent-

» ils cette action si belle, qu'ayant ac-
» cordé à très-peu de Héros le privilége
» de revivre, ils lui accorderent cette
» grace sans délai. » Si Platon, contemporain d'Euripide, en jugeoit ainsi, l'on peut bien penser que telle étoit l'opinion des Spectateurs, & que par conséquent Phérès & sa femme étoient bien coupables à leurs yeux.

3°. Un dernier reproche plus fondé, & qui n'a pas échappé à l'auguste Princesse dont j'ai parlé, c'est l'entrevûe d'Admete & d'Hercule. Celui-ci, sur de frivoles détours de son ami s'aveugle, dit-on, jusqu'à ne pas voir que c'est Alceste qui vient de mourir, & non une étrangère, comme Admete veut le lui faire entendre. A cela, on ne sçauroit dire autre chose en faveur d'Euripide, sinon qu'Hercule (à la maniere d'alors) devoit croire sur sa parole un ami qui prenoit à tâche de lui insinuer qu'il n'étoit pas question d'Alceste. On étoit moins délié & moins pénétrant du tems d'Hercule que du nôtre, & l'on croyoit un homme sur sa parole. Après tout, ce défaut produit de si grandes beautés, qu'on sçait gré au Poëte de ses efforts pour le sauver. Les défauts des maîtres de l'art, sont souvent des effets de l'art même.

Buchanan qui a traduit en beaux vers Latins cette Piéce, comme une de celles dont le pathétique l'avoit le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, jusqu'à les déguiser ou les supprimer. C'est qu'il entroit dans les idées des Anciens par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendroit-elle point de ce qu'on étudie moins ces grands modéles ? Pour Quinaut, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euripide dans son Opéra d'Alceste, il n'a pas cru choquer notre siécle, en gardant le caractère du Vieillard Phérès, à qui il fait dire entr'autres choses :

J'aime mon fils, je l'ai fait Roi ;
Pour prolonger son sort je mourrois sans effroi,
Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
Je n'ai plus qu'un reste de vie :
Ce n'est rien pour Admete, & c'est beaucoup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : * *La*

---

* Χαίρεις ὀρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς. Acte III. Scène VI.

lumiere du jour vous eſt précieuſe & douce : penſez-vous qu'elle me le ſoit moins ?
Je ne dis rien des autres Alceſtes Françoiſes pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t-il exécuté le plan qu'il avoit tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchaſſé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. Phédre & Iphigénie répondoient du ſuccès d'Alceſte. Mais ſans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modéle. Quel accroiſſement de noble triſteſſe depuis l'ouverture juſqu'au dénouement, & cela ſans Epiſode ! quelle peinture dans le récit de la Confidente ! quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceſte, qui croit déja voir Caron, & le Dieu des morts l'entraîner dans la région infernale ! quelle vérité dans la pompe des funérailles & dans les regrets d'Admete ! enfin y-a-t-il une ſituation plus vive & mieux ménagée que celle de ce Prince & d'Alceſte voilée ? certainement la plume dont tant de beautés ont coulé, demande que ſans égards aux raiſons des Perrauts, on ſoit aſſez équitable, pour ne pas traiter de bêtiſes, des choſes qu'on

eſt encore moins à portée de condamner que de juſtifier. *

---

* La derniere preuve en faveur d'Alceſte, c'eſt le ſilence d'ARISTOPHANE ſur ce qui choque les Modernes. Ce Poëte acharné à critiquer EURIPIDE, parle quelquefois d'Alceſte. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous ſemble impertinent, pas même dans ſes *Grenouilles*. Preuve évidente que cela n'étoit pas impertinent aux yeux des Athéniens.

Fin de la premiere Partie.

LE THEATRE DES GRECS,

SECONDE PARTIE.

1°. TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

AVERTISSEMENT.

VOICI les reſtes de ſoixante & dix Tragédies, au moins, qu'avoit compoſé Eſchyle. Je dis ſoixante & dix au moins. Car quelques-uns en comptent juſqu'à cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des Tragédies ſatyriques, c'eſt-à-dire, des Piéces où les Satyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la Comédie, ſans preſque rien conſerver de la dignité tragique. Cette eſpéce ſinguliere de ſpectacle étoit fort libre. * L'unique qui nous reſte, eſt le Cyclope d'Euripide. Il ſuffit pour nous faire moins re-

* Elle reſtoit ſeule de ce genre, du tems même d'EUSTATHIUS, comme il le dit ſur le 19. liv. de l'Odyſſée.

gretter la perte des autres ; & il eſt étonnant que les premiers génies des Athéniens ayent jugé à propos de dégrader leur cothurne juſqu'à un comique ſi libre, & ſi bouffon, uniquement pour s'attirer les ſuffrages du Peuple. On ajoutoit une Piéce de cette nature aux trois Tragédies qu'on donnoit pour diſputer le prix, & ces quatre Piéces s'appelloient une *Tétralogie*. C'eſt de cette maniere qu'Eſchyle combattoit avec ſes contemporains. Sophocle depuis oppoſa Tragédie à Tragédie, comme le remarque Suidas, & il eſt croyable qu'on en uſa ainſi dans la ſuite. En effet, ce devoit être une choſe aſſez bizarre de faire lutter les Oeuvres tragiques quatre à quatre, puiſqu'il ſe pouvoit faire qu'un ou deux Ouvrages d'un

Auteur l'emportaſſent ſur un ou deux autres d'un Poëte concurrent, & que les deux Piéces ſuivantes de l'un fuſſent inférieures aux deux de l'autre. Mais ſans entrer ici dans ces détails que j'ai omis exprès, pour ne préſenter aux Lecteurs que le goût des Piéces antiques, il ſuffira de faire connoître d'abord celui d'Eſchyle. Quoique les extraits qu'on en donne ſoient beaucoup moins étendus que les Analyſes des autres Poëtes, pour les raiſons qu'on a dites, l'on en trouvera aſſez pour ſe faire une idée juſte de ſa maniere; & l'on conviendra que les Gr cs ont eu raiſon de l'appeller le pere de la Tragédie, non-ſeulement à cauſe de l'élévation & de la nobleſſe ſinguliere qui regne dans ſes Oeuvres; mais parce qu'en

effet il fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le Théâtre les Interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui.

On a rangé les Piéces suivant l'ordre des éditions ordinaires. Mais dans l'ordre historique, voici comment elles devroient être lûes.

PROMETHÉE.
LES SUPPLIANTES.
LES SEPT CHEFS devant Thébes.
AGAMEMNON.
LES COEPHORES.
LES EUMENIDES.
LES PERSES.

TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

PROMETHÉE LIÉ.

C'EST une des trois Tragédies qu'Eſchyle avoit compoſées ſur Promethée, à ſçavoir, ſon vol, ſes liens, & ſa délivrance. Il ne nous reſte que la ſeconde Piéce. Le ſujet & toute la ſuite en ſont aſſez bizarres. C'eſt le ſupplice de Promethée, mais un peu différent de celui que les autres Poëtes nous ont repréſenté.

ACTE PREMIER.

La Force & la Violence, enfans du Styx, arrivent avec Vulcain dans un déſert affreux de la Scythie Europeanne. * Elles marquent d'abord le lieu de la

* Scythie Europeanne, grande région Septentrionale d'Europe.

Scène & le sujet de leur arrivée, en réitérant à Vulcain, de la part de Jupiter, l'ordre d'enchaîner Promethée sur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleste, & d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain, quoiqu'intéressé dans ce vol, comme Dieu du feu, ne peut par pitié se déterminer à devenir le ministre du supplice d'un Dieu. Car Promethée est supposé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter est précis. Ainsi Vulcain, en pleurant, annonce au coupable fils de Thémis l'arrêt de sa condamnation. La Force & la Violence, personnage double, dont un seul parle pour deux, pressent Vulcain d'exécuter l'ordre, & il se fait entr'eux un combat de sévérité & de pitié, qui seroit du vrai tragique, même pour nous, si la matiere étoit différente, ou si nous en avions la clef.

Le Dieu du feu céde à la suprême puissance de Jupiter, qu'on suppose nouveau Souverain. Il déploye ses chaînes déja préparées, & il attache l'infortuné Promethée, criminel seulement pour avoir trop aimé les hommes. Il cloue les fers au rocher, tandis que les Divinités spectatrices l'animent à ne rien négliger, dans la crainte que le coupable n'échappe

n'échappe à la vengeance des Dieux. La maniere dont cela s'exécute eſt monſtrueuſe. Car on perce avec de gros cloux de diamant la poitrine même de la victime ; & tout le détail du ſupplice eſt ſi marqué, que le ſpectacle en devoit faire horreur. Les trois Acteurs ſe retirent enfin, Vulcain en ſoupirant, & les deux fières Divinités en accablant Promethée d'une amere raillerie ſur ſa prétendue faute. Toute cette Scène eſt remplie de traits qui peignent Jupiter comme un uſurpateur. Car on y dit entr'autres choſes, que nul Dieu n'eſt libre, & que tout eſt eſclave de Jupiter unique Souverain.

Le malheureux Dieu qui juſques-là n'avoit rien dit, appelle l'Æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le ſoleil, à témoin de l'injuſtice que les Dieux font à un Dieu. Il compte déja les milliers d'années qu'il paſſera ſur ſon rocher. Il ſemble en ignorer le terme, & il impute ce traitement à la tyrannie du nouveau Maître de l'Univers. Mais il rappelle tout-à-coup ſes eſprits, & ſon art de lire dans l'avenir. Puis fortifié par cette penſée, il céde pour un tems à l'invincible néceſſité. C'eſt ainſi qu'il appelle le deſtin.

Au milieu de ces plaintes, il entend comme des oiſeaux voltiger autour de ſon rocher. Ce ſont des Nymphes, filles de l'Océan & de Thétis. Elles ſont portées ſur les aîles des vents, & viennent marquer à Promethée leur douleur ſur l'état où l'a réduit Jupiter. Car elles ont entendu, diſent-elles, les Grands coups de marteau qui retentiſſoient au fond de leurs Grottes. Tout l'entretien ſe paſſe en murmures ſur le nouveau gouvernement des Cieux. On y dit que Jupiter a tout bouleverſé dans la Cour céleſte; qu'il eſt inflexible, cruel, jaloux, & tyran. Promethée goûte la douceur d'une vengeance anticipée, en diſant qu'on détrônera Jupiter; que ce Dieu voudra le conſulter pour ſçavoir la conſpiration; mais qu'il ne gagnera rien. Il parle en emporté. Le Chœur qui n'eſt autre que la troupe des Divinités marines, dont on vient de parler, s'exprime d'une maniere plus modérée, mais qui tend au même but. Cependant la curioſité engage ces Déeſſes à demander la véritable cauſe d'un ſi étrange ſupplice. Promethée en fait le récit détaillé, & achéve par-là de mettre au fait le Spectateur.

Il remonte à la ſédition des Dieux

contre Saturne, à la révolte des Titans contre Jupiter, & au dénouement de cette intrigue qui fut le banniſſement de Saturne & la défaite des Titans. « Car » enfin, dit-il, c'eſt par mes conſeils » que Jupiter regne, & pour prix d'une » Couronne, il me traite comme vous » le voyez. » Promethée allégue ici le prétexte de ce traitement. « Jupiter, » ajoûte-t-il, maître de l'Univers par » la chûte de Saturne, & par la défaite » des Titans, gagna la faveur des Dieux » par des dons politiques, ſans avoir » égard aux mortels qu'il vouloit abolir » pour reproduire un monde tout nou- » veau. La Cour céleſte y conſentoit, » & j'étois le ſeul d'avis contraire. Seul » j'eus la hardieſſe de ſauver la race hu- » maine; & ma compaſſion pour elle » n'a pû m'attirer la pitié de ce barbare » qui me perſécute. Voilà mon crime » & mes malheurs. » Le Chœur s'atten- drit à ce diſcours; & Promethée conti- nue: « J'ai empêché les hommes de voir » clair dans leur deſtinée. » Comment, dit le Chœur? « C'eſt, répond le Dieu, » en logeant chez eux les eſpérances » aveugles. » Rare & conſidérable pré- ſent, replique la Nymphe! Promethée finit le détail des préſens qu'il a faits

aux hommes par celui du feu. Il invite le Chœur des Nymphes à descendre sur la terre pour être témoin de toutes ses aventures. Car jusqu'à présent ces Déesses ont été en l'air dans des machines. Ainsi le Chœur commence ici à être sédentaire sur le Théâtre.

ACTE II.

L'Océan, en qualité d'Oncle de Promethée, vient prendre part aux malheurs de son neveu. Il paroît monté sur je ne sçai quel animal aîlé; bizarrerie inexplicable. Il donne à Promethée le salutaire conseil de fléchir devant Jupiter, & de céder à la souveraine puissance. Il s'offre même, en qualité de Médiateur, à calmer la colère du Dieu offensé. Mais Promethée fondé sur la connoissance qu'il a du caractere implacable de Jupiter, refuse ces offres, dans la crainte que de pareilles soumissions ne soient préjudiciables à l'entremetteur, sans être utiles au malheureux. L'Océan touché de compassion, non-seulement pour Promethée, mais pour Atlas * con-

* Montagne d'Afrique, une des plus élevées de la terre.

damné à soutenir le Ciel, & pour Typhon frappé de la foudre & enterré sous le mont Ætna, * persiste à vouloir aller demander grace pour eux. « Non, ré-» pond Promethée, songez en Courti-» san habile à vous maintenir vous-» même. (Car l'Océan avoit eû part » dans le démêlé des Dieux.) Et laissez » à la colère de Jupiter le tems de se » rallentir. »

L'Océan convaincu à la fin par les raisons de Promethée, se retire comme il étoit venu, & laisse au Chœur le soin de réitérer ses plaintes ordinaires avec le chant & les espéces de danses, qui finissent le second Acte. Au reste, ces plaintes roulent sur la dureté de Jupiter, sur le sort de Promethée, & sur la douleur de ceux qui le plaignent.

ACTE III.

« Ce n'est point, (dit Promethée, en » commençant le troisiéme Acte,) non, » ce n'est point l'orgueil qui me force » à me taire. Mais je ne puis dévorer » l'affront que me font les Dieux. Je

* Mont de Sicile, célébre par les feux & les pierres qu'il vomit quelquefois.

» passe sous silence les biens dont j'ai
» comblé cette nouvelle Cour. Elle tient
» tout de moi ; vous le sçavez. Mais
» écoutez ce que j'ai fait en faveur des
» humains. De brutes qu'ils étoient, j'ai
» trouvé le secret de les rendre des hom-
» mes. Je le répéte, non pour leur re-
» procher mes bienfaits, mais pour vous
» montrer à quel point j'ai porté ma ten-
» dresse pour eux. Aveugles & sourds,
» semblables à de vains fantômes ils er-
» roient à l'aventure, sans ordre & sans
» loix. Ils ignoroient l'art de se bâtir
» des maisons. Ils se retiroient dans le
» creux des antres, comme de vils in-
» sectes. Incertains de leur conduite, ils
» ne discernoient ni tems, ni saisons.
» C'est moi qui le premier leur appris à
» connoître le cours des Astres, le mys-
» tère des nombres, la liaison des let-
» tres ; qui leur donnai en un mot, la
» mémoire, cette mere des Muses. Je
» leur enseignai à soumettre au joug les
» animaux au lieu des hommes, & à
» faire servir les coursiers domptés à leur
» luxe & à leurs divertissemens. Quel
» autre que moi leur donna l'intelligence
» de la Marine ? ils m'en doivent tous
» les avantages. Malheureux Auteur d'un
» si grand nombre d'Arts, je n'ai pas

» celui de me délivrer des maux que je » souffre. »

Promethée, interrompu un moment par le Chœur, continue sur ce ton le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels. A l'en croire, la Médecine avec tous ses Juleps, le talent d'expliquer les songes avec tous leurs pronostics, & celui de distinguer les présages avec leurs suites, sont une partie de ses dons. Il a tiré du sein de la terre l'airain, le fer, l'argent & l'or. En un mot, il est l'inventeur de tous les arts. Tous cela fait espérer au Chœur, qu'un Dieu si puissant pour autrui, pourra bien le devenir pour lui-même. « Vous vous » trompez, répond-il, la destinée l'em- » porte sur l'adresse. Les Parques seules » avec les Furies gouvernent la desti- » née: & Jupiter même lui est soumis. » Quoi, dit le Chœur, son destin n'est-il » pas de regner toujours? » Promethée ne répond à cette question, qu'en disant qu'il se donnera bien de garde de parler sur ce sujet, & que c'est au prix de son secret qu'il sçaura se tirer des liens qui l'attachent. Les Nymphes effrayées de cette impiété la corrigent; suivant l'office du Chœur, & représentent à Promethée que sa tendresse pour les hom-

mes ne doit pas lui ôter la crainte du maître des Dieux. Elles avancent une maxime qui suit du système de la destinée, c'est de n'oublier jamais que rien n'est plus doux que de prolonger ses jours par l'espérance & la joie.

ACTE IV.

Io * qui doit servir de dénouement à la Piéce arrive en Scythie, comme par hazard, sans sçavoir où sa fureur l'a conduite. Elle le demande à Promethée, qu'elle est surprise de trouver en cet état. Puis sans attendre sa réponse, elle se sent tout-à-coup agitée de ses accès ordinaires de frénésie. Elle croit voir l'ombre d'Argus qui sort du tombeau pour la poursuivre. » Qu'ai-je fait, dit-elle, » ô fils de Saturne, pour être si cruelle- » ment traitée ? (c'est à Jupiter qu'elle » s'adresse) quel plaisir goûtez-vous à » me voir la victime d'une si affreuse » manie ? consumez-moi par le feu ;

* Io est la Déesse Isis, adorée des Egyptiens. Son pere Inachus donna commencement au Royaume d'Argos. Il régnoit environ 346 ans avant la sortie des enfans d'Israël hors de l'Egypte.

» précipitez-moi dans le sein de la ter-
» re ; livrez-moi en proie aux monstres
» marins. Ne m'enviez pas l'effet de
» ces tristes vœux. Mes erreurs ont trop
» duré, & j'en ignore le terme ! » C'est à-peu-près ainsi, & plus éloquemment encore, que s'exprime la douleur d'Io. Personne ne se persuadera avec M. Dacier * qu'elle paroisse sur le Théâtre en forme de Genisse, quoiqu'une Epithéte qui a rapport à cela semble l'indiquer obscurément. C'est une imagination trop ridicule pour être fondée. Il suffit que le Spectateur soit prévenu que cette fille s'imaginât être métamorphosée, ou qu'elle portât en effet sur la tête quelque marque de sa prétendue métamorphose.

Promethée, comme Dieu, la reconnoît. Elle en est étonnée. Elle l'interroge sur la durée de ses maux. Il craint de lui répondre de peur de l'affliger. Elle insiste ; elle presse. Mais Promethée veut qu'auparavant elle raconte ses aventures aux Nymphes marines qui sont sœurs d'Inachus, pere d'Io ; en faveur de ses tantes elle fait son récit, tel à-peu-près que le font les Poëtes Grecs, & Ovide après eux. Ensuite Promethée lui révéle

* DACIER, *Poëtiq. d'*ARISTOTE.

les autres voyages auſquels la jalouſe Junon la condamne. C'eſt une deſcription purement Géographique, & je n'en vois point la beauté par rapport à la Tragédie, ſi ce n'eſt que Promethée ménage par-là une ſuſpenſion, en excitant toujours la curioſité ſur ce qu'il va dire de plus, & en flattant les Athéniens par le récit de leurs fabuleuſes annales. Io, effrayée de la prophétie qui lui annonce tant de nouveaux malheurs, voudroit ſe précipiter. « Hé que feriez-vous donc, » dit Promethée, ſi vous étiez immortelle & malheureuſe, comme je ſuis » malheureux & immortel, moi qui ne » peux ceſſer de ſouffrir que Jupiter ne » ceſſe de regner ? » Cette parole qui fait le fonds de la Tragédie, engage Io à ſouhaiter que ſon perſécuteur ſoit déthrôné, & à demander comment cela ſe peut faire. Ce ſera par un fils plus puiſſant que lui, & qui me délivrera de ſes mains, repond Promethée. Il refuſe d'abord de s'expliquer davantage ſur cet article ; puis il montre peu à peu que ſon libérateur ſera un deſcendant d'Io, * le treiziéme de ſa race, en un mot

* N'eſt-ce point là un moyen fabuleux de faire penſer qu'Hercule l'Egyptien & Hercule

Hercule, qui en effet brisa les fers de Promethée malgré Jupiter. Mais il ne le désigne pas tout d'un coup. Il donne le choix à Io d'apprendre ou quel sera ce libérateur, ou le reste des malheurs qu'elle a dans la suite à essuyer. Elle demande à sçavoir l'un & l'autre article, l'un en faveur du Chœur, & l'autre pour elle : de sorte que Promethée se laisse gagner, & continue le détail des voyages d'Io, suivant le goût dont j'ai parlé. Il fixe enfin l'établissement de cette fille en Egypte * avec sa postérité, & pour preuve de la vérité de sa prophétie, il lui décrit les pays qu'elle a déja parcourus. Il lui déclare qu'elle aura de Jupiter Epaphus, † dont la domination s'étendra aussi loin que le Nil ; que les cinquante Danaïdes qui en seront issues retourneront à Argos ; que chacune d'elles tuera son époux, excepté la seule Hy-

---

le Grec étoient le même ? car Io ou Isis dont la postérité regna en Egypte, étoit Argienne.

* Egypte, vaste pays que les Anciens mettoient partie en Asie, partie en Afrique, en le divisant par le Nil. On le met aujourd'hui entierement en Afrique. Le Golphe Arabique le sépare de l'Asie.

† Epaphus, fils de Jupiter & d'Io, regna en Egypte. Il bâtit Memphis.

permneſtre ; que de ſon ſang naîtra dans la ſuite ce libérateur qu'il attend ; qu'il a reçû cet Oracle de Thémis. Io interrompt ce diſcours par un nouvel accès de fureur qui la ſaiſit, & qui ranime cette Scène. Le Chœur déplore le malheur de la future épouſe de Jupiter, & fait une morale ſur l'inégalité dans les mariages.

ACTE V.

« Cette inégalité, reprend Prome-
» thée, ſera fatale à Jupiter même. Il
» lui en coûtera le Sceptre. Je ſuis le
» ſeul des Dieux qui puiſſe lui enſeigner
» le moyen de prévenir ſa ruine, & d'é-
» carter l'effet des funeſtes imprécations
» de ſon pere déthrôné. Ses foudres ne
» le garantiront pas. Il ſe prépare lui-
» même un ennemi qu'il ignore, ennemi
» indomptable, dont les coups ſeront
» plus puiſſans & plus ſûrs que le feu du
» Ciel, & que le trident de Neptune. »
Il entend un fils de Jupiter & d'Alcméne.

Le Chœur a beau tâcher de lui inſpirer de la crainte. Il achéve ſa prophétie avec les derniers emportemens de mépris à l'égard de Jupiter ; & ſur ces en-

trefaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Promethée, de la part de Jupiter, de déclarer quel eſt cet hymen fatal & ce ſucceſſeur futur, dont il prédit l'uſurpation. « Vous parlez en eſ-» clave des nouveaux Dieux, répond le » Prophéte : penſez-vous que la nouvelle » Cour ſoit bien affermie ? N'ai-je pas » vû deux Rois déthrônés ? (l'un eſt » Ophion, l'autre Saturne,) allez, je » ne vous dévoilerai pas mon ſecret.

Sur ce que Mercure lui repréſente que c'eſt cette même opiniâtreté qui lui a attiré ſes malheurs. « Moi, répond-il, je » ne changerois pas mon infortune avec » votre lâche complaiſance. » Il ſe fait là un dialogue très-court & très-vif, qui donne toujours ſujet à Promethée de mettre en plein jour ſa fermeté inébranlable. Il veut haïr Jupiter & les Dieux, il ne craint ni la foudre, ni la chûte de la terre : il aime mieux ſouffrir toujours, que ſupplier un moment. Enfin, ſa vengeance lui eſt ſi chère & ſi douce, qu'il veut l'aſſouvir à quelque prix que ce puiſſe être, & qu'il eſt déterminé à ne point parler, que Jupiter ne lui ait fait ſatisfaction.

Mercure, après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du ro-

cher, & qu'il ne reverra le jour que pour livrer ſes entrailles renaiſſantes en proie à des vautours, le prie de ſuivre ſon conſeil & de céder, tandis qu'il en eſt tems encore. Le Chœur ſe joint à Mercure. Mais Promethée, aigri au dernier point, n'en devient que plus féroce; de maniere que le Meſſager des Dieux avertit les Nymphes de s'écarter pour éviter la foudre. Les Nymphes refuſent d'abandonner un malheureux. On entend auſſi-tôt un bruit épouvantable dans les airs. (C'eſt Promethée lui-même qui l'annonce.) Le tonnerre gronde, la terre tremble, les éclairs brillent, les vents déchaînés mugiſſent; les monceaux de pouſſiere s'élevent, l'air & la mer ſont confondus. » Vous » voyez, continue-t-il, en implorant » ſa mere Thémis, vous voyez quels » injuſtes tourmens l'on me fait ſouf- » frir. » A l'inſtant il diſparoît, c'eſt-à-dire, qu'il eſt englouti dans le ſein de la terre, ou enlevé dans un tourbillon, comme le prétend M. Dacier.

Je n'ai rien à dire ſur cette Piéce, ſi ce n'eſt qu'on y reconnoît encore plus que dans les ſuivantes du même Auteur, la rudeſſe antique de la Tragédie naiſſante, avec beaucoup d'élévation & de

grandeur. Je ſerois tenté de croire que le ſujet qui nous paroît monſtrueux, pour m'exprimer comme M. Dacier, eſt une allégorie ſur les Rois, & peut-être ſur Xerxès ou Darius, choſe extrêmement ragoûtante pour une République, peut-être auſſi ſur les conquêtes des Héraclides. Mais j'aime mieux avouer que je ne vois pas aſſez de fondement pour appliquer cette Enigme à quelque fait particulier, que de prétendre embellir cette Piéce par des interprétations allégoriques qu'on ne recevroit peut-être pas, toutes vraiſemblables qu'elles me paroiſſent. Il eſt vrai toutefois, que le déchaînement de Promethée contre la Royauté devoit ſeul intéreſſer les Athéniens, & qu'Eſchyle avoit en vûe de leur plaire par cet endroit. Du reſte, il eſt aſſez difficile de comprendre quel plaiſir pouvoit leur faire tout ce ſyſtême fabuleux, à le prendre à la lettre, ſi l'on n'avoue qu'il faut entrer dans les idées & les mœurs de l'Antiquité.

LES SEPT CHEFS AU SIÉGE DE THÉBES.

OEDIPE dont on a vû l'hiſtoire dans la premiere Partie de cet Ouvrage, eut de Jocaſte deux fils, Polynice & Etéocle, avec deux filles, Antigone & Iſméne. Il reconnut, ainſi qu'on l'a vû dans Sophocle, l'abyſme où le deſtin l'avoit plongé. Il s'en punit, en ſe crevant les yeux, & en laiſſant ſon Royaume à ſes deux fils. Eſchyle ſuppoſe que ces ingrats ne payerent ce bienfait que par une étroite priſon, où ils renfermerent leur pere. Il leur prédit, par forme d'imprécation, qu'ils s'entredétruiroient par le fer. Polynice & Etéocle, pour ſe mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais ſe trouver enſemble à Thébes, & de porter la Couronne chacun une année tour-à-tour. Polynice commença, & au bout de l'an révolu, il céda fidélement le Sceptre à ſon frere. Mais Etéocle ayant goûté les douceurs du Thrône, fut moins ſcrupuleux, & refuſa de le

rendre ſuivant la convention. Le frere offenſé ſe retire chez Adraſte Roi d'Argolide, épouſe ſa fille, à condition qu'Adraſte épouſera ſes intérêts, léve une armée d'Argiens, vient aſſiéger Thébes, & joint ſon frere. Le ſuccès du combat fut l'accompliſſement de la prophétie d'Oedipe. Les deux freres s'entre-égorgerent : & voilà proprement le ſujet de la Tragédie d'Eſchyle. C'eſt une Thébaïde. Mais le titre que lui donne Eſchyle eſt plus convenable à ſon deſſein, parce que la Piéce roule ſur les ſept Guerriers qui attaquerent les ſept portes de Thébes. On y verra le plus ancien ſiége dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire Grecque. Eſchyle avoit traité auparavant trois ſujets, qui précédent celui-ci dans l'hiſtoire de Thébes, à ſçavoir, Laïus, le Sphinx & Oedipe. Les ſept Chefs ſont la ſeule des quatre Tragédies qui ſoit venue juſqu'à nous.

ACTE PREMIER.

Etéocle paroit d'abord en Roi dont la Ville capitale va être aſſiégée, & qui ſe diſpoſe à pourvoir à tout. Il eſt environné de ſon peuple, d'hommes, de

femmes, d'enfans. Il exhorte les uns à bien défendre la ville, & les autres à faire des sacrifices. Il leur annonce en même-tems l'arrivée d'une armée nombreuse, dont il a pris soin de pressentir les desseins par ses espions. Un d'eux vient à l'instant lui donner avis qu'il a reconnu l'armée des Argiens. « * Témoin, dit-il, de ce que je viens vous » raconter, j'ai vû leurs sept Chefs immoler un taureau sur un bouclier, » tremper leurs mains dans le sang, & » faire d'horribles sermens par le Dieu

---

* Ce morceau est cité dans le Traité du Sublime de LONGIN. » ESCHYLE, dit-il, a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans la Tragédie intitulée : *Les sept devant Thébes*, où un Courrier venant apporter à Etéocle la nouvelle de ces sept Chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

Sur un bouclier noir sept Chefs impitoyables
Epouvantent les Dieux de sermens effroyables :
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

LONGIN, *Traité du Sublime, c.* 13. *traduct. de* DESPREAUX.

» Mars, par Bellone & par l'Epouvante » altérée de carnage, ou qu'ils détruiront de fonds en comble la ville de » Cadmus, ou qu'ils périront sous ses » murs. Déja même, en versant des larmes, ils ont mis sur le char d'Adraste » les gages qu'ils destinent à leurs proches, pour leur rappeller un triste souvenir. » C'est que le Devin Amphiaraüs, l'un des sept, avoit prédit que le seul Adraste retourneroit à Argos. Ainsi les autres le chargerent des présens qu'ils envoyoient à leurs familles, suivant l'usage, comme ne devant plus les revoir. » La pitié, continue l'espion, est bannie » de leur bouche & de leur cœur. Leur » courage s'enflamme comme celui des » lions à l'approche du combat. »

Il ajoute qu'il les a quittés lorsqu'ils tiroient au sort les portes que chacun d'eux attaqueroit : & il invite Etéocle à leur opposer des Chefs d'élite. « Car » enfin l'armée ennemie s'apprête, elle » approche, elle se hâte, & les champs » sont couverts de l'écume des chevaux. » Pilote expérimenté, prenez le timon, » & songez à nous défendre avant que » le souffle des Mars fonde sur nous. Saisissez le moment avant que ces flots » armés qui frémissent déja, viennent

» nous inonder par un affreux déluge. »

Etéocle a recours aux Dieux en deux mots, & d'une maniere très-pathétique à la façon d'Eſchyle. « O Jupiter ! ô » Terre ! ô tutélaires Divinités ! ô re- » doutable imprécation de mon pere, » n'exterminez pas en ce jour par la » main des Argiens une ville Grecque, » une ville dont les foyers vous ſont » conſacrés, &c. » Il part enſuite pour aller donner ſes ordres.

Le Chœur, compoſé de filles Thébaines, & retiré dans l'endroit le plus élevé de la ville, proche d'un Temple, (lieu de la Scène) fait éclatter ſes frayeurs d'une maniere très-vive, tantôt par des peintures parlantes de l'horreur des combats, tantôt par des prieres touchantes aux Dieux. On les voit embraſſer leurs ſtatues, & ſe mettre des voiles & des couronnes ſur la tête, pour ſupplier Mars, Jupiter, Pallas, Neptune, Venus, & toutes les autres Divinités, avec une ſorte d'éloquence qui n'appartient qu'à Eſchyle.

ACTE II.

Etéocle de retour s'apperçoit que les cris de ces filles ont jetté l'effroi dans la ville. Il les reprend en termes fort ai-

gres, & qui assurément ne seroient pas de notre goût. Il dit que les femmes sont insupportables, soit qu'elles commandent, tant elles sont impérieuses & hautaines, soit qu'elles soient abattues de crainte, tant leur frayeur est contagieuse & prompte à se communiquer. Enfin, il menace de mort quiconque de ses sujets refusera de lui obéir.

Le Chœur de filles justifie ses plaintes & ses supplications. Durant ce dialogue, elles croyent entendre l'ennemi qui s'approche, le cliquetis des armes, & les hennissemens des chevaux. Le Roi tâche en vain de les rassurer. Elles redoublent leurs cris & leurs prieres. Enfin, elles consentent à se tenir plus tranquilles, & à chanter à la maniere des Chœurs une hymne en l'honneur des Dieux, tandis qu'Etéocle se retire pour choisir fix Chefs avec lui.

L'hymne du Chœur divisée en Strophes & Antistrophes, peut passer pour une Ode admirable sur les malheurs que la guerre entraîne après soi. Elle est pleine de sentimens & de traits, qui peignent au naturel le sac d'une ville en proie aux ennemis. Ce ne sont qu'images de Soldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le sein de

leurs meres : & tout cela eſt tellement groſſi par l'épouvante & le jeu du Chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes, mais dans la ville même.

ACTE III.

L'Eſpion revient avec Etéocle, & lui fait le plan du ſiége qu'il vient de reconnoître. Cette Scène eſt fort longue, & n'a pû être intéreſſante que pour les Athéniens qui connoiſſoient Thébes, & les Chefs dont on va parler. L'Eſpion nomme d'abord Tydée, comme le premier qui ſe charge de l'attaque d'une des portes. Il fait ſon caractère, & il décrit ſon bouclier qui a dans le champ une lune ſur un Ciel parſemé d'étoiles, ſymbole dont Etéocle tire un augure favorable. Le Chœur ſeconde ce choix par des vœux ; & c'eſt ainſi que ſe paſſe toute la Scène qui donne le nom à la Piéce. Car à meſure que l'Eſpion nomme un Guerrier ennemi, deſtiné à l'attaque d'une porte avec les deſcriptions ſymboliques dont j'ai parlé, le Roi commande un Chef Thébain avec la même attention d'avilir la deviſe & les armes de l'aſſiégeant ; puis le Chœur reprend par des ſouhaits : & ainſi tout de ſuite

jusqu'au septiéme Chef, qu'on déclare être Polynice. C'est par cette surprise qu'Etéocle reconnoît que c'est à lui de s'opposer à son frere. Il a un pressentiment de ce qui doit arriver. « O courroux, ô haine des Dieux, s'écrie-t-il; » ô déplorable race d'Oedipe! hélas, » les imprécations de mon pere s'accomplissent. Mais les pleurs & les plaintes » sont indignes de moi. Il s'agit d'écarter un mal plus pressant. Polynice verra où doit aboutir la devise dont il fait » tant le vain. » Le corps de cette devise est la Justice qui conduit un homme armé, avec ces mots pour ame, *je rétablirai cet homme sur le Thrône de son pere.* Etéocle faisant allusion à ce symbole, dit: « Non, la Justice ne l'a jamais » honoré d'un seul de ses regards. Elle » ne servira pas une injuste usurpation. » Hé, seroit-elle équitable, si elle prenoit le parti d'un furieux? plein d'assurance, j'irai moi-même à la rencontre de Polynice, & je le combattrai. » Quel autre est plus capable de le terrasser? Roi contre Roi, frere contre » frere, ennemi contre ennemi, je sçaurai seul lui faire tête. Qu'on m'apporte » mes armes, &c. »

Le Chœur saisi d'horreur à cette

réſolution, tâche en vain de l'en détourner. Le Roi le quitte après un dialogue fort beau; & il part déterminé à mettre le ſceau & le comble aux imprécations d'Oedipe, tandis que le Chœur termine cet Acte par le chant ordinaire qui exprime ſes craintes ſur le ſort des deux Rois, & l'hiſtoire de leur funeſte race.

ACTE IV.

Un homme, (c'eſt apparemment le même Eſpion qui a joué dans le cours de la Piéce,) vient annoncer aux filles Thébaines que la ville eſt en ſûreté; qu'aux artaques de ſix portes les Thébains ſont vainqueurs, mais qu'Apollon s'eſt ſaiſi de la ſeptiéme pour punir les crimes de la race de Laïus, qu'en un mot les deux Rois ſe ſont mutuellement donné la mort. « Ils ont, dit-il, remis » au ſort des armes la poſſeſſion de cette » terre; & ſuivant les vœux de leur pe» re, ils n'auront l'un & l'autre que celle » du tombeau, en délivrant Thébes de » leurs fureurs. »

Cette nouvelle imprévûe met le Chœur dans l'embarras de céder ou à la joie de ſe voir ſauvé du ſiége, ou à la triſteſſe d'avoir perdu ſes Maîtres

il ne balance plus ; il pleure deux freres qu'une cruelle jalousie a rendus rivaux & a portés aux derniers excès de la rage & du déſeſpoir. Il commence le deuil par des chants lugubres, & par des paroles conformes à ces chants. Il paroît auſſi-tôt une foule de Citoyens qui apportent les cadavres des deux Rois.

Antigone & Iſméne leurs ſœurs viennent mêler leurs cris lamentables à ceux des filles Thébaines. Celles-ci ſe ſéparent en deux demi-Chœurs, & chantent ou parlent tour-à-tour en prenant part à la douleur des deux Princeſſes. « Ah, » diſent-elles, le deuil eſt répandu par » toute la ville. Ces murs, ces tours » ſemblent témoigner leur douleur, & » toute cette région pleure ſes Rois. Ils » laiſſent à leurs héritiers ces riches poſ- » ſeſſions, ſources de leurs diſcordes, & » dont ils n'ont recueilli pour fruit que » la mort.... Malheureuſe entre toutes » les femmes la mere, qui devenue l'é- » pouſe de ſon fils a donné le jour à » deux freres pour s'entr'égorger !.... » Leur haine eſt éteinte dans leur ſang » qui ſe reconnoît, ſe mêle, & ſe con- » fond ſur la terre. L'arbitre de leur que- » relle fut le fer. Cruel Mars, c'eſt ainſi » que tu leur partages l'hérédité d'un pe-

» re dont tu accomplis l'imprécation...
» O Palais rempli d'horreurs ! les Furies
» ont enfin élevé leur effrayante voix
» pour chanter la ruine d'une race éva-
» nouïe comme un ſonge. Le trophée
» de la Vengeance étoit placé devant la
» porte où combattoient les deux freres ;
» & le noir génie qui les animoit ne s'eſt
» rallenti qu'après les avoir terraſſés. »
Antigone & Iſméne finiſſent ce deuil par une eſpéce de *Duo* très-agréable, mais peu aiſé à rendre en notre langue. C'eſt une antithèſe perpétuelle qui roule ſur le trépas donné & reçû, & ſur la mutuelle fureur de Polynice & d'Etéocle.

ACTE V.

Ce dernier Acte, ſi c'en eſt un, comme il y a apparence, vû l'intervalle des chants, eſt auſſi court que le troiſiéme eſt long. Mais comme le Théâtre eſt toujours rempli par le Chœur, cette inégalité d'Actes frappe beaucoup moins dans les Grecs, qu'elle ne feroit dans nos Piéces dénuées de Chœurs.

Un Hérault interrompt le chant pour publier un Decret du Sénat Thébain, qui décerne la ſépulture à Etéocle, comme ayant combattu pour la Patrie con-

tre des ennemis acharnés à la renverser. Ce même Decret ordonne que le corps de Polynice soit livré en proie aux oiseaux, pour avoir attiré sur sa Patrie une armée étrangère. Cela est exprimé d'une maniere énergique, qui montre d'un côté jusqu'où les Anciens portoient la superstition à l'égard des honneurs funébres; que le comble de leurs vœux étoit d'être inhumés dans leur terre natale, & que le dernier deshonneur consistoit à être privé du tombeau; de l'autre, elle fait voir quelle idée l'on avoit de la Patrie dans les Etats Grecs, puisque la plus juste cause, l'usurpation même d'un thrône, n'autorisoit pas un Roi déthrôné à rentrer à main armée dans son Royaume.

Antigone, offensée d'un arrêt si flétrissant, proteste que si l'on refuse à son frere un devoir si sacré, elle sçaura le lui rendre elle-même. La dispute s'échauffe entre cette Princesse & le Hérault: mais le Chœur la termine enfin. Il prend le parti d'Antigone, & se partage en deux troupes, dont l'une va faire les funérailles d'Etéocle, & l'autre celles de Polynice. Ce dénouement est du même goût que celui de la Tragédie de Sophocle sur Ajax. Il semble dans l'une & dans

l'autre Piéce que le dernier Acte soit postiche, & que la Piéce soit finie à la mort des principaux Acteurs; ces sortes de disputes sur la sépulture d'un cadavre nous paroissent traîner. Mais outre la raison tirée du respect religieux des Grecs par rapport aux funérailles, il y en a une autre qui justifie Eschyle & Sophocle; c'est qu'une Tragédie n'est pas finie, que le vice ne soit puni, & la vertu récompensée. Du moins la nécessité de le faire sauve la duplicité d'action, & n'en fait qu'une réelle de deux apparentes. Or c'est ce qui arrive dans ce Poëme, par le moyen du Decret du Conseil Thébain. Il est vrai que les deux freres morts & la ville une fois délivrée, l'imprécation d'Oedipe, qui fait le fonds du sujet, est accomplie, qu'en conséquence tout paroît terminé. Mais Etéocle, quoique coupable d'avoir combattu contre un frere à qui il disputoit injustement le Sceptre, mérite pourtant d'être plaint des Citoyens qu'il a défendus; au lieu que Polynice doit leur être en horreur pour avoir armé les Argiens contr'eux. Il falloit donc une récompense & une punition au moins décernée. Et c'est ce qu'à ménagé Eschyle, à l'imitation d'Homère, qui a cru que les

funérailles de Patrocle ne seroient point un hors d'œuvre dans l'Iliade. Que ces raisons soient fortes ou foibles, il est constant que cette Piéce est remplie de beaux traits, de mouvemens Guerriers, de suspensions admirables, d'un grand intérêt, & d'un spectacle étonnant. Malgré sa simplicité extrême, elle atteint le but de la Tragédie qui est d'émouvoir & d'effrayer, de sorte qu'Aristophane * a eu raison d'introduire Eschyle se glorifiant de ce Poëme.

LES PERSES. †

XERXÈS, fils de Darius & petit-fils d'Hystaspe, ayant attaqué les Grecs par terre & par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée, & à Mycale. Ce fut Thémistocle qui enhardit les Athéniens à la bataille de Salamine : fondé, disoit-il, sur un Oracle qui portoit que les Athéniens devoient se faire des murs

* Voyez les Grenouilles, troisiéme Partie.

† La Perse, Royaume ancien de l'Asie, étoit plus célébre que jamais au tems dont parle ESCHYLE.

de bois. Il leur fit construire des vaisseaux en plus grand nombre. Ils n'en avoient toutefois que trois cens contre une flotte de douze cens & plus. Eschyle se trouva, comme on sçait, à la journée de Salamine. Mais il ne donna sa Tragédie sur ce sujet, que huit ans après, sous l'Archonte Ménon. Il est remarquable qu'un sujet si récent fût mis sur le Théâtre, & qu'il y eût même paru avant Eschyle de la façon de Phrynicus, qui sans doute ne l'avoit traité qu'ainsi que j'ai dit au second Discours préliminaire, c'est-à-dire, en récit avec le Chœur. Mais le sujet étoit si intéressant pour les Athéniens, que cet intérêt a dû l'emporter sur la délicatesse qui fait qu'on goûte moins les sujets récens que les anciens, sans compter que la distance des lieux & la différence des mœurs pouvoient rendre les Perses aux yeux des Spectateurs Athéniens, ce que Bajazet & les Turcs, (sujet contemporain pour nous) ont été aux nôtres; puisque, selon la solide réflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la distance des tems, & que l'un & l'autre concilie également la vénération suivant le proverbe, *major è longinquo reverentia.* Toutefois les Grecs ont manié

Préface de Bajazet.

si rarement ces sortes de sujets, qu'il est aisé de voir que leur idée sur cet article étoit à-peu-près la même que la nôtre, avec cette différence, que notre délicatesse va plus loin, & qu'ils prenoient plus volontiers & plus souvent des sujets anciens, tirés de leurs pays, que nous ne le faisons à l'égard du nôtre.

ACTE PREMIER.

Eschyle établit la Scène devant un Temple, près du tombeau de Darius, & à Suze. Des Vieillards choisis par Xerxès, pour gouverner le Royaume de Perse * en son absence, font le Chœur & l'ouverture du Poëme. On les voit assemblés en Conseil, comme s'ils avoient à délibérer sur quelque affaire d'Etat. C'en est une en effet bien considérable, qui les réunit. Inquiets sur le sort du Roi Xerxès, & de son armée qu'il a menée lui-même en Gréce, ils commencent à tirer de fâcheux présages de

* Voyez l'éloge des Perses d'alors, par SOCRATE dans l'*Alcibiade I.* de PLATON, leur noblesse, leur puissance, leurs richesses, la majesté de leurs Rois, l'éducation de leurs enfans, &c.

ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainſi en peu de mots les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la ſuite. Il donne au Spectateur une idée de cette grande expédition, & du projet de Xerxès; mais il le fait ſi naturellement qu'il ne paroît pas que le Poëte ait travaillé pour le Spectateur; & voilà l'art ſuprême d'Eſchyle & des Anciens. « Hélas, dit ce Vieillard, toute la force » de l'Aſie a ſuivi ſon Roi. Ceux de » Suze, d'Ecbatane, & de Ciſſie, ont » compoſé une double armée de terre » & de mer. » Par ce tour, il entre dans le détail de cette entrepriſe, des Chefs qui la conduiſent, des chars, des vaiſſeaux, des troupes, & des villes innombrables qui ſe ſont épuiſées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devoit pas ſans doute déplaire aux Vainqueurs. « C'eſt, ajoute-t-il, la » fleur de toute la jeuneſſe Perſienne, » & de toute l'Aſie, dont nous atten» dons depuis ſi long-tems le retour. » Les épouſes & les proches de ces » Guerriers comptent les jours & les » momens. Ce cruel retardement les » fait trembler. » Telle eſt la ſituation de ces Vieillards. Leur inquiétude leur

fait suivre en esprit la route de Xerxès. Il a dû passer l'Hellespont * & enchaîner la mer. On entend par ces chaînes le Pont qu'il fit sur ce détroit. L'Acteur se rassure en considérant la valeur de son Souverain. « Plus terrible dans » ses regards qu'un fier Dragon, il traîne » après lui une flotte innombrable, & » une armée prodigieuse. Monté sur un » char Syrien, il méne Mars, le Mars » des Perses, armé de traits contre un » peuple qui se défend avec la pique & » le javelot. Qui pourroit résister à ce » torrent impétueux de Guerriers ? quels » remparts peuvent tenir contre ces flots » armés, plus redoutables que ceux de » la mer ? après tout, quel mortel, (con- » tinue-t-il en se replongeant dans ses » inquiétudes) quel mortel peut éviter » les piéges de la fortune ? l'inconstante » engage les hommes d'un air riant, & » ne leur permet plus de se débarrasser » de ses filets. Le Destin est une ancien- » ne Divinité. Il a mis dans le cœur des

* Hellespont, Détroit qui sépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, Province de l'Asie mineure. Il tire son nom de Hellé fille d'Athamas, qui y périt en le passant pour s'enfuir avec Phryxus son frere, & la Toison d'or.

» Perſes, ce génie de guerre qui les » porte à faire leurs délices des ſiéges, » & du renverſement des Etats.

Le Chœur continue apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit. Il attribue aux Perſes, ſinon l'invention, du moins le goût de la Marine. Il redouble enfin ſes craintes en faiſant réflexion que ſes voiſins peuvent aiſément s'appercevoir que Suze & les autres villes de Perſe ſont vuides de guerriers & remplies de femmes épouvantées.

L'Acteur, qui a parlé d'abord ſeul, reprend la parole & demande aux autres, quel parti il eſt à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils ſe trouvent du ſort de l'armée Perſienne. Surquoi la Reine arrive, & commence le ſecond Acte. On voit par le premier, qui n'eſt qu'un monologue, à l'exception de ce qui eſt chanté, une ébauche des Tragédies qui précédoient celles d'Eſchyle. Chacun de leurs Actes n'étoit que ce que nous voyons ici; & l'on ne peut trop s'étonner qu'Eſchyle ait inventé tout l'art du Théâtre, en s'aviſant le premier d'y inſérer le dialogue.

ACTE II.

La Reine, par les reſpects que lui rendent les Vieillards, eſt d'abord connue des Spectateurs pour l'épouſe de Darius & la mere de Xerxès, femme d'un Dieu des Perſans & mere d'un autre, comme s'exprime le Poëte. Elle ſe nomme Atoſſa. Des Sçavans ont cru que c'étoit Eſther de l'Ecriture: d'autres conjecturent que c'eſt Vaſti, femme d'Aſſuerus. Atoſſa vient demander conſeil au Chœur ſur un ſonge qui l'a tourmentée toute la nuit, outre pluſieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a cru voir deux femmes différentes d'habit & de beauté, l'une vêtue à la Perſienne, l'autre à la Dorique. Elles paroiſſoient ſœurs: mais la premiere avoit en partage la Perſe. La Gréce étoit celui de la ſeconde. Elles avoient pris querelle. « Mon fils, » continue la Reine, pour prévenir les » ſuites de ce démêlé, les attache à un » même char. L'une porte ſes liens avec » joie: l'autre indocile & incapable de » ſouffrir le joug, s'agite, fait mille » efforts, & vient à bout de briſer le » char. Xerxès tombe renverſé. Darius

» étoit préſent, & pénétré d'une ten-
» dre compaſſion pour ſon fils. Xerxès
» le voit, & de douleur il déchire ſes
» vêtemens. » Voici le ſonge. Mais ce qui l'a ſuivi n'eſt guère moins effrayant.

Atoſſa dit qu'en faiſant une libation aux Dieux préſervateurs pour être garantie des maux qu'elle appréhendoit, une aigle eſt venue ſe refugier à l'autel du Soleil; qu'à l'inſtant un autre oiſeau bien moins fort a fondu ſur l'aigle & l'a ſaiſie dans ſes ſerres; qu'enfin l'aigle tremblante s'eſt laiſſée déchirer ſans ſe défendre. L'application n'étoit pas difficile. Auſſi Atoſſa la fait-elle à la Gréce par rapport à Xerxès, ou du moins elle en craint l'effet. Le Vieillard qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider, ni la raſſurer. Mais il lui conſeille d'implorer les Dieux, & de prier ſon époux Darius, dont elle a vû l'ombre pendant la nuit, de rendre favorables les préſages qu'il lui a envoyés des enfers. Il falloit que les Perſes fuſſent bien différens des François, puiſque ce Vieillard en parlant, regarde ſa réponſe comme une déciſion émanée de tout le Conſeil, dont apparemment il liſoit les ſentimens juſques dans leur ſilence. La Reine, ſuivant le train ordinaire du

cœur humain qui cherche à se délivrer de ses inquiétudes, prend cette décision comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ses frayeurs la rappellent à l'armée des Grecs. Elle s'informe de leurs forces qu'elle ignoroit, chose peu étonnante dans un tems & en des lieux où les femmes, loin de se mêler du gouvernement de l'Etat, mettoient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les Vieillards, avec quelque sorte de curiosité, sur la Gréce, sur ses trésors, sur sa maniere de combattre, & sur son gouvernement, articles qu'elle devoit ignorer, suivant l'usage, mais dont l'ignorance ne seroit pas aujourd'hui recevable sur le Théâtre. Tant il est vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vûe les mœurs des peuples, quand il est question de Tragédies anciennes. Le Chœur satisfait aux questions d'Atossa de maniere à l'inquiéter de plus en plus : & dans cet intervalle, qui n'est pas long, un Courrier arrive. C'est le terme de la suspension que le Poëte a ménagée.

Ce Courrier, cet Envoyé, ce Messager, (car de quel nom appeller ceux qui faisoient alors l'office de donner aux

Rois, aux Républiques, ou au Théâtre des nouvelles qui changeoient le cours des affaires ?) quel qu'il soit, il vient annoncer la perte entiere de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif & court sert de dénouement aux présages des Vieillards & au songe de la Reine. Les Vieillards se désespèrent & regrettent les années qu'ils ont passées jusqu'à ce triste jour. La maniere dont le récit interrompu du Courrier se mêle aux gémissemens du Chœur, est inexprimable. C'est la nature elle-même. En effet dans l'usage ordinaire, il est assez peu naturel qu'un homme fasse de suite une longue narration d'un malheur domestique, sans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des questions: & cependant c'est ce qu'on voit arriver la plûpart du tems sur le Théâtre par la nécessité d'être court, & de frapper les Spectateurs. Mais Eschyle atteint ici l'un & l'autre but en suivant les mouvemens naturels, & en imitant parfaitement ce qui se passe tous les jours. Son récit augmente & croît à proportion des gémissemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémissemens d'ailleurs sont si vifs & si beaux, que c'est faire tort à Eschyle de les laisser passer, & plus encore de les

exprimer, tant il est difficile d'attrapper ce naïf précieux qui regne dans toute l'antiquité Grecque : ce sont les images les plus fortes que la douleur employe, des images de vaisseaux brisés, de corps flottans, d'épouses abandonnées, de veuves, d'orphelins, &c. choses qui nous paroîtroient admirables, si nous étions dans la même situation que les Spectateurs Grecs.

Atossa, accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, a gardé un profond silence. Elle le rompt enfin, pour interroger l'Envoyé sur le sort des Princes. Elle n'ose nommer son fils, par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut sçavoir. On lui répond que Xerxès vit, parole consolante pour une mere effrayée. Ensuite on lui fait en peu de mots le dénombrement des principaux Seigneurs qui ont perdu la vie. Cela sent un peu les détails d'Homère, au sujet des blessés & des morts : mais le récit est plus court. Aussi le Courrier ajoute-t-il qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'Etat.

La Reine un peu revenue de sa premiere surprise, demande comment il s'est pû faire que les Athéniens, avec si

peu de forces, soient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté sur le nombre ; que les vaincus avoient 1207. vaisseaux, & les vainqueurs seulement 300. qu'on doit juger par-là que quelque Dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée Persienne. Il y a ensuite une louange bien fine pour Athènes, parce qu'elle sort d'une bouche ennemie. « Oui, les » Dieux (dit la Reine) veillent à la » défense de la ville consacrée à Miner- » ve. Athènes (reprend l'Envoyé) est » une ville imprenable, ses Citoyens » sont ses remparts. » Puis il poursuit sa narration que je traduis presque entiere, pour faire voir quel étoit le génie de la guerre dans les anciens tems.

» Ce n'est point Xerxès qui a engagé » l'action. Une Divinité contraire se » servit d'un déserteur de l'armée d'A- » thènes, pour faire entendre au Roi, » que s'il attendoit la nuit, la flotte » Athénienne ne manqueroit pas de se » disperser, & de se sauver à la faveur » des ténébres. Xerxès, sans se défier » de ce conseil artificieux, partage sa » flotte en trois escadres, pour occuper » toutes les issues. Il fait même investir » l'isle de Salamine, afin d'envelopper

» les Grecs de toutes parts. » Ceci eſt mis dans la bouche de Xerxès en forme de harangue. « Il ignoroit alors, (ajoute » le Narrateur) le ſort que les Dieux » lui préparoient. Cependant la nuit » s'avance, & les Grecs ne ſongent » point à fuir. Le jour reparoît : ils font » retentir les rivages de cris d'allégreſſe. » La frayeur commence à s'emparer des » Perſes qui ſe voyent fruſtrés de leur » eſpoir. Les Grecs, au bruit des trom- » pettes, appuyés ſur leurs rames, font » blanchir les flots d'écume, & dé- » ployent toute leur flotte. L'aîle droite » prend le large; le reſte ſuit, & bien- » tôt l'on entend ces cris du fonds de » leurs vaiſſeaux. Braves Grecs, volez » au combat, ſauvez votre patrie, vos » enfans, vos femmes, les Temples de » vos Dieux, & les monumens de vos » Ancêtres; il s'agit du ſalut commun. » Nos cris répondent à leurs cris. Il » n'étoit plus queſtion de délai. Les » vaiſſeaux ſe mêlent & ſe choquent de » leur prouë armée d'airain. Un navire » Grec commença le combat, il briſa » les mâts & les voiles d'un bâtiment » Phénicien. D'abord toute la flotte » Perſane ſoutint le choc des ennemis. » Mais dès que nos nombreux vaiſſeaux

» se furent rapprochés & mis à l'étroit, » ils furent hors d'état de se secourir. » Ils s'entreheurtent, & font voler les » éclats de rames, tandis que les Grecs » frappent de tous côtés. Bientôt ce ne » fut plus qu'un débris universel, de » maniere qu'on ne pouvoit discerner » la mer toute couverte de tristes dé- » pouilles & de cadavres entassés. Les » rivages même en regorgeoient. Tout » fuyoit sans ordre du côté des Perses, » & les Grecs les poursuivant comme » de timides poissons se servoient des » rames brisées & des restes du nau- » frage pour les massacrer. Les cris & » les heurlemens se portoient au loin » sur les ondes, jusqu'à ce qu'enfin la » nuit termina le combat. » L'Envoyé ajoute que dix jours ne lui suffiroient pas pour raconter en détail les mal- heurs de cette fatale journée ; qu'il suffit de sçavoir que jamais en un jour il ne périt une si prodigieuse multitude de Guerriers.

Atossa soupire sur cette perte. « Ce » n'en est pas encore la moitié, répond » le Courrier. Il est une isle vis-à-vis » celle de Salamine (elle se nommoit » Psyttalée) où Xerxès avoit débarqué » avec la fleur de la noblesse & toute

» ſa Cour, à deſſein de ſurprendre les
» Grecs, s'ils venoient à s'y réfugier.
» Ceux-ci devenus vainqueurs y font
» une deſcente le jour même, envelop-
» pent ce corps d'armée & le mettent
» en piéces. Xerxès monté ſur un char
» voyoit tout ce carnage d'une hauteur
» peu éloignée. Il déchire ſes vête-
» mens, il jette des cris de douleur,
» il donne le ſignal de la fuite, & fuit
» lui-même en déſordre.

La Reine interrompt encore ici la narration en s'adreſſant au cruel Génie qui a ôté la raiſon aux malheureux Perſes, depuis la bataille de Marathon. Elle veut ſçavoir ce que ſont devenus les débris de l'armée. On lui fait entendre que preſque toute la flotte a péri; que de l'armée de terre très-peu de Guerriers ont eu le bonheur de revenir dans leur patrie, après de longues erreurs & des dangers innombrables; que les uns ſont morts de ſoif, d'autres de misère, &c. Atoſſa reconnoît la vérité du ſonge qu'elle a eu. Elle ſort pour faire des libations à la terre & aux morts. Mais en partant, elle ordonne au Chœur de conſoler ſon fils Xerxès, s'il revient avant elle.

Le Chœur ſe remet devant les yeux

la douleur de toute la Perſe, & commence un chant lugubre aſſez ſingulier. Les couplets qui ſont de même meſure & de même nombre de vers, ſuivant la maniere des Chœurs, finiſſent en certains endroits par des cris & des expreſſions de douleur qui ſe répondent mutuellement ſtrophe à ſtrophe, comme par échos. Il finit par déplorer le ſort d'un Royaume où déſormais l'autorité Royale avilie par ce déſaſtre, ne ſera plus relevée par ces adorations ſi chères aux Perſes & ſi mépriſées des Grecs.

Cet Acte eſt fort plein. Auſſi fait-il le fonds principal de la Piéce, comme le troiſiéme Acte à l'égard de la Tragédie précédente. En quoi l'on peut voir, même dans ces abrégés, le goût ancien de la Tragédie naiſſante. Chez Eſchyle il y a toujours quelque Acte pareil où les autres aboutiſſent comme à leur centre. Une choſe très-digne de remarque en celui-ci, ainſi que dans tout le Poëme, c'eſt que tout va toujours en croiſſant, juſqu'au comble. Par exemple, l'Envoyé qui fait la narration de la bataille navale, la fait avec tant d'art, & tellement par parties, qu'il réſerve toujours quelque choſe à la ſurpriſe & à la

uriosité. Et c'est ce qui arrive non-eulement dans chaque Scène & dans haque Acte, mais encore de Scène en cène, & d'Acte en Acte.

ACTE III.

Atossa qui étoit allée chercher des bations, revient avec tous les prépa-atifs d'un sacrifice pour les Dieux in-ernaux. Elle commence par cette mo-alité : « Chers amis, ceux qui sont dans le malheur craignent tout, & ceux au contraire que la fortune favo-rise, s'imaginent qu'elle le fera tou-jours. » La Reine montre en effet u'elle est dans la situation des malheu-eux. Elle a quitté la pompe Royale ; lle est venue sans char, sans suite, sans clat, jusqu'au lieu où elle va faire son acrifice, tandis que le Chœur chantera es airs conformes au deuil public. Elle xhorte les Vieillards à évoquer l'om-re de Darius, pour l'interroger sur les alamités publiques. Le Chœur chante, & la Reine fait ses libations de lait, de niel, d'eau pure, de vin & d'huile, vec des fleurs. Cette cérémonie a un ir tout-à-fait magique & théatral. Les avocations du Chœur sont énergiques,

toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, & compoſées de Strophes qui ſe correſpondent, comme dans le chant qui a précédé. C'eſt là, ſelon les apparences, tout le troiſiéme Acte, qui conſiſte, comme on voit, beaucoup plus en ſpectacle & en action, qu'en paroles.

ACTE IV.

L'ombre de Darius ſort tout-à-coup de ſon tombeau. Il reparoît avec cette antique majeſté pleine de douceur, qui le rendoit ſi cher & ſi reſpectable à ſes peuples. Il s'adreſſe d'abord aux Satrapes : « Fidéles enfans de ſujets fidéles, » chers & anciens compagnons de ma » jeuneſſe, quelle infortune afflige l'E- » tat ? la terre mugit & s'ouvre. Je ne » ſçai quelle horreur me ſaiſit à la vûe » de mon épouſe auprès de mon tom- » beau. J'ai pourtant reçu ſes offrandes » propitiatoires. Mais vous-même oc- » cupés à faire des lamentations funé- » bres ſur mes cendres, pourquoi for- » cez-vous mon ombre de paroître, » malgré la difficulté de ſortir des en- » fers ? car vous ſçavez que les Dieux » ſouterrains ſont auſſi avides à rece- » voir, qu'avares à rendre leur proie.

» Toutefois, graces à mon crédit au-
» près d'eux, je me rends à vos desirs
» sans délai. Parlez donc : quel malheur
» accable ce Royaume ? » Les Satrapes tremblans à la vûe de ce Maître si redoutable, tout mort qu'il est, n'osent lui parler. Il les encourage à mettre bas leur ancien respect, qu'ils portoient au suprême degré, selon l'usage Persien. Ils se taisent. Ils craignent de lui révéler de si grands maux. Tant la vérité déplaît aux Rois ! Darius a recours à son épouse. « O vous, répond-elle, qu'un
» destin favorable éleva jadis au-dessus
» des plus heureux mortels, comment
» avez-vous pû jouir d'un bonheur si
» durable ? Vous avez égalé les Dieux.
» Que votre sort est digne d'envie ! vous
» êtes descendu dans le tombeau pour
» ne pas voir le comble des malheurs.
» Je vous dirai tout en deux mots, Sei-
» gneur. La Perse est renversée. Com-
» ment, reprend l'Ombre ? Est-ce ma-
» ladie populaire, est-ce guerre civile ? »
Atossa, toujours interrogée & toujours interrompue, lui en dit assez pour lui faire entendre tout ce qui s'est passé.
» Ah, reprend Darius, les Oracles ont
» peu tardé à s'accomplir. C'est à mon
» fils que Jupiter en avoit réservé le

» funeſte accompliſſement. En vain » avois-je conjuré ce Dieu d'en remet- » tre l'effet à un tems plus reculé. Quand » un mortel court au-devant de ſon mal- » heur, Jupiter l'aide à s'y précipiter... » C'eſt pour avoir voulu mettre la mer » en eſclavage *, & vaincre Neptune, » que mon fils a été puni. Quelle fureur! » quelle manie! ô que je crains que nos » immenſes tréſors ne deviennent le bu- » tin du raviſſeur!

» C'eſt aux diſcours pernicieux des » Courtiſans, dit la Reine, qu'on doit » imputer l'infortune de Xerxès. Ils di- » ſoient que par la guerre vous aviez » acquis de grandes richeſſes pour vos » fils; que cependant Xerxès, content » d'en jouir au lieu de les augmenter au » même prix, ne ſongeoit qu'à de fri- » voles amuſemens. Mémorable effet » de leurs reproches, répond Darius! » ils ont dépouillé l'Etat d'hommes & » de forces. » Il parcourt enſuite fort adroitement tous les Rois qui l'ont pré- cédé, dont il eſt le huitiéme. Il attri- bue les maux préſens à la jeuneſſe & à la témérité de ſon fils. Pour l'ancienne

* Helleſpont.

proſpérité

prospérité de la Perse, il en fait honneur à sa propre sagesse.

Le Chœur lui demande conseil sur la situation des affaires. « Ne levez plus » d'armée, dit-il, contre la Gréce; en » eussiez-vous une supérieure à celle » qu'on y a conduite, la terre même » s'arme en faveur des Grecs. » (C'est que plusieurs des Perses fuyards avoient péri faute de vivres.) « Mais quoi, » disent les Satrapes, si nous formions » encore une armée leste & choisie? » Ah, répond Darius, celle même que » vous avez encore en Gréce ne revien- » dra pas. Très-peu repasseront le Dé- » troit. L'Oracle s'accomplira tout en- » tier. Jugez-en par le passé. Vainement » Xerxès a-t-il laissé une armée d'élite » en Béotie. (Xerxès y laissa Mardonius » qui périt à la bataille de Platée.) Elle » y souffrira les maux dûs à la témérité » & aux projets malheureux. Les Simu- » lacres des Dieux profanés, les Autels » renversés, les Temples détruits de » fonds en comble crient vengeance. » Les Perses sont coupables. Ils en por- » tent la peine. Ils la porteront encore; » & leurs maux, loin de s'épuiser, ne » feront que s'accroître. Oui, les champs » de Platée verront tomber sous le fer

» Dorique un si grand nombre de morts
» que les monceaux de cadavres publie-
» ront aux yeux des mortels jusqu'à la
» troisiéme génération, qu'il sied mal
» à l'homme de s'enorgueillir. L'orgueil
» est une semence qui à force de croître
» porte des épics d'infortune, & n'an-
» nonce qu'une déplorable moisson. A
» la vûe de ces châtimens, souvenez-
» vous d'Athènes & de la Gréce. Que
» le Roi se garde désormais, dédaignant
» le destin dont il jouit, & jaloux du
» sort d'autrui, de prodiguer ses trésors
» en de ruineuses guerres. Jupiter qui
» hait les projets orgueilleux, est tou-
» jours prêt à les renverser. O Vieillards
» qui conduisez la jeunesse de mon fils,
» que vos sages conseils lui apprennent
» à ne plus irriter le Ciel par une audace
» effrenée. Pour vous, ô Reine, prenez
» des ornemens Royaux pour Xerxès.
» La douleur lui a fait déchirer ses vê-
» temens. Allez à sa rencontre pour le
» consoler. Dans le désespoir qui l'agi-
» te, je sçai qu'il ne pourra écouter que
» vous. Adieu, je me retire dans la
» nuit infernale. Vieillards, jouissez de
» la vie & des plaisirs, malgré vos mal-
» heurs, & songez que toutes les riches-
» ses du monde sont inutiles aux morts.

Darius disparoît. Atossa va exécuter ses volontés : & le Chœur qui reste encore pénétré de vénération pour Darius, relève le bonheur de son regne au préjudice de Xerxès, dont il taxe indirectement la trop grande jeunesse & l'imprudence. « O Dieux, s'écrient-ils, » que nos beaux jours se sont bientôt » évanouis ! heureux jours de notre ad- » ministration, où un Prince mûr, ca- » pable de suffire à tout, irréprochable, » invincible, égal aux Dieux, donnoit » des loix à cette terre ! tout nous réus- » sissoit en guerre & en paix, au-dedans » & au-dehors. Les armées triomphan- » tes étoient ramenées sans peine dans » le sein du Royaume. Que de villes » n'a-t-il pas prises, même sans sortir » de son Palais ! » On en fait le dénombrement que j'omets, comme j'ai fait à l'égard de la suite des Rois de Perse, & des lieux où se réfugierent les débris de l'armée Persane, après la journée de Salamine, pour ne pas charger de Dissertations un Ouvrage où il n'est question que de goût.

On voit que cet Acte est un chef-d'œuvre. C'est un éloge de Darius, & en même tems une satyre de Xerxès, un ragoût merveilleux pour de fiers vain-

queurs qui se voyoient si finement loués par leurs ennemis même, & un grand trait de politique d'Eschyle, qui par la peinture vive des funestes suites de l'orgueil, détourne indirectement les Athéniens de continuer la guerre contre les Perses. Ceux-ci offroient en effet de réparer tout le dégât qu'ils avoient causé dans la Gréce, & ils paroissoient souhaiter la paix après tant d'échecs coup-sur-coup. Les Athéniens même penchoient de ce côté. Mais Thémistocle seul les détermina à continuer la guerre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le troisiéme Discours, premiere Partie.

ACTE V.

Xerxès arrive avec un appareil & une suite qui conviennent à un Roi désespéré. Aussi tout cet Acte n'est-il que l'expression de son désespoir. « Ai-je » pû, malheureux, s'écrie-t-il d'abord, » éprouver une si cruelle destinée, & » ne la pas prévoir ! barbare fortune que » tu frappes violemment mon Royau- » me ! que ferai-je infortuné Roi ? tout » mon corps frissonne à la vûe de mes » Citoyens orphelins. Que Jupiter ne » m'a-t-il caché dans la nuit éternelle

» avec ceux qui ſont morts au combat ! »
Le Chœur entre dans les lamentations de ſon Roi, & ne lui diſſimule pas qu'il a peuplé les enfers de la nobleſſe Perſienne. Xerxès lui-même s'impute tous ces maux ; & le Chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la maniere des Perſes. Cela ſe fait avec quelque ſorte de régle, ici & dans tout le cours du Poëme. Car les Vieillards interrogent Xerxès ſur le ſort des principaux Guerriers, (liſte nombreuſe & intéreſſante pour les Spectateurs d'alors) & comme le Roi n'a rien que de triſte à leur apprendre, ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le Roi montre ſon carquois vuide, unique reſte de tout ce qu'il avoit porté à cette guerre. Il s'étonne de conſerver encore une lueur de raiſon. Les gémiſſemens & les cris redoublent. Lui-même il leur donne le ton à la lettre. Voilà préciſément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Siſigambis. Enfin les Vieillards, après avoir déchiré leurs vêtemens, arraché leurs cheveux, & battu leur poitrine, ſe retirent avec Xerxès, & le conduiſent au Palais.

Cette Piéce a conſtamment de grandes beautés. Le trouble y croît d'un

bout à l'autre. Les traits en sont bien marqués, les Scènes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout y marche d'une maniere si aisée & si naturelle, qu'il semble qu'on assiste non pas à une Piéce de Théâtre, mais à un Conseil de Satrapes, qu'on accable coup-sur-coup d'affreuses nouvelles. Eschyle a transmis à ce Poëme le génie qui l'animoit lorsqu'il étoit lui-même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit, en est très-simple. Mais il seroit difficile, si l'on avoit à traiter de nos jours un sujet pareil, de s'y prendre d'une maniere plus noble pour ouvrir le Théâtre, pour ménager le lieu, le tems, l'entrée, la sortie, & l'intérêt des personnages. J'ose dire même qu'en ceci il y auroit infiniment à profiter dans Eschyle: & peut-être gagnerai-je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puisque, selon les apparences, ceux qui ont du goût pour le Théâtre feront bien aises d'étudier par eux-mêmes dans un des plus grands originaux de la belle antiquité, des situations admirables, dont ils auront vû des naissances dans les esquisses que je me suis hazardé d'en donner. Ceux mêmes qui n'estiment que médiocrement les An-

ciens, voudront au moins profiter de ce qui en paroît beau, du consentement de tous les hommes. Si l'on s'obstine à reprocher à Eschyle la proximité du tems d'une double bataille où lui-même avoit été Acteur, on aura lieu de lui faire grace en réfléchissant sur l'intérêt considérable qui regne dans une Tragédie, où il remplit les Spectateurs d'une maligne compassion pour Xerxès qu'ils avoient vaincu, & avec qui ils étoient encore en guerre. Tout tendoit au bien public dans Athènes, jusqu'aux Spectacles.

AGAMEMNON.

AGAMEMNON, Roi d'Argos & de Mycènes, avoit promis à Clytemnestre que dès qu'il auroit pris la ville de Troye, il l'en avertiroit par un signal. C'étoit une torche ardente qu'il devoit placer sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose de suite jusqu'à ce que la lumiere pût être apperçûe d'Argos. Il le fit, & arriva lui-même bientôt après avec sa captive Cassandre qu'il amenoit de Troye.

Mais Clytemneſtre qui n'avoit tant d'envie de revoir ſon époux que pour s'en défaire, le tua avec le ſecours d'Egiſthe qu'elle aimoit. Cette Piéce fut jouée pour la premiere fois ſous l'Archonte Philoclés, la 2e année de la 20e Olympiade.

« L'Agamemnon, dit le P. Rapin, eſt » preſque inintelligible. » Il eſt vrai que cette Tragédie n'eſt pas aiſée à entendre : car outre qu'elle a été pluſieurs fois confondue avec les Coëphores qui la ſuivent, & imprimée peu correctement, même après les ſoins d'un grand nombre de Sçavans ; outre qu'elle n'eſt pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de métaphores, de figures, & de tours extraordinaires qu'on ne ſçauroit ſe vanter de les avoir tous démêlés. C'eſt ce qui faiſoit dire au fameux * Saumaiſe, qui n'avoit pas toutefois Eſchyle auſſi châtié que nous l'avons. « Qui peut aſ- » ſurer qu'Eſchyle ſoit plus intelligible à » ceux qui ſçavent le Grec, que les Evan- » giles & les Epîtres des Apôtres ? le » ſeul Agamemnon de ce Poëte paſſe en » obſcurité tout ce qu'il y a de Livres

* Cl. Salm. *de Helleniſticâ. Ep. dedit.*

» ſacrés avec ſes tours Hébreux & Sy-
» riaques, & ſon attirail de tout ce qu'il
» y a de plus raffiné dans le Grec. »

ACTE PREMIER.

C'eſt l'homme chargé d'épier le moment où le flambeau s'allumera, qui commence le Poëme. Il eſt perché ſur une plate-forme du Palais, & prie les Dieux de finir ce pénible ſoin que lui a confié Clytemneſtre. Il dit qu'il n'a de commerce qu'avec les aſtres : mais qu'il en doit obſerver un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce ſoupçon, il indique les mauvais deſſeins de Clytemneſtre. Tandis qu'il ſe plaint de ſon emploi qui ne lui donne lieu que de ſonger à charmer ſon ennui, ſoit en chantant, ſoit en déplorant la mauvaiſe adminiſtration du Royaume, il voit luire tout-à coup le ſignal tant attendu, & il ſe diſpoſe à en avertir la Reine qui eſt couchée. Ainſi le tems & le lieu de la Scène ſont fixés. L'un eſt le matin, & l'autre l'entrée du Palais à Argos. Il fait entendre avant que de ſe retirer, qu'il ſçaura prendre le parti de ſon Roi. Mais il n'en dit pas davantage, ſans doute pour ne pas prévenir les événemens. Le

Chœur formé par des Vieillards du Conseil d'Etat, survient sans être annoncé ; mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la Reine est convenue avec Agamemnon, & la nouvelle de la prise de Troye. Ils s'entretiennent d'abord sur le siége de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le Roi. « Voilà, dit leur Chef, » la dixiéme année que Menelas & Aga» memnon sont partis avec leurs mille » vaisseaux, semblables à des Vautours » qui ayant perdu leurs petits, voltigent » autour de leur nid, & cherchent à pu» nir les ravisseurs. Mais qui sçait quel » sera le succès de tant de combats ? Les » choses, ajoute-t-il, suivent la desti» née, qui les régle : & l'on a beau sa» crifier, beau pleurer aux autels des » Euménides, l'on ne peut appaiser leur » colère. » Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux enfermés dans le sein de leurs foyers, ils interrogent Clytemnestre, quoiqu'éloignée, sur l'événement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au Palais. En effet, il faut conclure en lisant cette Scène, * que

Note de l'Editeur. * Nous l'ayons lûe attentivement cette

Clytemneſtre les a appellés, qu'elle paroît dans un lointain, & qu'elle fait des ſacrifices à tous les Dieux. « Les autels, » dit le Vieillard, ſont parfumés de li- » bations; les lampes brillent de feux. » Il prie la Reine de lui en dire le motif & de fixer ſon incertitude, puiſque juſqu'à préſent les préſages ſur la guerre de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La Reine, occupée ſans doute de ſon ſacrifice, ne répond point; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler, qui ſignifie ſeulement que le Chœur vient pour l'interroger ſur ce point, quand elle ſera en loiſir & en lieu pour l'entendre.

Les Vieillards qui ſe diſoient incapables de combattre, ſe trouvent aſſez de force pour chanter une très-longue hymne ſur l'entrepriſe d'Agamemnon. Ils le font à la maniere des Chœurs, durant que Clytemneſtre eſt occupée aux

---

Scène, & de-là même nous avons conclu que l'apoſtrophe des Vieillards qui compoſent le Chœur peut convenir & s'adreſſe en effet à Clytemneſtre, quoiqu'abſente. Ce n'eſt qu'un tour poëtique qui leur remet vivement ſous les yeux tout ce que fait alors cette Reine. La ſuite le montre aſſez.

cérémonies sacrées. C'est une espéce de *Ménie* prophétique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. « Chantez, chantez » des vers lugubres : mais puisse le pré- » sage en être heureux ! » L'on peut bien défier toute plume Françoise de rendre ce morceau, tant il est défiguré & entortillé ! On y représente Agamemnon & Menelas sous la figure de deux Aigles ou de deux oiseaux de proie, qui expriment leur différent caractère. Les deux Aigles déchirent une Lapine pleine, qu'elles ont prise après l'avoir fatiguée à la course. C'est que les deux Chefs de l'armée Grecque avoient imprudemment chassé dans un bois consacré à Diane. Diane offensée, continue le Chœur, se fit entendre par la bouche des Calchas, qui annonça des malheurs à la Maison d'Agamemnon, après avoir prédit la prise de Troye. Ces malheurs obscurément énoncés sont une espéce d'Enigme qui laisse entrevoir l'issue de la Tragédie. C'est un Oracle de Calchas que les Vieillards répétent sans en démêler encore le sens. Cet Oracle est suivi d'un autre, qui demandoit le sang d'Iphigénie pour appaiser Diane, & pour obtenir d'elle des vents favorables

à la flotte retenue en Aulide. Le sacrifice qui s'enſuivit eſt peint avec les traits hardis & ſouvent outrés d'Eſchyle. Le Chœur fait parler Agamemnon qui balance en pere, & qui ſe détermine en Roi. On y voit Iphigénie étendue comme une victime innocente ſur l'autel, & l'émotion que cauſoient dans l'armée ſa beauté, ſa jeuneſſe, & ſes regards touchans. « Je n'ai point vû le » reſte, & je le tais, dit le Chœur. » Mais il revient au premier Oracle de Calchas, qu'il ne ſçauroit ni ne veut pénétrer. « Car hélas, continue-t-il, » vouloir entrer dans un triſte avenir » qu'on ne peut éviter, c'eſt vouloir » ſouffrir avant le tems. » Il ſe contente donc d'écarter ces fâcheux préſages par des ſouhaits. Toute cette doctrine Grecque ſur la fatalité naiſſoit de l'ignorance, & ſur-tout de la foibleſſe du cœur humain, qui recule autant qu'il eſt poſſible, le ſouvenir des maux qu'il craint. C'eſt ce que dit Pyrrhus à Oreſte dans l'Andromaque de Racine,

* Seigneur, tant de prudence entraîne trop de ſoin :
Je ne ſçai point prévoir les malheurs de ſi loin.

* *Andromaq. Acte I. Scéne II.*

ACTE II.

Les Miniſtres d'Argos voyant Clytemneſtre qui s'approche, la ſaluent reſpectueuſement, & lui demandent ſur quel heureux eſpoir elle fait des ſacrifices. « Troye eſt priſe, répond Clytemneſtre. » Etonnés, comme on peut penſer, d'une nouvelle ſi peu attendue, & ignorant d'ailleurs le ſignal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la Reine. Elle leur raconte la maniere dont elle l'a ſçû; que c'eſt par le moyen d'une ſuite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle depuis le mont Ida juſqu'à la portée de Mycènes. Elle s'imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joie des vainqueurs, qui pillent les richeſſes de Troye. Elle ſouhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obſtacle à ſon heureux retour par quelque impiété ſemblable à celle qui avoit retardé ſi long-tems ſon voyage à la ville de Priam. « Autrement, » ajoute-t-elle, la vengeance pourſuivroit les vainqueurs, quand ils n'auroient pas à craindre les maux ordinaires du hazard. »

Le Chœur, pour remercier les Dieux

de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précédente. Elle commence ainsi. « O Souverain des » Dieux! ô nuit favorable, tu as étendu » tes voiles sur les murs de Troye, com- » me un rézeau qui a enveloppé tous ses » Citoyens dans la servitude. » L'Ode roule sur la punition que les Dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'étoit celui de Paris. L'enlévement d'Héléne en est le principal tableau. « Héléne, dit le Chœur, laissant aux Grecs en sa place une guerre » cruelle, & toutes les horreurs qu'elle » entraîne, a porté pour dot à Troye » une perte inévitable. Elle s'est évadée » secrétement du Palais de son époux. » Quel forfait! quelle audace! vaine- » ment les Devins en la rappellant ont » fait entendre ces lugubres cris, ô Pa- » lais abandonné! ô Maître de ces lieux! » ô lit nuptial! hélas, il ne restoit d'elle » qu'une vaine peinture pour réveiller » le courroux d'un époux qui l'adore, » & qu'elle a quitté pour passer les mers. » Elle a emporté toutes ses graces avec » elle, &c. » Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du Chœur

au ſujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne ſoit pas aſſez fondée, & que toute la ville ne ſoit en mouvement pour un faux bruit.

ACTE III.

Sur cela Clytemneſtre qui n'eſt point ſortie du Théâtre juſtifie le ſignal qu'elle a reçû, en montrant au Chœur un Héraut qui arrive couronné de branches d'olivier. Cet homme commence par ſaluer ſa terre natale, ſuivant l'uſage des anciens voyageurs à leur retour, & à invoquer les Dieux du pays pour ſe les rendre propices. Il s'adreſſe enſuite au Palais d'Agamemnon : « Palais reſpectable, aſyle chéri, Dieux expoſés à » l'Orient, ſi jamais vous reçûtes notre » Roi avec joie, recevez-le de même » en ce jour après une ſi longue abſence. » Agamemnon revient comme un Aſtre » brillant pour diſſiper vos ténébres. » Recevez-le comme le deſtructeur de » la ſuperbe Troye. Ses Autels & ſes » Temples ne ſubſiſtent plus. Les moiſſons de ſes champs ont péri. L'aîné » des Atrides revient en Héros, plus » digne d'être honoré qu'aucun autre » mortel. Paris eſt puni, &c. »

Clytemneſtre interrompt ici le Hérault, & elle a avec lui un entretien entre-coupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup ſouffert durant l'abſence de ſon époux, juſqu'à ſouhaiter la mort. A qui ? cela a un double ſens, vû le deſſein où elle eſt de tuer ſon mari, pour couronner ſon amant. Le Hérault qui croit qu'en effet elle a été fort affligée, la conſole par le récit de ce que l'armée a elle-même ſouffert pendant un ſiége de dix années. « Quels » autres que les Dieux, s'écrie-t-il, ſont » inacceſſibles aux revers ! ah, ſi je vous » racontois nos travaux, nos veilles, nos » incommodités ſur la mer ! quel jour » avons-nous paſſé ſans gémir ! » Il paſſe » de-là aux fatigues eſſuyées ſur terre. » Mais que ſert, ajoute-t-il, de s'en » affliger ? les maux ſont finis, tant pour » les morts, que pour ceux qui reſtent » de l'armée Grecque. Il faut oublier » nos malheurs. La victoire dont nous » joüiſſons l'emporte ſur nos pertes.

La Reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va, dit-elle, ſe diſpoſer promptement à recevoir ſon époux, dont elle apprendra le détail de ſa conquête. Elle lui renvoye le Hérault pour lui déclarer l'empreſſement où elle eſt

de le revoir : elle ajoute avec quelque affection, qu'il la retrouvera fidéle ; & ce qui eſt ſingulier, elle le dit en ſept ou huit vers afin qu'il n'en doute pas. Le Hérault répond qu'il ſied bien à une femme réguliere de ſe glorifier ainſi, & le Chœur ajoute que la Reine a raiſon. Belle matiere aux railleurs de l'antiquité, qui refuſent de ſe prêter à la ſimplicité de ſes mœurs.

Après que Clytemneſtre eſt ſortie, les Vieillards continuent la Scène avec le Hérault. Ils l'interrogent ſur le ſort de Menelas. Ce Prince, répond l'Officier, a diſparu avec ſon vaiſſeau dans une tempête, ſans qu'on ſçache ce qu'il eſt devenu, ſi même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un ſi beau jour par de triſtes nouvelles. Auſſi, les a-t-il épargnées à la Reine ; mais enfin, il décrit en peu de mots au Chœur la tempête qui a ſurpris & maltraité la flotte des Grecs à ſon retour. Il conclut, en ſe flattant de l'eſpoir que les vaiſſeaux diſperſés reviendront, ſur-tout celui de Menelas. C'eſt par ce ſouhait qu'il finit, & qu'il donne lieu au Chœur de recommencer ſes chants.

Ce ſont d'abord des réflexions ſur

Héléne *, dont le nom ſeul indique les maux qu'elle a cauſés, à ſçavoir la perte des vaiſſeaux, des Guerriers, & de Troye. « Elle eſt allée à Troye pour y » porter une alliance fatale. » Le Chœur joue encore ici ſur un mot qui ſignifie alliance † & malheur. « Elle a vengé, » continue-t-il, le mépris de l'hoſpitalité » violée, ſur ceux même qui ont célé- » bré ce funeſte hymen par des chants » d'allégreſſe. La ville antique de Priam » a payé bien cher cette joie; & ſes » chants ſe ſont changés en cris lamen- » tables. » Le reſte ſignifie que Paris, Prince ſi aimable dans ſon enfance, mais devenu fier & téméraire, a enlevé Héléne ſous des auſpices ſi horribles, qu'une Furie a ſerré les nœuds de cet adultère mariage; que le crime a engendré une poſtérité qui lui reſſemble, l'audace, le remords, & le déſeſpoir; que l'équité, en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un aſyle dans la chaſte demeure des hommes juſtes, fût-ce une chaumiere. Tout cet Interméde eſt de la même force; mais auſſi peu ſuſcepti-

* Ελένας, ελάνδρος, ἑλέπτολις.
† κῆδος.

ble d'expreſſion étrangère que les précédens. C'eſt le ſort des Chœurs d'Eſchyle.

ACTE IV.

Agamemnon paroît ſur un char comme un Triomphateur de retour dans ſa patrie. Il eſt ſuivi de Caſſandre ſa Captive, aſſiſe ſur un autre char. Le Miniſtre d'Etat qui porte la parole pour tout le Chœur, lui fait une eſpece de Harangue dont voici le ſens. Il ne ſçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui péche contre la bienſéance. Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la joie ou à la triſteſſe du Prince ſans éprouver aucun de ces ſentimens. Mais un Prince éclairé ne ſe laiſſe pas ſurprendre à ces dehors ſimulés. Il avoue enſuite qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entrepriſe d'Agamemnon. Mais enfin, il eſt ſenſible à un ſi heureux ſuccès, & il remet l'autorité entre les mains de ſon Roi, qui connoîtra bientôt par lui-même ceux qui ſe ſont bien ou mal comportés en ſon abſence.

Pour Agamemnon, il ſalue les Dieux du pays qui ont favoriſé ſon retour & renverſé Troye. « Ces Dieux, arbitres » intégres, ſans écouter la voix des mor-

» tels, ont mis dans une urne enſanglan-
» tée des billets de mort pour Ilion,
» & notre eſpoir dans une autre : Ilion
» fume encore. Sa cendre exhale des
» tourbillons nébuleux, reſte unique de
» ſes anciennes richeſſes. » Après ce court début, le Roi s'adreſſe aux Vieillards. Il les remercie de la part qu'ils prennent à ſa victoire. « Il eſt rare, dit-
» il, de voir ſans jalouſie un ami heu-
» reux. L'envie ſe ſaiſit des cœurs, &
» ce monſtre appeſantit le double far-
» deau de l'envieux, à ſçavoir le bon-
» heur d'autrui & ſes propres malheurs.
» J'en parle par expérience. Je lis dans
» les manieres de ceux qui m'appro-
» chent comme dans un miroir. Je n'y
» ai rien vû ſouvent qu'une ombre d'a-
» mitié. Le ſeul Ulyſſe qui s'eſt embar-
» qué malgré lui étoit mon véritable
» ſupport. Je lui rends cette juſtice, ſoit
» qu'il voye encore le jour, ſoit qu'il
» ne ſoit plus. » Il ajoute qu'après qu'on aura célébré des jeux en mémoire de ſa conquête, il travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'Etat, à connoître les déſordres, & à y remédier. Il veut enfin ſe retirer dans ſon Palais. Mais Clytemneſtre vient auſſi-tôt à ſa rencontre.

Elle lui tient un assez long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, si on l'en croit, a concouru à l'accabler. Elle a même attenté plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au Roi que son fils Oreste est absent : qu'elle s'est vûe obligée de le confier à des mains étrangères dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. « Car il est naturel » à la malignité humaine d'écraser ceux » qui commencent à paroître abattus. » A l'entendre, ses yeux, toujours fermés au sommeil, & ouverts aux larmes, ont perdu tout leur éclat. Dans les momens même où elle sembloit s'endormir, mille songes effrayans venoient la troubler : un rien réveilloit ses sens assoupis. Mais enfin elle oublie tous ses maux à la vûe de son époux vainqueur : ce retour imprévû lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique à son

pere, que la vûe de la terre aux Nautonniers après la tempête, que celle d'une eau pure à un voyageur altéré. « Allons, cher époux, descendez de ce » char. Mais non : ne profanez point vos » pas sacrés, ces pas du Destructeur d'Ilion. Ç'a qu'on apporte les tapis les » plus précieux. Il sied bien que la pourpre soit foulée aux pieds d'un Roi » triomphant qui rentre dans ses Etats. » Je vais tout préparer pour le recevoir » comme il convient.

Ce discours apprêté & qui tient lieu des transports de joie, si naturels aux femmes qui revoyent leurs maris, marque bien le caractère dangereux de Clytemnestre prête à tuer son époux, & l'art infini d'Eschyle à faire parler ses personnages conformément à leurs passions même cachées. Il est clair que Clytemnestre sur le point de commettre une action si noire n'a point dû parler comme les autres femmes. Aussi Agamemnon, quoiqu'il ignore cette horrible conspiration, s'apperçoit-il de ces manieres étudiées. Il lui fait même sentir en passant que son discours a été *long & convenable à une si longue absence.* « Non, répond-il, il n'est pas » question de tant de préparatifs. Ne me

» traitez point en étranger ni en femme,
» & encore moins en Dieu. Point de
» ces tapis de prix sur mon passage. Un
» mortel doit craindre de les fouler. Cet
» honneur est réservé aux Dieux. Ma
» renommée d'ailleurs n'a pas besoin de
» ces distinctions frivoles pour publier
» ma victoire. » On voit par-là le contraste d'une femme détestable, ou plutôt d'une Furie avec un Roi pieux & populaire. Cela prépare le Spectateur à concevoir de la compassion pour l'un, & de l'horreur pour l'autre : artifice qui regne depuis le commencement, sans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemnestre médite. C'est que l'événement est préparé, puisque tout y conduit, & non pas prévenu, puisque le secret n'est pas dévoilé.

Clytemnestre, comme pour relever davantage sa victime, presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de céder à l'importunité. Après ce petit combat de politesse affectée, où la Reine dit qu'il est beau même aux vainqueurs de se laisser vaincre, le Roi se laisse ôter sa chaussure de voyageur, & en prend une de pourpre, toutefois

avec

avec quelque sorte de crainte que quelque Dieu jaloux ne l'apperçoive. Il témoigne en descendant de son char qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la Reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Cassandre sa captive. « Car les Dieux, dit-» il, jettent des regards favorables sur » ceux qui sçavent adoucir leur empire; » & nul mortel ne souffre volontiers » l'esclavage. » Il rehausse le mérite de cette Princesse malheureuse qui étoit fille de Priam, & qui lui a été donnée comme ce qu'il y avoit de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe donc dans son Palais sur la pourpre avec la répugnance qu'il a marquée; & la Reine lui dit avec son affectation ordinaire que la mer est inépuisable de pourpre; que loin de regretter une chose si peu considérable, elle auroit voué beaucoup plus aux Dieux pour le retour d'un époux si cher; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entiere de l'injure des saisons. « Grand Jupiter, » s'écrie-t-elle en finissant, accomplissez » mes vœux, & ce que vous vous êtes » chargé d'accomplir. » Cruelle priere,

que le crédule Agamemnon croit faite pour lui.

Le Chœur qui occupe seul le Théâtre réfléchissant sur le retour du Roi & sur cette entrevûe, s'étonne de voir que les prédictions de Calchas dont il a parlé au premier Acte lui reviennent toujours à l'esprit malgré qu'il en ait. « C'est, dit-» il, un Oracle qui n'est ni commandé, » ni acheté à prix d'argent. Il ne peut » sortir de notre mémoire, bien diffé-» rent en cela des songes fâcheux qui » s'évanouissent avec le sommeil. Je re-» vois Agamemnon, & toutefois je ne » sçai quelle Furie prélude des airs lu-» gubres. C'est un pressentiment secret » qui bannit de mon cœur la douce joie. » Le cœur agité ne prédit que trop » juste des tristes événemens. Fasse le » Ciel que mes craintes soient vaines ! la » santé la plus florissante a son terme, & » souvent la maladie se glisse sans être » apperçûe. La fortune la plus solide-» ment établie va se briser à un écueil » caché. Il est des remédes aux calami-» tés ordinaires. Un vaisseau évite le » naufrage aux dépens de ses richesses » qu'il jette dans la mer.... Mais quel » Enchanteur peut rendre la vie à ceux

» dont on fait couler le sang ?.... Le » Destin m'empêche d'en voir davan- » tage, & mon cœur a pensé prévenir » ma langue. » Voilà sans doute des soupçons bien marqués de ce qui doit arriver : mais ce ne sont que des pressentimens trop peu fondés pour en avertir le Roi, & assez pour disposer le Spectateur.

ACTE V.

Clytemnestre, après avoir conduit son époux, revient sur ses pas & invite Cassandre à sortir de son char, en l'assurant qu'on adoucira sa captivité. « La » maison, dit-elle, où vous allez entrer » est depuis long-tems florissante & » connue. Il n'y a que les hommes nou- » veaux & enrichis contre toute espé- » rance qui soient des maîtres cruels & » insupportables. » Cassandre pénétrée de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la Reine, garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assez cavalierement.

Elle partie, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le Chœur. Car pourquoi, dit-elle, invoquer

ce Dieu dans les malheurs ? c'eſt comme Prophéteſſe qu'elle s'adreſſoit à lui. On ſçait que Caſſandre l'étoit. « O Apollon, » où m'avez-vous conduite, s'écrie-t-elle ? dans une maiſon ſouillée de crimes, & dans une affreuſe boucherie. » Caſſandre, comme on voit, entre tout-à-coup dans un de ſes accès prophétiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens ; mais je ne ſçai trop comment en donner une idée juſte. Ce ſont des exclamations vives, toujours interrompues par le Chœur, des énigmes qui ſe dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'eſt Eſchyle tout entier. Elle repaſſe tous les meurtres commis dans ce funeſte Palais, à commencer par celui du fils de Thyeſte. « Je vois des enfans éplorés que l'on » coupe en morceaux, & que l'on ſert » à la table de leur pere... Dieux, quel » nouvel attentat dans ce Palais ! malheureuſe, eſt-ce là le traitement que » vous réſervez à votre époux, après » l'avoir lavé de vos mains ? le forfait ſe » prépare. Le coup va être frappé. Des » mains barbares ſont dans l'impatience » de l'achever.... Ciel qu'apperçois-je ? » eſt-ce un réſeau tiré des enfers ? non ; » c'eſt un voile qui couvre le lit nup-

» tial, voile complice du meurtre d'un » époux. » (C'eſt que Clytemneſtre en couvrit Agamemnon ſortant du bain, avant que de le frapper.) « Qu'une Fu- » rie inſatiable la pourſuive avec des » heurlemens juſqu'à la mort ! De quelle » Furie parlez-vous, dit le Chœur ? » pourquoi ces heurlemens ? je frémis ; » mon ſang ſe glace de frayeur.

Caſſandre continue. « Ecartez le Tau- » reau de la Geniſſe. Il eſt enveloppé » dans les lacs ; on le frappe, il tombe » dans un baſſin rempli d'eau. » C'eſt la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la ſienne propre. Car elle ajoute enſuite. « Déplorable deſtinée ! je pleure » auſſi la mienne. Dieux, pourquoi m'a- » vez-vous conduite ici pour la trou- » ver ? ... Vieillards, vous me comparez » à Philoméle qui par de triſtes accens » pleure ſans ceſſe Itys. Hélas, changée » en oiſeau elle a reçû des Dieux une vie » douce & tranquille : & moi je me vois » réſervée aux plus funeſtes coups.... » O hymen, hymen de Paris, fatal à » ma maiſon ! ô ondes du Scamandre, » j'errois ſur vos bords, & me voilà » bien-tôt ſur les rives du Cocyte & de » l'Achéron.... O travaux de ma patrie » renverſée ! ô ſacrifices redoublés de

» mon pere où avez-vous abouti ? Troye » est ensevelie, & je meurs. »

Cassandre, quoique toujours interrompue par le Chœur qui n'entend qu'une partie de ses prédictions, les prononce avec une action qui demandoit sans doute un excellent Acteur. Car c'étoient des hommes qui jouoient les rôles des femmes : & comme les Grecs étoient bons Comédiens, il ne faut pas s'étonner de l'effet que produisit cette Scène sur les Spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits & dit au Chœur qu'elle va parler sans énigme ; que la troupe des Furies n'abandonnera jamais ce Palais ; que Comus le Dieu des festins n'y paroît qu'ensanglanté & inséparable des Divinités infernales : (allusion au festin d'Atrée & de Thyeste, & à celui que Clytemnestre fait à Agamemnon ;) que déja les Déesses de l'enfer à la porte du Palais, chantent l'hymen funébre. Le Chœur s'étonne qu'une Princesse étrangère sçache si bien l'histoire d'une autre Cour, & en parle la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimoit ; mais qu'après avoir été instruite, elle a trompé l'amour de ce Dieu, qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été crues de personne. C'est

ce que dit Virgile de Caſſandre. *Non unquam credita Teucris.* Elle retombe tout-à-coup dans un accès de fureur. « Voyez-vous, dit-elle, ces enfans aſſis » à cette porte, ſemblables à des fantô- » mes nocturnes ? ils ont été mis à mort » dans ce Palais. Ils portent entre leurs » mains leurs propres chairs & leurs en- » trailles, mêts horribles que dévora » leur pere. C'eſt pour en tirer ven- » geance qu'un Lion caché & oiſif en » veut à la vie de mon Maître. Car tel » eſt le nom que ma fortune me con- » traint de lui donner. Oui, ce Chef » de tant de vaiſſeaux, ce fier Conqué- » rant d'Ilion ignore la trame ſecrette » d'un monſtre exécrable qui va de ſang » froid lui plonger le poignard dans le » ſein. De quel nom l'appellerai-je ? » eſt-ce une femme qui oſe un pareil » attentat ? une épouſe qui tue ſon » époux ? non, c'eſt une Charybde, une » Scylla, une Euménide. De quel œil » cependant, & avec quelle joie con- » certée elle a reçû ſon époux ! elle a » paru ſe réjoüir de ſon retour. La vûe » ſeule de ſa victime cauſoit ſon allé- » greſſe. On ne m'en croira pas non plus » qu'à Troye. Mais l'événement va juſ- » tifier mes paroles. »

Æneid. l. 2. v. 247.

Les Vieillards effrayés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire. Et comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettement. Je vous annonce que vous verrez la mort d'Agamemnon. Quel sera donc l'assassin, dit le Chœur ? Cassandre réplique qu'on a dû comprendre son discours. Elle recommence pour la troisiéme fois d'être agitée de son démon prophétique. Scène très-animée & fort intéressante. Car à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derriere le Théâtre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des Spectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. « O » Apollon, s'écrie-t-elle encore, quelle » chaleur s'empare de mes sens ! une » Lionne, de concert avec le Loup, at» tente à ma vie. Je lui sers de prétexte » pour faire mourir son époux, & je » serai sa victime à mon tour. »

Cassandre voyant sa mort conclue, jette ses couronnes & son sceptre, symboles des Prophétes. Elle rend à Phœbus tous ses dons. Il lui semble que ce Dieu la dépouille de sa robe, & qu'il venge l'amour dédaigné. « Mais, dit» elle, je serai vengée à mon tour. Un

» fils viendra un jour laver la honte de » la mort d'un pere & de la mienne, dans » le ſang de ſa mere. » (Elle parle d'Oreſte, qui tua depuis Clytemneſtre.) « Pourquoi donc me plaindre de mon » ſort ? j'ai vû périr Ilion. » Je vois périr ceux qui l'ont détruit.. « Manquerois-» je de courage pour aller au-devant du » trepas. J'y vole.... »

Le Chœur admire ſa fermeté & veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le Palais, elle héſite. « Cette maiſon, dit-» elle, reſpire le carnage. » Toutefois elle prend ſon parti. « Adieu, ô étran-» gers, j'ai aſſez vécu. » Elle les quitte enfin après leur avoir laiſſé des dons pour ſervir de gages qui puiſſent rappeller dans leur eſprit la vérité de ſes prédictions, & après avoir fait au Soleil une priere pathétique pour le prier de venger ſon trépas.

Les Vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puiſſe arriver. Mais ils en ſont bientôt perſuadés par eux-mêmes. ils entendent les cris pitoyables d'Agamemnon qu'on maſſacre derriere le Théâtre. Il ſe plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le Chœur effrayé, dont il y a ici deux interlocu-

teurs, se partage sur le parti qu'il doit prendre. Bientôt il se détermine à entrer de force dans le Palais. Mais Clytemnestre vient tout-à-coup à sa rencontre avec l'air assuré & féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, & qui l'a exécuté de sang froid. C'est la Cléopatre de Corneille. Loin de rougir d'avouer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, & raconte tranquillement la maniere dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du Palais s'ouvrent, & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vûe le peuple se réjoüisse du crime qu'elle a commis; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. « Enfin, » dit-elle, Agamemnon a bû la coupe » qu'il avoit lui-même remplie de maux » & d'horreur.... Oui, cette main a tué » mon époux : c'est la justice qui l'a con» duite. » Le Chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigénie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ail-

leurs Egisthe est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la derniere hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Ce qui suit est très-éloquent, & exprime admirablement & les regrets du Chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une Reine exécrable, & l'orgueil de cette Reine qui soutient que son époux a bien mérité son sort. « O » terre, s'écrie un des Vieillards, que » ne m'avez-vous englouti avant que » d'avoir vû mon Roi, ce Roi si riche & » si puissant réduit à un vil tombeau !... » Mais qui l'inhumera ? qui le pleurera ? » le ferez-vous, cruelle, vous qui l'avez » égorgé ? Ce soin, répond Clytemnes- » tre, ne vous regarde pas. Nous l'a- » vons immolé : nous l'inhumerons ; » & si l'on ne lui rend pas le tribut » ordinaire, du moins sa fille Iphigénie » viendra à sa rencontre l'embrasser ten- » drement au bord du fleuve des dou- » leurs. » On voit qu'elle ajoute la plus amère dérision au crime le plus noir, comme le Chœur le lui reproche.

Enfin Egisthe paroît à son tour, & se glorifie de la même façon. Il prétend

avoir vengé son pere Thyeste qui avoit fait une imprécation contre les Pélopides, parce qu'Atrée lui avoit fait manger ses propres enfans. Le Chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, le menace de la colère de tout le peuple, lui reproche sa lâcheté de s'être servi des mains d'une femme pour tuer son époux, & il prédit à l'Usurpateur qu'Oreste punira l'amante & l'amant. Ces discours séditieux, mais sans effet, marquent en même tems & la liberté des peuples de ce siécle, & le pouvoir des Rois ou des Tyrans qui s'en mocquoient. Egisthe en Tyran timide en paroît piqué : mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les Vieillards crient, appellent au secours les Citoyens, & font mine de se soulever. Clytemnestre, tranquille dans son crime, exhorte son époux à mépriser les bruits impuissans; & tous se retirent.

Cette Tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les passions y sont portées au plus haut point, soit dans la Scène de Cassandre, soit dans la suite. Les premiers Actes paroissent languir & intéresser moins. Mais ils conduisent au but, servent de prépa-

ratifs à ce qui suit, & ménagent des suspensions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y est puni que par la révolte & les prédictions du Chœur : mais cela suffit pour ceux qui sçavent la suite. La vengeance d'Oreste sur Egisthe & Clytemnestre, ses fureurs & son rétablissement sur le Thrône de son pere, sont deux autres Tragédies qui suivent celle-ci. On a vû la premiere sous le nom de *Coëphores* dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous parlerons de la seconde quand nous aurons dit quelque chose de l'Agamemnon de Seneque.

AGAMEMNON DE SENEQUE.

ACTE PREMIER.

L'Ombre de Thyeste sortie des enfers, fait le Prologue ou l'ouverture du Théâtre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très-distinctement ce qui doit arriver, je veux dire le meurtre d'Agamemnon : & par-là, il ôte tout le plai-

sir de la surprise ; en quoi l'on voit combien l'art du Poëte Latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la Scène, qu'il repasse les crimes de sa maison en faisant frémir les Spectateurs, & qu'il finit enfin par ce beau vers :

Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.

» Ma présence arrête le Soleil. Je me » retire : Apollon, rends la lumiere au » monde. » Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du Spectateur, qu'Eschyle avoit ménagé & préparé avec tant de soin.

Le Chœur des Argiennes arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce Chœur fait une belle morale sur les dangers & les soucis dont les Rois sont environnés, & sur le bonheur inestimable de la vie privée.

Metui cupiunt, metuique timent.

» Les Rois souhaitent d'être craints, & » ils craignent de l'être. » C'est un tissu de pensées brillantes & vrayes. Mais à quoi cela vient-il ? voilà pourtant un Acte. Il est bon d'observer que les Chœurs de ce Poëte ne ressemblent à

ceux des Grecs, que par la mesure des vers différente de celle des récits, & qu'il ne les a point divisés en Strophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris tous les inconvéniens des Chœurs sans en avoir connu les avantages : ou plutôt il s'embarrasse peu des avantages & des inconvéniens ; & ses Chœurs sont presque toujours des Intermédes détachés.

ACTE II.

Clytemnestre, sur le bruit du retour de son époux, vient elle-même s'exhorter à mettre le comble à son infidélité & à ses crimes, à faire expirer un reste de remords, à tuer Agamemnon.

Per scelera semper sceleribus tutum est iter.

» Les forfaits se frayent toujours un che-» min assuré aux forfaits. » Rien de plus théatral que tout ce commencement. Elle se propose de surpasser toutes les noirceurs des femmes en fureur. « Mais » non : fuyons, dit-elle, avec mon » amant. Ah, reprend-elle aussi-tôt, ta » sœur * l'a fait : un plus grand crime » est digne de toi.

Soror ista fecit ; te decet majus nefas.

* Hélene.

La Nourrice de Clytemneſtre, ſuivant l'uſage des Grecs, demande la cauſe de ce trouble à ſa Maîtreſſe, qui lui répond, qu'agitée par le crime & le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ſes paſſions. La Confidente l'exhorte à cacher au moins ſon adultère, & il ſe fait ici un conflict de ſentimens, qui a ſa beauté. C'eſt la façon de Seneque. La Reine, outrée du ſouvenir de ſa fille immolée en Aulide, dit :

Cruore ventos emimus, bellum nece.

» C'eſt au prix de mon ſang & de la » mort de ma fille que nous avons ache- » té les vents & la guerre. » Comme elle cherche des prétextes pour tuer ſon époux, elle lui impute encore l'amour de Briſéïde & celui de Caſſandre qu'il raméne de Troye : « Perçons ce perfide, » s'écrie-t-elle ; mourons, s'il le faut, » pourvû qu'il meure ; la mort eſt douce » quand notre ennemi périt avec nous.

Mors miſera non eſt commori cum quo velis.

C'eſt la même penſée dans Hercule au mont Oeta, Acte II.

Felix jacet quicumque quos odit premit.

La Confidente détourne la Reine de ce forfait par la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raisons qu'elle peut imaginer ; puis elle laisse la place à Egisthe qui paroît.

Celui-ci, après quelques remords vrais ou affectés, dit à Clytemnestre qu'il s'en va tuer le Roi, au nom de son épouse. Elle paroît effrayée, toute déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit sur son cœur, les paroles de sa Confidente lui reviennent à l'esprit ; elle est résolue de recevoir Agamemnon. Egisthe la ranime à son tour, ce qui fait un contraste agréable avec la Scène précédente. Il entrelasse sa harangue de Sentences : car les Sentences ne coûtent rien à Seneque. En voici une remarquable au sujet des Rois.

Id esse regni maximum pignus putant
Si quicquid aliis non licet, solis licet.

» Ils regardent comme un droit attaché » au Sceptre, le privilége de faire com- » me permis, ce qui est un crime pour » autrui. » Clytemnestre livrée aux remords ne sçauroit se laisser vaincre. Egisthe insiste & la menace de se tuer lui-même, si elle l'abandonne : elle se rend tout-à-coup. Elle consent au moins

de conférer encore sur le parti qu'ils doivent prendre ensemble. Ainsi le projet demeure encore indécis.

Le Chœur, sans se lier le moins du monde à cet Acte, chante les louanges des Dieux, au sujet du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'est pas assurément en sa place. Au reste, l'art de Seneque est par-tout à-peu-près le même; & qui a vû une de ses Piéces, peut se vanter de les sçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du Théâtre. C'est une délibération, une dispute de confidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel Acteur, & le tout se dénoue presque toujours de la même façon, sans compter que le style se ressemble par-tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, héros ou subalterne. Quant à la force des penſées & des tours, tout n'est pas de la même main. On n'y remarque seulement que le même goût de Théâtre qui dominoit alors.

ACTE III.

Eurybate, Hérault d'Agamemnon, après avoir adoré les Dieux de la patrie, comme dans Eschyle, déclare à

Clytemneſtre que ſon époux revient vainqueur de Troye. Seneque a cru corriger Eſchyle, en excitant la curioſité de cette Reine ſur le ſort de Menelas, d'Hélene & de l'armée. Mais il s'eſt trompé. Clytemneſtre dans Eſchyle, contente en apparence de ſçavoir que ſon époux vit, remet la connoiſſance du reſte à ſon retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui-même. Eſchyle en cela a raiſon. Le reſte eſt un hors-d'œuvre qui ne doit être dit qu'au Chœur au plus, & en peu de mots, comme dans Eſchyle. Le ſeul retour d'Agamemnon eſt ce qui intéreſſe ici. Cependant Eurybate s'étend ſur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carriere à ſon imagination; récit ſuperflu & qui fait languir la Scène, bien différent de celui du Poëte Grec où le Hérault, pour ne pas affliger la Reine, comme il le marque quand elle eſt partie, ſe contente de lui dire en général, que la flotte a extrêmement ſouffert; & cela afin de la conſoler de ce qu'elle aſſure avoir ſouffert elle-même durant l'abſence d'Agamemnon. Seneque n'a pas voulu ſentir toute la fineſſe de ces bienſéances. Son Eurybate ne ſçauroit finir. Ses

vers ſont pompeux, mais ſans goût. Décrit-il une tempête, c'eſt du ſtyle de Lucain. Le ſage Virgile, formé ſur le bon goût des Grecs, en avoit bien mieux profité, ſoit pour mettre les choſes en leur place, ſoit pour peindre juſte ſes objets, ſoit pour finir à propos.

La Reine, après avoir écouté une narration très-fatigante à force d'être belle, (car on ne peut ennuyer plus ſpirituellement) conclut à remercier les Dieux par des ſacrifices. Elle ſe retire pour cela à la vûe de Caſſandre ſuivie de Troyennes captives qui viennent là, l'on ne ſçait comment ni pourquoi.

Ce Chœur de Troyennes à qui l'autre Chœur céde la place en cet Acte, choſe que n'ont jamais pratiquée les Grecs, reléve le bonheur de ceux qui ſont morts. Elles ont vû leur patrie en proie aux flammes, & les voilà captives. » Qu'il eſt déplorable, s'écrient-elles, » de ne ſçavoir pas mourir!

O quàm miſerum eſt neſcire mori!

Comme elles pleurent auſſi ſur la maiſon de Priam, Caſſandre leur dit de pleurer ſur leur propre deſtinée; que pour elle ſa douleur eſt de nature à ne

pouvoir se partager, qu'elle sçaura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophétiques, & dit de fort belles choses pour défier les Dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Seneque qui a appris à tous les Théâtres à dire des injures aux Dieux. Elle rentre dans ses fureurs de Prophétesse pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui-ci Cassandre est la Sibylle de Virgile, & dans l'autre c'est celle de Lucain.

ACTE IV.

Agamemnon, en arrivant, trouve Cassandre pâmée. Il la rappelle à la vie. » Ouvrez les yeux, dit-il, voici le port » & la fin des vos infortunes, goûtez la » joie de ce jour heureux. Ma patrie, » répond-elle, a vû finir les siens: tout » est fini pour moi. » Il se fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût. Il a de la grace; mais il est déplacé. Agamemnon a des intérêts trop grands à démêler avec Egisthe & Clytemnestre, pour l'amuser ici avec Cassandre. Aussi Eschyle ne l'a-t-il pas fait. La Scène du reste est fort courte & fait tout l'Acte

avec le Chœur des Argiennes qui revient prendre sa place. Il s'étend sur l'éloge d'Argos & sur les travaux d'Hercule. A quel sujet ?

ACTE V.

Cassandre reparoît pour venir dire nettement qu'Agamemnon est assis à un festin où il perdra bientôt le jour par les mains d'Égisthe & de Clytemnestre. Elle fait plus. L'attentat se commet ; & elle le raconte sans le voir. Ce récit est vif : mais Cassandre triomphe trop de voir Troye ainsi vengée. Elle est plus modeste, & n'est point crue, quoi qu'elle puisse dire, chez Eschyle.

Electre sort effrayée avec le petit Oreste qu'elle sauve de la mort, pour se réserver en lui un vengeur. Strophius, comme si on lui avoit donné le mot, vient sur le champ avec son fils Pylade. Electre lui confie son frere, & il le reçoit en disant cette Sentence :

Poscunt fidem secunda, at adversa exigunt.

» La prospérité veut de la fidélité dans » les amis ; l'adversité l'exige. « Puis il amène Oreste dans son char, sans qu'Electre songe à le suivre, ni lui à la sauver.

Clytemneſtre teinte du ſang de ſon époux, & voyant Caſſandre avec Electre à l'autel voiſin, entre en fureur contre celle-ci, & lui redemande Oreſte. » Rendez-moi mon fils, dit-elle; & vous, » rendez-moi mon pere, répond Elec- » tre. « Elle va au-devant de ſa barbare mere, & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egiſthe ſe joint à Clytemneſtre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette Princeſſe, ſur la menace qu'il lui fait de l'eſclavage, s'écrie : » Donnez- » moi la mort. Je vous la donnerois, re- » plique Egiſthe, ſi vous ne la deman- » diez pas. « Voilà le goût de Seneque, c'eſt-à-dire, de ſon ſiécle. Il ſeroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut par-tout de l'antithèſe, & s'éloigne toujours de la nature. La Piéce finit par l'ordre que donne la Reine d'empoiſonner Electre, & de faire mourir Caſſandre.

Cette Piéce, au jugement des Critiques, n'eſt que du ſecond ordre de celles qu'on attribue à Seneque; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas du Philoſophe, mais du Poëte.

LES EUMENIDES,

TRAGÉDIE

D'ESCHYLE.

LA Piéce qui porte ce nom eſt ſi bizarre, que je crois devoir en dire peu de choſe. J'en dirai toutefois aſſez pour en laiſſer une idée juſte, & pour ne paroître pas vouloir déguiſer Eſchyle en ne le montrant qu'en beau.

Le ſujet des Euménides eſt la ſuite des *Coëphores*. Oreſte, après avoir tué ſa mere, eſt obſédé par des Furies qui ne le quittent plus. Apollon, pour l'en délivrer, lui conſeille d'aller à Athènes implorer le ſecours de Minerve. Ce Dieu s'y tranſporte lui-même. Oreſte eſt ſoumis au jugement des Aréopagites, & ſauvé par Minerve. Voilà en gros le ſujet. On verra par le détail, que cette Tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'Aréopage en faveur des coupables. Ce Tribunal reçut ſon nom du Dieu Mars, * qui y fut jugé

* Ἄρης.

le

le premier, dit Pausanias. * Oreste le fut long-tems après sous Démophon, Roi d'Athènes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant sous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaste d'Aristophane sur les *Guespes.*

ACTE PREMIER.

L'unité de lieu n'est pas gardée dans cette Piéce : car d'abord la Scène est à Delphes. Mais ce n'est pas-là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bientôt. Oreste donc est supposé à Delphes dans le Temple d'Apollon. Une vieille Pythonisse ouvre le Théâtre par l'invocation de tous les Dieux fatidiques; début un peu lent, mais qui peint bien les cérémonies de ces sortes de Prophétesses. Elle s'asseoit sur son Trépié comme prête à prononcer des Oracles aux Grecs assemblés; spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du Théâtre, & apparemment dans le vestibule du Temple, elle apperçoit Oreste environné de Furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il

* *In Atticis.*

falloit en effet que leur figure fût extrêmement hideuſe, puiſqu'on rapporte que dès que ces Furies vinrent à ſe réveiller & à paroître tumultuairement ſur le Théâtre, où elles faiſoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent bleſſées de ſurpriſe, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors au nombre de cinquante Acteurs. On le réduiſit depuis cet accident à quinze par une loi expreſſe, & depuis à douze.

La Prophéteſſe expoſe donc le ſujet fort naturellement. Elle montre de loin Oreſte (qu'on ne voit point encore,) en forme de Suppliant, la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore ſanglante. Elle en laiſſe le ſoin à Apollon qui paroît avec Oreſte.

Ce Dieu l'aſſure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il ſçaura le tirer des mains des Furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laiſſent pour ſe réfugier à Athènes où ce Dieu achevera de le délivrer de leurs mains. Car enfin, ajoute-t-il, c'eſt moi qui vous ai porté à tuer Clytemneſtre. Oreſte, après une courte priere à Phœbus, ſe retire;

& Apollon prie Mercure de conduire heureuſement ce fugitif qu'il a pris ſous ſa protection.

A peine Apollon & Oreſte ont diſparu, qu'on voit ſortir de terre l'ombre de Clytemneſtre; tant cette Tragédie eſt féconde en ſpectacles. Elle appelle à haute voix les Furies pour les réveiller. Apparemment elles ſont étendues ſur le Théâtre. L'Ombre ſe plaint d'être négligée parmi la foule des morts, ſans vengeance, ſans reſſource contre un fils qui a tué ſa mere, tandis qu'elle paye bien cher la mort qu'elle a procurée à ſon époux. Elle leur montre les bleſſures qu'elle a reçûes d'Oreſte, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit-ce là le prix de tant de ſacrifices qu'elle leur a faits? » Quoi, dit-elle, » vous dormez! & votre captif, ſemblable à un Faon, s'eſt échappé de vos » mains. «

L'on auroit peine à deviner ce qui va ſuivre, & pour le dire ſans aucun déguiſement, le Chœur entier, ou la principale Furie ne répond que par des ronflemens redoublés, que l'Auteur a marqués très-exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, & ſuivant différens tons. Cela feroit croire que les inſtrumens ex-

primoient * ceci, comme ils exprimoient apparemment les plaintes & les pleurs à diverſes repriſes dans certains autres Chœurs, par exemple dans la Tragédie *des Perſes*. Toutefois à quelque aſſaiſonnement qu'on mette ces ronflemens de Furies, on convient aiſément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre ſiécle, où l'on a cependant vû les ris mis en rime & en muſique dans un Opéra. † Il faut encore ajouter, qu'après quelques importunités de l'Ombre de Clytemneſtre, la Furie principale rêve, & s'écrie en rêvant, comme ſi elle pourſuivoit une bête à la chaſſe. Enfin elle ſe réveille, & réveille ſes Compagnes fort étonnées à leur réveil de voir que leur proie leur eſt échappée. Elles s'en prennent à Apollon, & ſon fort ſcandaliſées qu'un jeune Dieu ait duppé de vieilles Divinités.

---

* On peut penſer la même choſe des croaſſemens des Grenouilles, & du ramage des oiſeaux dans ARISTOPHANE. Voyez la troiſiéme Partie.

† *Oh, qu'il eſt beau, ho, ho, ho!*
Qu'il eſt joli, hi, hi, hi, &c.

Fêtes de l'Amour & de Bacchus. *Act. II. Sc. II.*

ACTE II.

Apollon survient d'un air courroucé, & leur ordonne de sortir de son Temple, sous peine d'être percées de ses traits, & d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoye dans les lieux de la Gréce où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux, & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes, qu'on les empâle, qu'on leur coupe les extrémités du corps, & qu'on les rend Eunuques. « Voilà, dit-il, vos » régals ordinaires. C'est l'antre d'un » Lion sanguinaire qui doit être votre » retraite, & non ce Temple des Ora» cles. » Cependant, sur le reproche que lui font les Euménides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de sa mere, il se disculpe autant qu'il peut en deux mots, & il les renvoye au jugement de Minerve. Elles le quittent déterminées à poursuivre Oreste, & le laissent résolu de le défendre.

ACTE III.

Tout-à-coup le lieu de la Scène change, & Delphes devient Athènes. On voit Oreſte proſterné aux pieds de la ſtatue de Minerve, à laquelle il fait une priere courte & touchante. Les Euménides qui, en qualité de Déeſſes parcourent la terre d'un bout à l'autre en un inſtant, ſe trouvent à ſes côtés, & reconnoiſſent leur captif à l'odeur du ſang maternel qu'il a verſé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-tems du ſien, ſans lui donner la conſolation de mourir, & qu'elles le livreront enfin à Pluton ce Dieu redoutable aux impies. Oreſte a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le Temple de Delphes par le ſang des animaux répandu ſur lui, & plus encore par le tems qui efface tous les crimes. Il a beau dire qu'il vient invoquer Minerve, & lui offrir pour appui ſon bras, ſon ſceptre & ſon Royaume. Les Euménides lui répétent qu'il leur eſt dévoué, & que ni Minerve, ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En ſigne de réjoüiſſance de l'avoir retrouvé, elles ſe mettent à chanter autour de lui une Ode magique & infer-

nale. Cette espéce d'hymne est pleine du feu d'Eschyle, & inspire je ne sçai quelle horreur. Plusieurs des couplets finissent par un refrain qui montre que ce chant est un chant de Furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait sécher de frayeur. Tout ce qu'elles disent tend à faire voir qu'elles sont les vengeresses de la justice, & les bourreaux des criminels.

ACTE IV.

Minerve descend avec majesté dans son Temple. Elle voit Oreste aux pieds de sa statue, & les Furies qui l'assiégent. « Que prétendez-vous, leur dit-elle, » vous qui ne ressemblez ni aux Divi- » nités, ni aux hommes ? » Les Furies font connoître à la Déesse ce qu'elles sont & ce qu'elles veulent ; & comme elles la voyent déterminée à ne pas condamner Oreste sans l'entendre, elles consentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre lui.

Ce Prince commence son apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la statue qu'il tient embrassée. Il raconte ensuite son histoire en peu de mots. Il convient du fait : mais

il le justifie sur l'ordre d'Apollon, & remet sa cause entre les mains de Minerve. Par provision elle le prend sous sa sauve-garde, & veut qu'il soit jugé dans les formes par des Athéniens choisis qui jureront de prononcer suivant l'équité. Voilà, selon Eschyle, l'origine des procédures de l'Aréopage par rapport aux affaires criminelles.

Minerve sort avec Oreste : mais le Chœur, fort mécontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, se plaint amèrement de cette prétendue injustice. » Oui, s'écrient les Euménides, si cet » assassin nous échappe, toutes les loix » sont renversées. L'impunité rendra les » hommes plus prompts à l'imiter ; & » combien de meres auront le sort de » Clytemnestre !... Qui voudra désor- » mais nous invoquer ? quel malheureux » s'écriera, ô Justice, ô Thrône des Fu- » ries... » Tout roule sur cette morale, en Musique, qui remplit l'intervalle de l'Acte.

ACTE V.

Minerve reparoît à la tête des Juges qu'elle a choisis. Elle ordonne au Héraut d'emboucher la trompette, & d'im-

poſer ſilence au peuple, qu'on ſuppoſe préſent. On voit Apollon qui la ſuit, & qui entre en cauſe en faveur de l'accuſé. Quoique tout ceci prenne dans l'eſprit des Lecteurs un je ne ſçai quel air comique, qui les rappelle à la Comédie des Plaideurs, c'eſt toutefois une action très-ſérieuſe, ainſi que le plaidoyé d'Horace devant Tullus.

Minerve met la cauſe ſur le Bureau: & la principale Euménide commence à parler, non en haranguant, mais en interrogeant pied à pied l'accuſé ſur le fait; il en convient: ſur la maniere; il l'explique: ſur l'auteur de ce deſſein; c'eſt Apollon.

Oreſte interroge à ſon tour l'Euménide. « Pourquoi n'avez-vous pas puni » Clytemneſtre après qu'elle a tué ſon » époux? elle ne lui étoit pas liée par le » ſang, répond la Furie. »

Les faits ainſi expoſés, & convenus de part & d'autre, Apollon ſe léve à ſon tour; & pour juſtifier Oreſte, il avoue qu'il lui a commandé de tuer ſa mere. Mais il ajoute que tous ſes Oracles ſont les decrets de Jupiter même. « Quoi, » réplique le Chœur, Jupiter vous a » inſpiré d'ordonner le meurtre d'une » mere, pour venger un pere mort? oui,

» dit le Dieu ; car la mort d'un Héros » & d'un Roi doit être considérée avec » d'autres yeux que celle d'une indigne » épouse. » Il retrace, pour émouvoir le peuple en sa faveur, la maniere horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux, & son Roi : « Roi malheureux » d'avoir été épargné à Troye, qui lui » eût procuré une mort moins ignomi- » nieuse. » C'est le morceau pathétique de l'Avocat.

La Furie fait une petite objection assez impie à Apollon. « Hé quoi, dit- » elle, Jupiter a lié son pere Saturne, » & il condamne une Reine qui a en- » veloppé son mari d'un voile pour le » faire périr ! » Apollon réfute cette objection par l'extrême différence d'un Dieu lié, & d'un Roi mis à mort. On le presse sur le titre de mere, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçû le jour. Il se tire de-là par un *distinguo* très-singulier, mais reçû chez les autres Tragiques Grecs qui ont traité le même sujet ; c'est que le pere est véritablement l'auteur de la vie, & non la mere, qui n'est, dit-il, que simple dépositaire de son fruit. Il prend à témoin Minerve elle-même,

Voyez l'Oreste d'Euripide.

issue sans mere du cerveau de Jupiter. Il finit en promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce Prince & sa postérité seront toujours attachés au peuple d'Athènes par une alliance que rien ne pourra dissoudre. C'est un trait de politique d'Etat, qu'Eschyle avoit ses raisons de placer ici. Il regarde les Argiens sujets d'Oreste. Presque toutes les Tragédies anciennes sont pleines d'allusions pareilles, dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est-à-dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne à la maniere des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels; car c'est ici l'établissement des Juges de l'Aréopage. « J'entends, dit-elle, que cet » Aréopage, que ce lieu qui tire son » nom de Mars, & qui fut le camp des » Amazones quand elles firent la guerre » à Thésée, conserve la majesté de la » Justice, pour prévenir les crimes parmi mon Peuple. Plus désormais de » nouvelles loix: elles souilleroient les » miennes, comme l'eau est souillée par

» une matiere étrangère. Que mes loix
» regnent parmi vous, & tiennent lieu
» de Monarque. Sans la crainte, qui cul-
» tiveroit la Juſtice ? maintenez donc ce
» Tribunal comme le rempart le plus
» ferme de votre pays, Tribunal que
» n'ont point d'autres peuples, Tribunal
» déſintéreſſé, prompt à punir le crime,
» & toujours attentif à veiller au ſalut
» des citoyens. Tel eſt l'établiſſement
» que je fais pour ma nation chérie. »

Comme les Euménides ſentent que l'air du Bureau n'eſt pas pour elles, la Furie Coriphée lance quelques traits piquans pour intimider les Juges. Apollon y réplique : & l'une & l'autre imitent parfaitement deux parties adverſes qui ſont dans l'attente de leur jugement. Cependant Minerve donne ſon ſuffrage à Oreſte ; & la raiſon qu'elle en apporte, c'eſt que n'ayant point de mere, elle prend peu d'intérêt au meurtre de Clytemneſtre, conſidérée comme mere. Elle donne ordre auſſi-tôt de produire les pierres blanches & noires. « O Apollon,
» s'écrie Oreſte, quelle ſera l'iſſue de
» cette cauſe ? ... » L'Euménide en fait de même dans l'incertitude du ſuccès : & Apollon commande que l'on compte exactement les ſuffrages, parce qu'un

ſeul de plus ou de moins renverſe ou rétablit des familles entieres. Ce ſont là, comme il eſt viſible, autant de traits pour les gens de Juſtice du ſiécle d'Eſchyle, & de tous les tems. Les pierres noires & blanches ſe trouvent en nombre égal. Ainſi Oreſte eſt abſous.

Surquoi s'adreſſant à Minerve : « O » Pallas, dit-il, ô Déeſſe Tutélaire, c'eſt » vous qui me rendez à ma patrie. Oui, » les Grecs diront en me revoyant. C'eſt » par le ſecours de Minerve, d'Apollon, » & de Jupiter qui prend en main les » intérêts d'Agamemnon, qu'Oreſte re- » monte ſur le Thrône de ſon pere. Mais » avant que d'y monter, je voue à cette » terre une alliance éternelle. » Voilà le but de cette Piéce. (Eſchyle vouloit montrer l'union des Argiens & des Athéniens.) « Je jure qu'aucun Argien » n'y portera la guerre ; & ſi quelqu'un » des miens, après mon trépas, oſoit » violer le ſerment ſolemnel que j'en » fais, je lui annonce par avance des » malheurs qu'il ne pourra éviter. je lui » rendrai les chemins d'Athènes impra- » ticables, & du fonds du tombeau, je » ſçaurai le faire repentir de ſon entre- » priſe, prêt au contraire à devenir fa- » vorable à ceux qui honoreront Athè-

» nes, & qui garderont l'alliance que je » viens de jurer, &c. » Il se retire & laisse les Euménides exhaler leurs plaintes & leur rage.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, & que c'est une affaire de grace, puisqu'après tout les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de désoler Athènes. Elle leur promet enfin un asyle, des honneurs, & des autels dans la ville. Le Chœur encore irrité répète ses plaintes & ses invectives. Ce sont des Furies qui s'emportent contre leurs Juges. Minerve continue de les prier avec dignité; & elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce Dieu, au sujet de Phaëton foudroyé, voulut refuser sa lumiere au monde,

Precibusque minas regaliter addit. *

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Athéniens. On leur passe de faire éclater

* Ovid. *Metam. l.* 2. *v.* 397.

quelque colère dans les premiers momens ; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette Scène, à la matiere près, est bien conduite quant à la passion. Les Euménides sont contraintes de céder à l'éloquente & vive douceur de la Déesse. Elles font leurs conditions. Minerve leur donne parole qu'on leur élévera un Temple : (c'étoit celui qui étoit à Athènes du tems d'Eschyle,) & que nulle famille ne prospérera sans leur aveu. Elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athènes. On les reçoit comme Déesses du pays par l'ordre de Minerve ; & cette cérémonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge, qui conduisent ces Divinités nouvellement adoptées dans le lieu qui leur est destiné.

On sent assez que les traits rudes & un peu grossiers de cette Piéce, sont fort opposés à notre goût, & au vrai goût du Théâtre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits, ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des Furies, & ce spectacle de monstres difformes, ne vaut du tout rien. Cependant, comme c'étoient des Divinités respectables pour

les Grecs, ils les voyoient avec d'autres yeux que nous. A plus forte raison devoient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreste, & Minerve jouer le rôle qu'elle joue. Tout cela étoit dans leur génie ; & il est nécessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, pour ne pas trouver ridicule une Tragédie qui ne l'étoit certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'Univers.

LES SUPPLIANTES,

TRAGÉDIE

D'ESCHYLE.

VOICI encore une des Tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la derniere de celles qui nous restent de lui. Danaüs régnoit en Egypte avec son frere Egyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître, & soumit son frere à ses loix. Egyptus avoit cinquante fils, & Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La

propoſition effraya les Danaïdes, de maniere qu'elles s'enfuirent à Argos avec leur pere Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paroiſſoit impie. Au reſte, Argos étoit en quelque ſorte leur terre natale, puiſque la Maiſon de Danaüs étoit iſſue d'Io qui étoit Argienne. C'eſt ſur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevroit plus volontiers dans ce pays. Pelaſgus fils de Palecthon étoit alors Roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejetter les prieres de ces illuſtres Suppliantes, mais dangereux en même-tems de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre, & Pelaſgus en bon Roi content de gouverner ſon petit Etat, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangères. Cette délibération eſt tout le fonds de la Tragédie dont on va rendre compte. L'hiſtoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort différente de celle que racontent d'autres Poëtes. Selon eux, Danaüs, après avoir regné neuf ans avec ſon frere en Egypte fut déthrôné, pourſuivi, & contraint de ſe refugier à Argos, où il fonda le Royaume de ce nom. Il ne laiſſa pas de conſentir au mariage de ſes cinquante filles avec ſes cinquante neveux; mais ſous condition ſecrette, que les Danaï-

des armées d'un poignard caché sous leurs robes, massacreroient leurs maris la premiere nuit de leurs nôces. Ce projet s'exécuta, disent-ils; & la seule Hypermnestre épargna son mari Lyncée, qui fut depuis successeur de Danaüs au Royaume d'Argos. Eschyle n'entre point du tout dans ces événemens. Il se peut faire toutefois qu'ils soient la suite de l'histoire qu'il traite, & à laquelle il se borne dans cette Tragédie. Dans les éditions qui nous en restent, les personnages ne paroissent pas exactement cottés. On en met un sur la liste qui ne doit point se trouver dans la Piéce. C'est le personnage d'un Vieillard. Il paroît qu'il est inutile, & qu'on lui a donné mal-à-propos une partie du rôle de Danaüs, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la Scène. Le Roi d'Argos est le second Acteur; un Hérault envoyé par Egyptus, & le Chœur composé des Danaïdes font les autres rôles. La Scène est sur le rivage de la mer, près de la lice, où l'on faisoit les jeux publics, & où l'on voyoit les statues des Divinités qui présidoient à ces jeux.

ACTE PREMIER.

Eſchyle qui prend plaiſir à frapper ſes Spectateurs dès l'abord par de grands & de magnifiques ſpectacles fait voir ici des vaiſſeaux qui abordent, & les cinquante Danaïdes qui mettent pied à terre avec leur ſuite, ayant à leur tête leur pere Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adreſſe à Jupiter pour le prier de leur être propice; & par là elle explique naturellement le ſujet de leur fuite & de la Tragédie. C'eſt leur pere qui eſt l'auteur du parti qu'elles ont pris, Chef de leur entrepriſe, & compagnon de leur exil. Ce ſont des hymens exécrables aux Dieux qu'elles fuyent; & c'eſt leur ancienne patrie, l'Argolide, qui eſt le terme qu'elles ont ſi ardemment déſiré. « O Ville, ô Contrée, ô » Dieux, protecteurs de l'innocence, » recevez une troupe timide qui vous » implore, & précipitez dans le fonds » des mers les fils d'Egyptus, plutôt » que de permettre des mariages que » vous déteſtez. »

Il faut remarquer que comme elles viennent demander à des étrangers un aſyle en qualité de Suppliantes, elles

portent des symboles conformes à leur situation, à savoir des rameaux ornés de bandelettes de laine. Tout ce premier Acte, qui commence par le Chœur ainsi que plusieurs autres Piéces des Anciens, ne consiste guère que dans l'exposition abrégée que je viens de dire. Eschyle en fait quarante vers avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire qui est ici fort long remplit tout le reste de l'Acte; ce ne sont que des invocations réitérées que font les Danaïdes aux Divinités du Pays, & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io changée en génisse par Junon, puis Epaphus son fils, dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philoméle, comparaison favorite d'Eschyle & des autres Tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des Dieux, particulierement de Jupiter dont elles disent des choses très-relevées, qui montrent bien que les Grecs avoient souvent des idées fort nobles de la Divinité. « Dieux, auteurs de notre » race, daignez écouter de justes vœux, » & rejetter ceux des impies. Mars lui-» même donne à ceux qui échappent du » combat un asyle respecté des Dieux.

» Tout notre cœur se doit à Jupiter. Ses » vûes sont impénétrables. Sa lumiere » luit en tous lieux, jusques dans les té- » nébres. Les accidens de la vie n'en » sont pas moins obscurs pour nous : » mais quelques ténébreuses que soient » les routes de Jupiter, tout ce qu'il a » déterminé d'un signe de sa tête s'exé- » cute. Du plus haut des Cieux, il jette » un coup d'œil sur les impies, & il les » condamne, &c. » Enfin, tout ce que disent les Danaïdes exprime vivement & les vœux qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus, & l'horreur qu'elles ont de leur alliance : car elles sont déterminées, si les Dieux & les hommes n'ont pitié d'elles, & ne les protégent contre la violence, à recourir à la mort, & à chercher aux enfers l'asyle qu'on leur aura refusé sur la terre.

ACTE II.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit à ses filles qu'il est tems de songer à la maniere dont elles vont se comporter à l'égard des Argiens. En effet, il apperçoit de loin un nuage de poussiere, & découvre peu à peu que ce sont des gens armés. Bientôt il entend

le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ses filles s'asseient au pied d'un grouppe de Divinités, qu'il reconnoît pour celles qui préſident aux Jeux publics. « Un » autel eſt un rempart plus ferme que les » tours. C'eſt un bouclier qu'on ne peut » briſer. Prenez ces rameaux d'olivier » ſi chers à Jupiter : couronnez-les de » bandelettes blanches ; portez-les avec » un religieux reſpect, & parlez avec la » modeſtie qui convient à des étrangè- » res. Dites toutefois hardiment que vo- » tre fuite n'eſt point criminelle, & que » vos mains ne ſont point ſouillées de » ſang. Que vos paroles, que votre air, » que vos regards, que tout reſſente » l'humble pudeur qui doit briller ſur » votre front. Gardez-vous de parler » d'abord, ou de faire de longs diſ- » cours. Rien n'eſt plus odieux. Souve- » nez-vous d'être ſouples, & de ceder. » Etrangères, vous venez demander du » ſecours ; & il ne ſied pas d'élever la » voix dans cette ſituation. »

Les Danaïdes ſemblables à de timides Tourterelles à l'aſpect du Vautour, comme parle Eſchyle, vont à l'inſtant ſe placer à l'abri des autels, où elles

invoquent derechef les Dieux qu'on y révére, Jupiter, Apollon, Neptune, & Mercure.

ACTE III.

Cependant le nuage s'éclaircit, la petite armée s'approche, & l'on voit paroître Pelasgus environné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur pays, & ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour, il se déclare Roi d'Argos, il fait la description de ses Etats, & nomme ses prédécesseurs à-peu-près comme font les Héros d'Homère, chose qui montre bien les mœurs des Anciens; mais que nous ne sçaurions leur pardonner, soit raison, soit caprice, de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration, il leur demande de son côté un exposé court & fidéle de leur état & de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine: & Pelasgus leur fait raconter en détail, par de fréquentes interrogations, comment leur généalogie remonte jusqu'à Io, quelle fut l'aventure de cette fille d'Inachus, de quelle maniere elle arriva à Memphis. Elles ajoutent qu'Io

mit au monde Epaphus, & que Bélus, fils de celui-ci, eut pour fils Danaüs leur pere. De-là, elles viennent au sujet véritable de leur voyage d'Egypte à Argos; c'est la crainte d'épouser leurs cousins-germains; & elles demandent en grace à Pelasgus de les protéger contre la violence de leurs amans. « Respec-» tez, disent-elles, ces branches dont » nous avons couronné les autels de vos » Dieux: respectez Jupiter qui prend en » main la cause des Supplians. » Toute la suite de ces prieres est fort belle & fort touchante.

Mais Pelasgus se trouve embarrassé. Donnera-t-il un asyle à des Princesses malheureuses? il expose son peuple à une guerre certaine contre des Princes redoutables par leurs forces, & plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t-il des supplications sacrées parmi les humains? son cœur ne sçauroit y consentir. Ce seroit de plus se livrer à toute la vengeance des Dieux, * dont

* » Offenser les Supplians, (dit PLATON, » l. 5. des loix) est le crime le plus criant de » tous ceux qu'on peut commettre contre tout » étranger ou citoyen. Dieu même est leur ga-» rant & leur vengeur.

on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puissant chez les anciens Payens que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chez eux, violer l'hospitalité, rejetter des Supplians qui n'avoient pour armes que leur misère, d'humbles prieres & des branches d'olivier, c'étoit un crime qui attaquoit la Divinité même. La religion naturelle, quoique défigurée par la superstition, régnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Cette délibération de Pelasgus est le seul pivot sur qui roule cette Tragédie si simple; & quiconque voudra se donner la peine d'y jetter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes poursuivies par des ravisseurs, & celle du Roi d'Argos, à les considérer dans leur siécle, & par rapport aux Spectateurs Athéniens, étoit une situation très-heureuse pour produire les mouvemens du Théâtre, eû égard à leurs idées & à leurs intérêts d'État. Cette Scène est très-longue; mais naïve, & aussi intéressante pour eux, qu'elle l'est peu pour nous. A mesure que les Suppliantes pressent le Roi, il se sent agité par deux

divers mouvemens, l'un de compassion ou plutôt de religion pour des personnes infortunées, l'autre de politique pour les intérêts de son Royaume ; desorte que tantôt Roi, tantôt homme, il ne sçait lequel croire de l'homme ou du Roi. Quelquefois il rebute les Danaïdes, & quelquefois il les rassure, toujours flottant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple & de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller ; il se contente de les consoler : mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot, il les renvoye à l'acclamation du peuple, non pourtant sans qu'il en coûte à son cœur. Car dans l'incertitude où il les laisse, elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser, elles trouveront pour derniere ressource un asyle dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très-naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd'hui ? « Sçavez-vous, disent-elles, » quel sera notre recours ? » Elles laissent deviner le Roi. Puis elles montrent leurs ceintures, dont elles feront, disent-

elles, un nouvel ornement à ces Dieux qu'elles ont déja parés de leurs bandelettes : & quel ornement ? elles se pendront à ces statues. C'étoit la maniere alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie, & peut paroître ridicule à ceux qui ne veulent pas entrer dans les mœurs de l'antiquité, aussi-bien que la mort de Jocaste & de Phédre, qui réellement se pendent chez Sophocle & chez Euripide. Mais pourquoi ridicule ? les tems & les pays ont leurs modes ; & d'ailleurs, il n'est que maniere d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t-il à l'égard de Monime ? il suit l'histoire. Il ose à la vûe des François supposer avec Plutarque qu'elle a voulu se servir de son bandeau Royal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?

Voici la chose même : ou plutôt ce n'est plus elle. La noblesse de l'expression en a sauvé la peinture en la faisant. L'expression fait tout ; c'est par elle qu'on trouve le secret de rendre ou trop respectables, ou trop mépriſables les Anciens, quoique le premier soit beaucoup moins aisé que le second : car le sublime est très-voisin du ridicule ; & souvent telle chose enléve les suffrages, par la majesté de la pensée, ou par la force du sentiment, qui étant parodiée par la substitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura tiré des larmes : & n'est-ce pas là le véritable art * des parodies ? l'imitation burlesque est d'autant plus piquante, & son sel réjoüit d'autant plus, que la chose imitée a plus de beauté réelle & de vraye grandeur. C'est qu'il en coûte à l'amour-propre pour applaudir ; & qu'il se dédommage de ses applaudissemens par les ris. Cette pensée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux

* ARISTOPHANE le sçavoit bien, lui qui en a farci ses Comédies. Voyez la troisiéme Partie.

Anciens. Reprenons donc le fil des *Suppliantes.*

Pelasgus, dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui assurer des asyles, se détermine à le faire conduire dans la ville avec une escorte. « Suivez-moi, dit-il, Vieillard, » pere de ces Princesses, venez & portez ces rameaux à tous les autels de » la ville. Que le peuple entier y reconnoisse votre arrivée & vos vœux. Je » préviendrai par-là les murmures sur » ma conduite. Car le peuple est toujours prêt à blâmer ses Souverains. » Peut-être la haine que les citoyens » prendront contre les amans des Princesses se tournera en compassion pour » les malheureux. » Danaüs part, & le Roi rassure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour satisfaire leurs desirs.

Cependant, comme elles savent qu'on les poursuit de la part d'Egyptus & de ses fils, elles font mille vœux pour écarter l'effet de cette poursuite. Elles se rappellent les erreurs d'Io, ses aventures, & les amours de Jupiter. La tendresse qu'il eut pour Io, ranime leurs prieres & leur espérance. Ce Dieu vou-

droit-il abandonner des Princeſſes qui deſcendent de celle qu'il aima ? elles répétent enfin ces éloges de Jupiter dont j'ai déja parlé, à ſçavoir qu'il eſt auteur & maître de toutes choſes, Souverain par lui-même ſans connoître d'autre Souverain, qu'il fait d'une parole tout ce que ſa prudence le porte à opérer. Ce ſont-là de légers traits des louanges de la Divinité, dont cette Piéce eſt toute remplie : & voilà le troiſiéme Interméde.

ACTE IV.

Danaüs de retour apprend à ſes filles d'heureuſes nouvelles. Le peuple a écouté ſes prieres, & par un decret, il prend les Suppliantes ſous ſa protection. Il raconte comment la choſe s'eſt paſſée. » Les ſentimens des Argiens n'ont point » été partagés, dit-il ; l'air a retenti des » acclamations unanimes qu'ils faiſoient » en notre faveur. L'on nous reçoit à » Argos comme perſonnes libres, & » nous y avons droit d'aſyle. Nous ne » ſerons point conduits en qualité de » captifs ; & ſi l'on nous fait la guerre, » le peuple veut qu'on exile comme in-

» fâme quiconque ne prêtera pas main-
» forte à des citoyens qu'il adopte. C'eſt
» le Roi lui-même qui leur a inſpiré ces
» ſentimens, & dicté cet arrêt. Il les me-
» naçoit de toute la colère de Jupiter,
» Protecteur des Supplians. Ces bran-
» ches, diſoit-il, qui ſont ſur nos murs
» & à nos portes, réclameroient contre
» notre dureté, & ſeroient pour nous une
» ſource intariſſable de malheurs, &c. «

En reconnoiſſance d'une faveur ſi ſignalée, les Danaïdes chantent en Chœur une hymne remplie d'heureux ſouhaits pour les Argiens leurs bienfaicteurs. C'étoit l'uſage de faire des vœux pareils, quand on étoit reçu dans une terre étrangere. Nous l'avons vû dans les Euménides. Ces Déeſſes, en acceptant pour ſéjour l'Attique, forment de ſemblables ſouhaits. Ceux des Danaïdes ſont le ſujet d'un cantique, qui paſſeroit pour une magnifique Ode dans le goût de Pindare & des anciens Hébreux, s'il étoit poſſible de lui conſerver ſa nobleſſe dans une traduction. En voici quelques traits.
» Dieux iſſus de Jupiter, écoutez les
» vœux que nous formons pour ce peu-
» ple. Que le cruel Mars, qui, ſembla-
» ble à un moiſſonneur, déſole les na-

» tions, ne consume jamais celle des Ar-
» giens par le feu de la guerre, puisque
» notre misère a trouvé grace aux yeux
» des citoyens, & qu'ils ont respecté les
» Suppliantes de Jupiter ! que jamais la
» contagion ne dépeuple Argos, & ne
» couvre le pays de cadavres épars !
» qu'une brillante jeunesse ne soit pas en-
» levée comme les tendres fleurs ! ....
» que les autels soient toujours entourés
» de Vieillards pour implorer le secours
» de Jupiter sur le gouvernement de l'E-
» tat ! daigne la Déesse qui préside aux
» enfantemens, être favorable aux fem-
» mes Argiennes, & procurer à cette
» contrée, des Princes dignes d'elle.« Le Chœur invoque ensuite Apollon pour la jeunesse, le Pere des Dieux pour la fertilité des terres, les Muses & les Déesses pour l'allégresse publique, &c.

Danaüs interrompt ces chants à la vûe d'un vaisseau qu'il voit fendre les flots. Il en reconnoît le pavillon & les ornemens. Il apperçoit les barques qui le suivent. En un mot, il annonce qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ses filles contre ce terrible contre-tems. Argos s'est déclaré pour elles : que peuvent-elles craindre de leurs ennemis ? le

contraſte de ces filles effrayées, & d'un pere qui tâche de les raſſurer, fait tout le jeu de cette Scène. Le pere veut aller chercher main-forte : ſes filles ne peuvent conſentir à le laiſſer partir. Les vaiſſeaux approchent : que feront-elles ſans lui contre des impies qui ne reſpecteront pas l'aſyle ſacré où elles ſe ſont réfugiées. » Soyez tranquilles, reprend » Danaüs. L'ennemi défiant ne pourra ni » n'oſera ſi-tôt mettre pied à terre. Nous » aurons le tems de recevoir du ſecours. » Implorez les Dieux, & laiſſez-moi vo» ler chez les Argiens. « Il part à l'inſtant & les laiſſe tremblantes. Elles ſe livrent à leurs frayeurs : elles ſe croyent déja perdues. Où fuir ? où ſe cacher ? elles voudroient ſe diſſiper & diſparoître comme la fumée qui s'éléve dans les nues. Quoiqu'il arrive, elles périront plutôt que d'épouſer leurs perſécuteurs. Elles ne refuſeront point d'être la proie des oiſeaux : le trépas leur paroît plus ſupportable que cet horrible hymen. A meſure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prieres.

ACTE V.

Durant ce trouble un Hérault vient droit à elles, & ſans autre préparatif, il les preſſe avec menaces, de monter ſur le vaiſſeau. Les Danaïdes jettent des cris pitoyables; & le Hérault s'emporte juſqu'à les menacer de les traîner impitoyablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injuſte raviſſeur, atteſter les Dieux, du ſein deſquels on les veut arracher. Le Hérault impie ne connoît point, dit-il, les Divinités Grecques. » Ô Jupiter, s'é-» crient les Danaïdes, vos Autels ſont » pour nous une retraite auſſi foible que » les toiles des plus vils inſectes. Loin » d'être notre aſyle, ils ſont notre mal-» heur. O Terre, ô Mer commune, re-» tentiſſez de nos triſtes cris. Partez, dit » le Hérault, je ne ſçai ce que c'eſt que » les Dieux de ce Pays. Ce n'eſt pas à » eux que je dois la vie & la vieilleſſe » où je ſuis parvenu. «

Sur ces entrefaites arrive heureuſement Pelaſgus avec ſa Cour, & ſuivi de Danaüs. Témoin de la violence du Hérault qui a déja ſaiſi une des Princeſſes

par la chevelure, il eſt indigne de cette audace. » Que fais-tu, lui dit-il? de quel » front oſes-tu faire cet outrage à cette » contrée? « Le Hérault prétend être en droit d'en uſer ainſi. A l'entendre, il réclame ce qui appartient à ſes maîtres. Il ne viole point l'hoſpitalité. Il ſe plaint lui-même qu'on la viole à ſon égard. » Non, dit le Roi, je ne l'exerce point » à l'égard de ceux qui mépriſent les » Dieux. Hé-bien, lui répond le Hé- » rault, parlez ainſi aux fils d'Egyptus. « Et auſſi-tôt il lui déclare la guerre de leur part s'il refuſe de livrer les Danaïdes.

Le Roi, accompagné des principaux citoyens, prend hautement les Princeſſes ſous ſa protection. Il renvoye le Hérault avec dédain, & lui ordonne de porter cette réponſe à ſes Maîtres. » Pour » vous, dit-il aux Danaïdes, entrez avec » votre ſuite dans une ville dont les tours » vous mettront à couvert de vos ra- » viſſeurs. « Il leur donne le choix de ſon Palais, ou de quelque autre demeure particuliere où elles ſeront ſeules & en ſûreté. Les Danaïdes, comblées de cette généroſité, remercient Pelaſgus, & le prient de trouver bon qu'elles remet-

tent à Danaüs leur pere le soin de déterminer quelle sera leur retraite. Danaüs, après avoir marqué sa reconnoissance au Roi & aux citoyens, qui viennent encore de lui donner des Gardes pour le garantir des piéges de ses ennemis, laisse à ses filles la liberté de choisir ou du Palais que le Roi leur offre, ou de la demeure qui leur est offerte par les citoyens. Mais il les exhorte, pardessus toutes choses, à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont si heureusement sauvée de la passion de leurs amans à travers tant de dangers. » Ne faisons » pas, dit-il, cette tache à notre nom ; » & ne donnons pas à nos ennemis le » plaisir malin d'avoir rien à nous repro- » cher. « Le Chœur répond comme il doit à cet avertissement paternel. Il veut oublier désormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il se met sous la sauve-garde de la chaste Diane, & il se sent assez fort pour vaincre l'Amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le Chœur se sépare en deux demi-Chœurs ; c'est-à-dire, qu'une des Danaïdes s'entretient avec la Coriphée sur cette crainte de l'avenir. » Ce que le Destin a dé-

» terminé, dit l'une, nous arrivera. Les
» decrets de Jupiter ſont inévitables.
» Mais puiſſe l'Hymen que nous redou-
» tons, être deſtiné à d'autres qu'à nous!
» vous ſouhaitez, répond l'autre, un bien
» qu'il n'eſt peut-être pas poſſible d'ob-
» tenir. Il vaut mieux ne point pénétrer
» dans l'abyſme des ſecrets des Dieux. »
Elles finiſſent en conjurant ces mêmes Dieux de les garantir du mariage qu'elles déteſtent.

Il eſt vraiſemblable qu'Eſchyle a mis cette fin exprès pour laiſſer entrevoir au Spectateur qu'il ne prétendoit pas choquer l'hiſtoire reçue, puiſqu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'épouſer les fils d'Egyptus, & qu'elles ſe déterminerent à les tuer la premiere nuit de leurs nôces.

Fin des Tragédies d'Eſchyle.

2°.

LES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

AVERTISSEMENT.

A En croire l'Auteur inconnu de la vie de Sophocle, ce Poëte avoit compoſé cent dix-ſept ou même cent trente Tragédies. Il n'y en a eu que ſept qui ayent échappé à l'injure des tems. On en a vû trois entierement traduites dans la Premiere Partie de ce Livre, à ſçavoir *Oedipe Roi*, *Electre*, & *Philoctete*. Les quatre autres dont on va voir des Analyſes étendues, & la traduction preſque entiere, ſont *Ajax furieux*, *Antigone*, *Oedipe à Colone*, & *les Trachiniennes*. On a joint à l'*Antigone*, celle de *Rotrou*, & aux *Trachiniennes*, l'*Hercule mourant* du même Auteur François, avec l'*Hercule au mont Oeta de Sene-*

que. Dans l'arrangement de l'Hiſtoire il faudroit lire ainſi les Piéces de Sophocle.

Les Trachiniennes.
Oedipe Roi.
Oedipe à Colone.
Antigone.
Ajax furieux.
Philoctete.
Electre.

LES TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

AJAX FURIEUX.

JE rends ainſi le titre de la premiere Piéce de Sophocle, parce que s'il revenoit au monde, il en uſeroit comme l'Auteur du *Roland furieux*, & ſe ſerviroit de ce terme au lieu de celui de *Porte-fouet*, qu'il employe. Loin de conſerver à ſon Héros devenu phrénétique, un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la choſe même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main, occupé à donner les étrivieres à un Bélier qu'il prend pour Ulyſſe. Mais il faut com-

mencer par faire grace de la choſe & du nom à un Poëte qui avoit affaire à des Spectateurs que cette idée ne bleſſoit pas. Avec cette précaution, j'oſerai préſenter aux Lecteurs le ſpectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Athéniens, en faiſant toutefois obſerver que la décence eſt tellement gardée dans cette Piéce, que les effets de la fureur d'Ajax ſe paſſent toujours hors de la Scène, & jamais aux yeux du Spectateur.

Ajax & Ulyſſe, après la priſe de Troye diſputerent entr'eux les armes d'Achille. Cet héritage d'un ſi grand Héros leur paroiſſoit un prix dû à leurs exploits, comme ſi la poſſeſſion de ces armes eût pû être un témoignage authentique, que l'un ou l'autre étoit digne héritier de qualités & de la valeur d'Achille.* Cette

* Les rangs de valeur étoient en effet réglés dans le fameux ſiége de Troye. Achille paſſoit pour le plus brave ſans difficulté. Ajax étoit le ſecond. Chacun ſe pourvoyoit après eux comme il pouvoit. Mais dans la diſpute des armes d'Achille, l'éloquent Ulyſſe l'emporta ſur le brave Ajax, & la langue ſur le bras, comme le dit Ulyſſe dans *Philoctete* Acte I. Scène II. pag. 77. du ſecond Volume & OVIDE, *Metam.* l. 13. v. 382.

diſpute devint une affaire d'honneur & d'Etat, mais d'une ſi grande importance, qu'elle fut portée au Tribunal de toute l'armée Grecque. * Ovide a employé toute la ſoupleſſe & la fécondité de ſon génie à faire les plaidoyés qu'il met dans la bouche des deux Princes rivaux. Le fait eſt qu'Ulyſſe l'emporta ſur Ajax, & l'éloquence ſur la bravoure, comme dit Ovide.

† *Mota manus procerum eſt : & quid facundia poſſet*
Re patuit : fortiſque viri tulit arma diſertus.

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçût un tel dépit qu'il en devint furieux, & comme il avoit réſolu de laver ſa honte dans le ſang de tous les Princes Grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il maſſacra des troupeaux, croyant égorger ſes juges. Entr'autres animaux il emmena dans ſa tente un Bélier qu'il s'imaginoit être Ulyſſe ; & prévenu de cette idée, il exerça plus d'une fois ſa rage ſur ſon prétendu captif. Re-

* Ovid. *Metam. l.* 13. *v.* 1.
† *Ibid. v.* 382.

venu à lui-même, & confus, moins de ſes excès, que de voir ſa vengeance manquée & tournée en ridicule, il ſe donna la mort.

Que ce ſoit-là l'hiſtoire ou la fable, c'eſt du moins l'idée de Sophocle : & c'eſt à quoi il faut s'en tenir, auſſi-bien que dans les ſujets des autres Tragédies anciennes, où nous voyons que les Poëtes ſe donnoient de grandes libertés, fondées ſur les différentes traditions touchant leurs Héros. Car comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choiſir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits aſſez conſidérables ſans choquer les idées du public.

Je ſçai que M. l'Abbé * d'*Aubignac* a travaillé exprès ſur cette Piéce avec beaucoup de ſoin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des régles du Théâtre, obſervées à la rigueur. Il a très-bien montré que le tems & le lieu y ſont reſſerrés très-finement dans les bornes de la vraiſemblance & du bons ſens. Quant à l'action, la choſe paroît un peu moins claire. Il a démêlé la maniere

* Pratique de Théâtre, vers la fin. Voyez ce morceau.

adroite dont Sophocle a préparé ſes incidens, ſa dextérité à lier les Scènes, à faire paroître & diſparoître ſes Acteurs à propos & naturellement, à les faire connoître d'abord, à diviſer judicieuſement les Actes, à marquer juſte les intervalles, ce qui eſt bien plus difficile à ſentir dans Eſchyle. Enfin l'Auteur *de la Pratique du Théâtre* n'a rien omis pour faire appercevoir dans *Ajax* toutes les beautés qui caractériſent une Tragédie comme une action repréſentée. Mais ſans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites ſur la marche de l'œuvre Théâtrale en ſuppoſant la Piéce lue, je me contenterai de la faire lire ici en inſiſtant ſur les endroits les plus remarquables, perſuadé que les connoiſſeurs verront aſſez par eux-mêmes l'enchaînement des choſes, & l'art du Poëte, ſans qu'il ſoit néceſſaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de M. d'*Aubignac* ſuppoſent qu'on a lû la Piéce : & je l'expoſe toute entiere.

ACTE PREMIER.

Le ſpectacle ſeul annonce d'abord une partie du ſujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté ; & de l'au-

tre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente, & plus avancée vers les Spectateurs. C'eſt celle d'Ajax devant laquelle toute l'action doit ſe paſſer.

Minerve, viſible au Spectateur, mais inviſible pour Ulyſſe, indique tout cela fort délicatement, & appercevant ce Prince qui a les yeux attachés ſur le pavillon d'Ajax pour l'épier : » Apprenez-» moi, dit-elle, quel eſt votre deſſein, » & vous apprendrez de moi ce que » vous déſirez de ſçavoir. « Ulyſſe raconte à Minerve ce qui s'eſt paſſé la nuit qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, & qu'on attribue ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en aſſurer par lui-même, & il prie Minerve, ſa Divinité tutélaire, d'aider à cet éclairciſſement. La Déeſſe lui apprend que c'eſt en effet Ajax qui a tué les troupeaux qu'il a pris dans ſa phrénéſie pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit véritablement aſſouvi ſa vengeance ſur eux, à cauſe de leur jugement ſur les armes d'Achille, ſi elle n'eût eû ſoin de lui ôter l'uſage de la raiſon, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce Prince. Mais afin qu'Ulyſſe

lyſſe voye de ſes yeux des marques ſenſibles de cette rage, elle appelle Ajax, & promet à Ulyſſe de le cacher tellement aux yeux de ſon ennemi, qu'il pourra le voir ſans être vû. Ulyſſe marque ici ſon caractere auſſi timide que prudent. Car pour dire la vérité, il paroît un peu lâche, puiſque malgré les précautions de ſa Déeſſe tutélaire, il témoigne qu'il voudroit fort ſe diſpenſer de voir Ajax. Il eſt vrai qu'il ajoute qu'il le craindroit moins paiſible que furieux; mais après tout, il veut être bien aſſuré d'être inviſible, & ce n'eſt qu'après cette aſſurance, qu'il conſent à le voir : encore, ajoute-t-il, en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avoue que ce trait n'eſt pas à la louange d'Ulyſſe ni de Sophocle. Mais le Roi d'Ithaque étoit trop connu pour le déguiſer aux Spectateurs, & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excuſable, ſi l'on n'a recours à l'allégorie, & par conſéquent au rôle bizarre que les Grecs faiſoient jouer à leurs Dieux; c'eſt que Minerve qui a ôté l'uſage de la raiſon au malheureux Ajax, le trompe de ſang

froid en feignant de le servir, tandis qu'elle sert son rival. L'on absout, ou l'on condamne Homère pour de pareilles Scènes; & si Homère a fait faute en ceci, Sophocle n'en est pas exempt. L'idée des Anciens sur les Divinités favorables ou contraires, leur faisoit recevoir sans peine tout ce jeu Poëtique de leurs Divinités: & sur ce pied-là, on absoudra ou l'on condamnera, si l'on veut, leur siécle avec plus de justice que leurs Poëtes, qui se conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des Anciens étoit fort différente de leur religion, & souvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la seconde fois, & lui reproche son peu d'attention à la voix de sa patronne. Ajax sort enfin de sa tente, & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées sur ses ennemis. Cette Scène est artificieuse: car Ulysse, sans être vû, apprend ainsi de la bouche de son ennemi tout ce qu'il veut sçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y est complet pour ceux qui l'aiment. * En effet, Mi-

* L'allégorie a certainement lieu. Je prie le Lecteur de ne pas juger avec précipitation.

nerve n'étant autre choſe que la raiſon, comme cette raiſon dont l'homme fait tant le vain, juſqu'à ne conſulter qu'elle, méne les uns à leur but, & ſéduit les autres; ainſi Minerve ſert-elle Ulyſſe au préjudice d'Ajax qu'elle fait tomber dans le piége. Je ſçai que l'allégorie ne doit pas être la ſeule clef de l'antiquité, & que le Taſſe avec les autres Poëtes qui l'ont ſuivi juſqu'au ſiécle paſſé, ont donné trop tête baiſſée dans un labyrinthe d'allégories où ils ſe ſont quelquefois perdus; mais quand l'allégorie a naturellement lieu dans la Fable, dont elle eſt après tout l'origine, puiſque les Payens n'ont fait que diviniſer tout ce qu'ils voyoient, il eſt naturel auſſi de la ſentir & d'entrer dans les idées ſenſibles que le Poëte veut nous préſenter, ſans vouloir trouver du myſtère dans tout le reſte, où l'allégorie ne s'offre pas ſenſiblement. *Voyez Plutarque.*

La Déeſſe, par des demandes fines,

En liſant la ſuite de cet Ouvrage, il verra quand & juſqu'où on doit admettre l'allégorie dans les Fables; & en jugeant ſur les faits que je ne veux qu'expoſer, il critiquera les deux excès dont parle PLUTARQUE, au Traité de la maniere de lire les Poëtes.

tire d'Ajax l'aveu de tous ſes deſſeins contre les Grecs, & ſa mauvaiſe volonté contre Ulyſſe en particulier. Car il ſe vante d'avoir tué les principaux Rois, ſur-tout les Atrides. A l'égard du Roi d'Ithaque, il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs ſupplices, & expirer ſous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajax, prêt d'obéir à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaiſance pour Pallas, & il rentre dans ſa tente pour continuer ſa vengeance.

» Hé-bien, Ulyſſe, dit la Déeſſe, vous » voyez quel eſt le pouvoir des Dieux. » Y avoit-il un homme plus ſenſé & un » plus grand Héros que ce Prince ? « Elle fait entendre que c'eſt par ſon pouvoir qu'il eſt privé de l'uſage de la raiſon, pour favoriſer Ulyſſe & le dérober à la mort. » Ah, répond celui-ci, je lui rends » juſtice, &, quoique mon ennemi, je » le plains dans ſon malheur. Son » exemple me fait faire un retour ſur » moi-même. A ſa vûe je ſens toute ma » foibleſſe : foibles mortels, hélas ! » nous ne ſommes que des Ombres & » des Fantômes. Apprenez donc de-là, » reprend Minerve, à reſpecter les » Dieux, & à ne pas tirer vanité de

» vos avantages sur autrui. Songez qu'un » jour suffit pour élever un mortel, ou » pour le confondre. La modestie charme les Dieux, & la fierté les offense. » Voilà en deux mots la moralité que Sophocle a eû en vûe dans cette Piéce. Ajax étoit fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abysme de malheurs.

Ici survient le Chœur qui n'a point encore paru. Il est naturel que ce soient eux qui viennent sçavoir ce que fait leur Souverain, & cela sur le bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'armée. Ils font entendre tout d'abord le sujet qui les améne, leur crainte pour Ajax, & leur haine pour Ulysse, qui affecte d'appuyer sourdement les soupçons qu'on a conçûs d'Ajax. Cette Scène est un éloge que font des Soldats de leur Général. Elle brille de Sentences magnifiques. On y lit entr'autres choses : « Que la » médisance maligne qui s'attache aux » Grands trouve tous les esprits disposés » à l'autoriser : que toutefois les foibles » ont besoin des Princes : mais que telle » est l'ingratitude des hommes, qu'ils ne » peuvent souffrir ceux mêmes à qui ils » doivent tout. Indifférens, disent-ils, » ils vous déchirent en votre absence, &

» ſi vous paroiſſiez, un de vos regards » les feroit ſécher de frayeur. »

Ils ſe demandent entr'eux quelle peut être la cauſe de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les Dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on a déja vû des exemples à l'égard de Phédre, parce qu'on rapportoit tout à des cauſes ſupérieures. « Enfin, ajoutent-ils, nous ne » ſçaurions croire les bruits odieux qu'U- » lyſſe répand. Ce ſont des effets de ſa » malignité. Paroiſſez Ajax : pourquoi » vous tenir caché ? pourquoi donner un » ſujet de triomphe à vos ennemis ? »

ACTE II.

Tecmeſſe, captive & épouſe d'Ajax, excitée par les cris des Salaminiens, ſort de la tente de ſon époux. Elle paroît toute éplorée, & leur dit en termes fort pathétiques la cauſe de ſa douleur. Ajax, loin de ſa patrie, eſt tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'eſt paſſé la nuit derniere. « Hélas, dit-elle, com- » ment raconter une choſe ſi horrible ? » vous verrez par vous-même les reſtes » de cette ſanglante expédition. » Elle

fait ensuite une peinture courte & vive de la rage de son époux; desorte que les Soldats, effrayés par ce récit, se croyent perdus. Les Atrides & les Grecs, convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr, épargneroient-ils des malheureux sans Chef? ils déliberent s'ils ne prendront point la suite. Tecmesse les arrête : « Ajax, dit-elle, est revenu de sa fureur. » Mais (ajoute-t-elle en soupirant) le » mal n'en est que plus violent. Furieux, » il me déchiroit par l'aspect du triste » état où il étoit réduit : tranquille, mais » plongé dans la plus sombre mélanco- » lie, accablé de honte & de confusion, » il me désespère. Il ignoroit son mal- » heur, & il le connoît. » Après ce peu de mots, on l'engage à continuer son récit.

Cette suite est si naturelle, si passionnée & si noble, que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmesse parle ainsi : « Connoissez tous nos maux, & les dé- » plorez puisqu'ils retombent sur vous. » La nuit couvroit la terre de ses voiles; » Ajax s'arme d'un glaive, & se met en » devoir de sortir de sa tente. Je m'ef- » force de le retenir. Que faites-vous, » Prince? pourquoi vous charger sans » ordre & sans besoin, de veiller pour

» le salut des Grecs? a-t-on reçû des
» ordres secrets? a-t-on entendu le bruit
» de la trompette? songez que toute
» l'armée est ensevelie dans le sommeil.
» Il me fait sa réponse ordinaire, * que
» le silence est l'appanage & l'ornement
» des femmes. Je cesse de le presser. Il
» m'échappe: & je ne puis rien dire de
» ce qui s'est passé alors. Mais à son re-
» tour je le vois emmener & troupeaux
» & chiens. Il exerce sa fureur sur ces
» vils animaux; il égorge les uns, massa-
» cre les autres, & fait sentir à quelques-
» uns la peine des esclaves. † Sorti de-
» rechef de sa tente, il s'arrête avec je
» ne sçai quel génie invisible, toujours
» frémissant de rage contre les Atrides
» & contre le Roi d'Ithaque; il se glo-
» rifie avec dérision d'avoir enfin vengé
» l'injustice qu'il avoit reçûe. Il rentre
» dans sa tente encore furieux. Mais en-
» fin, long-tems après, il revient comme

* Un Allemand étant allé voir Madame DACIER comme une personne extraordinaire, la pria, suivant l'usage des étrangers, de lui donner une Sentence & son nom; elle écrivit sur les Tablettes de l'Allemand, cette Sentence de Sophocle.... γύναι τὶ κόσμου ἡ σιγὴ φέρει. *Le silence est l'appanage & l'ornement des femmes.*

† *Les étrivieres.*

» d'un ſonge. Rendu à lui-même, &
» voyant ſa tente remplie de ſang & de
» carnage, il ſe frappe la tête; il jette
» des cris; il ſe laiſſe tomber au milieu
» de ces cadavres, il s'arrache impitoya-
» blement les cheveux; puis il demeure
» comme hébêté. Bientôt il reprend ſes
» ſens; il tonne; il m'interroge, il veut
» ſçavoir tout ce qui lui eſt arrivé, &
» me fait des imprécations horribles, ſi
» je ne lui raconte fidélement toute la
» ſuite de ſes malheurs. Je lui en fais
» un trop fidéle récit. Mais auſſi-tôt il
» s'exhale en lamentations, telles que
» jamais je n'en entendis ſortir de ſa
» bouche. Car il jugeoit auparavant que
» la plainte étoit la reſſource des ames
» foibles. Ses douleurs étoient tranquil-
» les. Il les renfermoit dans ſon ſein,
» & ſemblable à un taureau ſur le point
» de mugir, il dévoroit juſqu'à ſes gé-
» miſſemens. Mais aujourd'hui ce Hé-
» ros, accablé du poids de ſes maux atro-
» ces, languit ſans nourriture, couché
» au milieu des animaux qu'il a ſacrifiés
» à ſa rage: & il paroît méditer quelque
» choſe de funeſte. Voilà ce que ſes cris
» & ſes plaintes préſagent. Je ne ſuis
» ſortie, chers amis, que pour implorer
» votre ſecours: entrez, venez le conſo-

» ler. Les malheureux ſont ſenſibles aux » conſeils de l'amitié. »

Après ce diſcours on entend les cris d'Ajax. Il appelle quelqu'un. « Malheu- » reuſe que je ſuis, s'écrie Tecmeſſe ! » ah, mon fils Euriſacès, il t'appelle. » Ce ſentiment de mere eſt très-naïf. Elle craint pour ſon fils, un pere qui ne ſe connoît plus lui-même. Ajax dit, « C'eſt » Teucer que j'appelle. Fera-t-il toujours » des courſes ſur l'ennemi, tandis que » ſon frere périt. » Tecmeſſe ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ſes fidéles Salaminiens, & après leur avoir fait voir les triſtes veſtiges de ſes malheurs, il frémit à la penſée qu'il va devenir la fable de ſes ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reſte d'émotion ; & c'eſt l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le Chœur ſe ſert, pour le conſoler, des raiſons ordinaires ; tandis que ce Prince toujours occupé de ſa vengeance ſi cruellement trompée, tantôt ſouhaite de voir Ulyſſe & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les Divinités infernales de la maniere la plus éloquente : c'eſt l'éloquence du déſeſpoir. Ce ſont ces fréquentes exclamations, (même aux choſes inanimées) ces

ſentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours ſur ſoi-même ſi familiers aux Anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produiſoient dans le ſpectacle de ſi grands mouvemens. La perte d'une gloire ſi triſtement flétrie, eſt ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il eſt avec ce qu'il a été; comparaiſon déſeſpérante. « Objet d'horreur & de mépris pour les » Grecs, que fera-t-il? retournera-t-il » en ſa patrie? mais de quel œil Téla- » mon reverroit-il un fils privé honteu- » ſement des armes d'Achille? ira-t-il » ſeul ſe jetter dans les murs de Troye » pour périr ſous les coups des Troyens? » Ce ſeroit une choſe trop agréable aux » Atrides. » Il conclut à laver ſa honte dans ſon ſang, & à ſe donner la mort.

Tecmeſſe, pour le détourner de ce deſſein, lui tient un diſcours ſi tendre, qu'il eſt difficile de n'en être pas ému. Ce ne ſont pas de ces ſentimens délicats & recherchés qu'on a mis depuis à la mode ſur le Théâtre. Ce ſont les expreſſions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouſe & un fils que ſa mort réduit à l'eſclavage, & expoſe aux plus cruels affronts; un pere & une mere qui dans leur ex-

trême vieilleſſe n'ont d'autre conſolation que celle de demander aux Dieux, & d'eſpérer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. « Hélas, » Phrygienne de naiſſance, eſclave d'A- » jax, aujourd'hui votre épouſe, je vous » ai conſacré toute ma tendreſſe. Il ne » me reſte que vous: vous m'avez privée » de tout, vous avez déſolé ma maiſon » paternelle, & fait mourir ma mere. La » Parque m'a enlevé mon pere : l'un & » l'autre eſt aux enfers. Quel autre après » vous me tiendra lieu de patrie & de » tout ce que vous m'avez ôté ? je n'ai de » reſſource qu'en vous. Vivez du moins » pour moi, &c. »

Ajax demande à voir ſon fils. On le lui préſente : il l'embraſſe : autre Scène infiniment touchante. Il ſemble qu'on voit Hector qui embraſſe Aſtyanax pour la derniere fois. « Approchez, dit-il à » l'eſclave qui méne ſon fils, approchez : » cet enfant ne ſera point effrayé à la vûe » de ce ſpectacle ſanglant, s'il a puiſé » dans mon ſang le courage d'un pere. » Du moins faut-il l'accoutumer à lui » reſſembler. Cher enfant, puiſſes-tu » avoir une meilleure fortune que ton » pere, & l'imiter dans le reſte. » Virgile a dit depuis, d'après Sophocle, en faiſant parler Enée à Iule.

Discе, puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis. VIRG. Æneid. l. 12. v. 435.

Ajax continue : « Tu as l'avantage au » moins de ne pas sentir mes maux. Heu- » reux âge où l'on vit insensible ; c'est la » véritable vie. Mais enfin cet état ne » durera pas. Sorti de l'enfance, c'est à » toi de montrer à nos ennemis de quel » pere tu as reçû le jour. » Ajax se retourne vers les Salaminiens : il leur recommande ce cher fils ; & il leur défend de proposer ses armes en prix aux Princes Grecs, comme on a fait celles d'Achille. « C'est à toi, dit-il, cher Eury- » sacès, d'hériter de ce bouclier formi- » dable dont tu portes le nom. Qu'on » mette le reste de mes armes dans mon » tombeau. Vous, Tecmesse, remenez » cet enfant, & malgré la compassion si » naturelle à votre sexe, gardez-vous de » jetter des cris dans un camp. Retirez » promptement cet enfant. » C'est qu'il se sent lui-même attendri. De-là vient qu'il rappelle sa fermeté, & qu'il prononce ces dernieres paroles d'un air féroce, qui fait craindre une prompte exécution de ses noirs projets. « Ah ! ἐυρύσα- κες, large bouclier.

» s'écrie Tecmeſſe, de quels traits vous » me percez ! au nom de ce fils unique » & des Dieux, ne nous perdez pas. » Ignorez-vous, répond l'inexorable » Ajax, que je ne dois plus rien aux » Dieux. » Réponſe qui marque bien qu'il a pris ſon parti.

Tandis qu'il effraye Tecmeſſe par ſon inflexibilité, le Chœur déplore le malheur de ce Prince, & ſe plaint de l'injuſtice des Atrides. Mais Ajax qui commence à appréhender que ſes Salaminiens ne s'oppoſent au deſſein qu'il a formé de ſe donner la mort, feint d'être touché des larmes de ſon épouſe, & d'avoir changé de penſée. Il dit à ſes Soldats qu'il va ſe laver dans une fontaine pure en guiſe de luſtration, pour expier le carnage de la nuit; puis cacher pour jamais dans le ſein de la terre la malheureuſe épée, triſte héritage qu'il a reçû d'Hector, & devenue odieuſe pour lui depuis qu'elle a ſervi ſes fureurs. Il reviendra, dit-il, faire ſatisfaction aux Atrides pour rentrer en grace avec eux. Il allégue à ce ſujet la célébre Sentence de Bias réprouvée par Cicéron, à ſçavoir qu'il faut haïr comme ſi l'on devoit aimer un jour, & être ami comme ſi l'on devoit devenir ennemi. Le Chœur,

séduit par cette apparence de retour, finit l'Acte par des chants de joie, tandis qu'Ajax se retire.

ACTE III.

Un Officier annonce que Teucer, frere d'Ajax, attendu depuis long-tems, comme on l'a insinué dans le cours de la Piéce, est enfin arrivé : mais qu'il a été sur le point d'être tué par les Soldats Grecs ; que cependant l'émeute a été assoupie par les Chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit absent. « Ah, que je crains, s'écrie-t-il, d'être » venu trop tard. » Teucer avoit défendu de laisser sortir son frere jusqu'à son retour. Les Salaminiens veulent en vain rassurer ce député. Il raconte le sujet de ses craintes. C'est une prédiction de Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux Dieux, & ce fut le principe de son malheur. Il avoit dit à Télamon son pere, qui l'exhortoit à combattre vaillamment sous les auspices des Dieux, qu'une victoire obtenue par le secours d'une Divinité lui paroissoit une victoire de lâche : & un jour s'adressant à Minerve : « Déesse, lui dit-il, prête ton secours aux » autres Grecs. Ils en ont besoin. Pour

» moi, je ne crains point les ennemis. » C'eſt l'origine de la colère de Minerve ; & ſur cela Calchas avoit marqué à Teucer le jour que cette Déeſſe deſtinoit à ſa vengeance ſur Ajax. « Qu'il ne ſorte » point ce jour-là, avoit-il dit, & il eſt » ſauvé. » L'Envoyé de Teucer ajoute : » Si Calchas a dit vrai, puiſqu'Ajax eſt » ſorti, c'eſt fait de ſa vie. »

On appelle Tecmeſſe, que cette effrayante nouvelle rejette dans le trouble, dont à peine elle venoit d'être délivrée. Elle envoye promptement les Salaminiens, les uns chercher Teucer, & les autres retrouver Ajax. Elle ſent trop que ſon époux a voulu ſe dérober à ſes larmes & la tromper. Elle court elle-même ſans tenir de route certaine ; & la Scène demeure libre pour Ajax qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le Chœur avec toute la vraiſemblance poſſible. Auſſi ce trait a-t-il été extrêmement loué par l'Abbé d'Aubignac. *

ACTE IV.

Le retour d'Ajax eſt la belle Scène par excellence. Tout ce que le déſeſpoir

* Pratique du Théâtre.

de sang froid a de plus horrible, s'y trouve peint, & de quelles couleurs ! « L'instrument de ma mort est préparé, » dit Ajax en entrant. » Il a en effet enfoncé la garde de son épée dans la terre pour se précipiter sur la pointe. Il continue : « Que me reste-t-il à faire, sinon » d'invoquer les Dieux ? » Il commence par Jupiter. Il le prie de faire ensorte que Teucer le trouve baigné dans son sang, afin de ravir son corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneroient en proie aux Vautours. Chose remarquable pour justifier le dernier Acte, ainsi que nous le dirons. Il implore ensuite Mercure pour obtenir une mort prompte & semblable à un doux sommeil. Il adresse ses vœux aux Furies : & que leur demande-t-il ? de venger sa mort sur les Atrides. « Déesses, portez » sur eux des coups terribles, & comme » ils me voyent mourir par mes mains, » puissent-ils expirer par celles de ce » qu'ils ont de plus cher. * Allez, Eu-

* Les imprécations des mourans passoient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par sa femme ; toute la flotte fut dispersée ; & très-peu de Grecs retournerent dans leur patrie.

» ménides, volez, frappez, n'épargnez » aucun des Grecs : faites périr toute l'ar- » mée. Et toi, Soleil, quand du haut de » ton char tu verras ma terre natale, ar- » rête tes courſiers, & annonce ma mort » à un pere accablé d'années, & à mon » infortunée mere. Hélas, quand elle » l'apprendra, de quels cris fera-t-elle » retenir toute la ville ! mais il n'eſt » point ici queſtion de pleurs : mourons. » O Mort, daigne jetter ſur moi des » regards favorables. Nous habiterons » enſemble chez les Dieux infernaux. » O lumiere du jour, ô Soleil, je vous » vois pour la derniere fois. Salamine, » Palais de mes peres, Athènes, chers » amis, fleuves, fontaines, prairies, qui » m'avez vû naître, recevez les adieux » d'Ajax. Je réſerve aux Mânes le reſ- » te... » Et il ſe tue : il y a apparence que c'eſt dans un coin du Théâtre. Les Modernes font moins de façon, quand ils font paroître un Héros qui ſe tue. Cela ſe fait aſſez cavalierement. Racine & les Anciens y regardoient de plus près, parce que la nature le demande. Il ne s'agit pas de trouver une belle ſituation aux dépens du bon ſens. Il faut imiter la nature. Une partie du Chœur rentre

auſſi-tôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec auſſi peu de ſuccès, & Tecmeſſe après eux. Mais celle-ci plus intéreſſée & plus clair-voyante, a trouvé le corps de ſon mari, & l'apprend au Chœur. Tout cela eſt plein de la plus vive tendreſſe. Car Tecmeſſe ſe rappelle tous ſes malheurs qu'elle a trop prévû. Teucer, inutilement cherché, ſurvient dans ce trouble, ſans rien ſçavoir de ce qui s'eſt paſſé. On le lui déclare ſans détour. Quel trait pour un frere, plus ami encore que frere ! il veut voir le corps d'Ajax, que Tecmeſſe a couvert de ſes habits, & il fait les plaintes les plus tendres. « Quel ſpectacle ! quel triſte voya-» ge ! il eſt accouru pour prévenir ce » malheur, & le Deſtin ne lui a pas per-» mis d'arriver à tems. De quel front re-» verra-t-il un pere & une mere dont il » n'a pû ſauver le fils qui étoit ſon frere ? » quels bruits d'ailleurs ne répandra-t-on » point à ſon déſavantage ? on imputera » à lâcheté un délai qui n'étoit que l'ef-» fet de ſon malheur. Quelle reſſource » trouvera-t-il chez les Troyens ſes en-» nemis ? auroit-on deviné qu'Hector » même, après ſa mort, dût être le bour-» reau d'Ajax. Quel ſort pour ces deux

» Héros ! Leurs préſens mutuels leur » ſont devenus funeſtes. Hector, attaché » au baudrier qu'il a reçû d'Ajax, eſt » traîné par des courſiers fougueux. Ajax » à ſon tour périt par le glaive qu'Hec- » tor lui a donné. Les Furies & l'En- » fer ont ſans doute fabriqué ces dons » cruels. » Il finit par une Sentence. « Je ne crois pas, dit-il, que ceci, ni » tout le reſte, ſoit l'effet du hazard. » C'eſt l'ouvrage des Dieux qui le per- » mettent : ſuive une autre opinion qui » voudra ; celle-ci eſt de mon goût. » Voilà bien le génie Grec, de coudre une Sentence aux plus beaux morceaux. Cela n'eſt pas pour nous plaire aujourd'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la Piéce doit être finie. Elle ne l'eſt pas toutefois encore, & ne doit pas l'être, à conſidérer l'idée que les Anciens avoient de la ſépulture. La mort n'étoit pas pour eux le dernier des maux. Etre privé du tombeau, étoit alors une infamie plus inſupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir, choſe défectueuſe ſelon nous, & dans laquelle pourtant, Sophocle a fait conſiſter la principale force de ſa Tragédie.

Menelas, ſur le bruit de la mort d'A-

jax, vient de la part des Princes Grecs défendre à Teucer de l'enſevelir : défenſe cruelle, qui forme une conteſtation entre la vengeance d'une part, & la pitié de l'autre. Menelas & Teucer alléguent des raiſons, ſi fortes que cela ſe tourne en affaire d'Etat : politique bien étrange pour nos mœurs ! & voilà le chaos immenſe, & l'obſtacle invincible qui nous empêche de nous rapprocher des anciens tems, pour juger ſainement de ces ſortes d'ouvrages. C'étoit en effet d'un intérêt politique, & d'un crime d'Etat, que Menelas coloroit la haine que les Grecs portoient à Ajax. « Il eſt juſte, » diſoit-il, que tout mort qu'il eſt, il » ſubiſſe la peine de l'attentat qu'il a » médité, quoiqu'une Divinité en ait » empêché l'exécution. Et que devien- » droit une armée ou un Royaume, ſi » l'impunité avoit lieu ? que ſeroit-ce ſi » tout ce qui plaît devenoit permis ? » Teucer, indigné de cet air impérieux de Menelas, lui demande à ſon tour ſur quoi il fonde l'empire qu'il affecte. « Ajax n'étoit-il pas Roi comme lui ? » ſuivit-il jamais ſes drapeaux en qua- » lité de ſujet ? » La conteſtation s'échauffe de part & d'autre ; & Menelas

ſe retire pour faire exécuter par la force l'ordre que Teucer a rejetté.

Cependant Teucer de ſon côté place le fils d'Ajax aux pieds de ſon pere mort avec des cheveux coupés pour les répandre ſur le corps. Tecmeſſe aſſiſte à cette cérémonie funébre : & ce ſpectacle, ſi ſingulier pour nous, devoit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer, obligé de s'écarter un peu pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laiſſe, pour ainſi dire, en dépôt à un enfant & à une épouſe éplorée, afin de toucher de compaſſion quiconque voudroit l'enlever. « Périſſe (dit-il en partant) » celui qui oſeroit le faire. Qu'il ait avec » toute ſa poſtérité le ſort de cette che- » velure que je coupe. » C'eſt la ſienne ou celle de l'enfant ; coutume Payenne dont nous avons déja parlé. Le Chœur à l'ordinaire témoigne ſes regrets, & commence le deuil ou la cérémonie funébre.

ACTE V.

Agamemnon ſuit immédiatement Teucer : & il s'éléve encore ici une nouvelle querelle ſur le corps d'Ajax. Il faut convenir que les Héros Grecs

ſe traitent un peu à la Grecque, c'eſt-à-dire, aſſez incivilement. Mais telle étoit la maniere d'une Nation d'ailleurs ſi polie. Les Romains même avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Cicéron accable Verrés & Piſon. Les injures chez Sophocle ſont pourtant un peu moins crûes que celles de Cicéron & d'Homère. Mais, à ne rien diſſimuler, les deux Guerriers ſe reprochent juſqu'aux taches de leur naiſſance; & quelqu'éloquens que puiſſent être ces reproches, je crois qu'il n'eſt point d'aſſaiſonnement François qui puiſſe les rendre potables. Il ſuffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur ſans lui donner la peine de les lire ici. Le Chœur ne peut venir à bout de calmer ces Princes. Mais Ulyſſe arrive à propos pour arrêter les ſuites d'une ſi dangereuſe conteſtation.

Il repréſente à Agamemnon que ſa haine a aſſez duré; qu'il eſt indigne d'un Héros de pourſuivre un ennemi après le trépas. « Moi-même, ajoûte-t-il, je » ne l'ai haï que quand je l'ai pû faire » ſans crime. Ajax étoit mon ennemi : » mais il n'en fut pas moins un Héros;

» & ſa valeur me frappe plus que le ti-» tre d'ennemi. » C'eſt la penſée que Racine a ſi heureuſement tranſportée dans la bouche de Pyrrhus au ſujet du fils d'Andromaque.

RACINE, Andromaq. Act. I. Sc. II.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop ſévère,
Mais que ma cruauté ſurvive à ma colère :
Que malgré la pitié dont je me ſens ſaiſir,
Dans le ſang d'un enfant je me baigne à loiſir !
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelqu'autre proie :
Qu'ils pourſuivent ailleurs ce qui reſte de Troye.
De mes inimitiés le cours eſt achevé :
L'Epire ſauvera ce que Troye a ſauvé.

C'eſt la même penſée pour le fonds, & la même nobleſſe de ſentiment dans Sophocle & dans Racine. Mais nous avons l'expreſſion de l'un, & l'on ne ſçauroit rendre l'expreſſion de l'autre. Or tout ou preſque tout dépend de-là ; & l'on ne peut ici que préſenter aux connoiſſeurs des traits ébauchés qui ſuffiſent pour leur faire juger du reſte.

Cette

Cette générosité d'Ulysse qu'Ajax avoit le plus offensé, désarme un peu Agamemnon, & console d'autant plus Teucer, qu'Ulysse même, pour le combler de la plus douce joye dans la plus triste situation, s'offre généreusement à l'aider dans la cérémonie funébre. Mais Teucer n'accepte pas ses offres. Il se contente du secours des Salaminiens. Il leur donne ses ordres; & la Piéce finit avec l'action.

Au reste, si l'on s'étonne de voir près de deux Actes rouler sur une dispute au sujet d'une sépulture; on sera bien plus surpris de trouver une Tragédie entiere sur ce même sujet, où toutefois ce que la pitié a de plus tendre éclatte au souverain degré. C'est la Tragédie d'Antigone : elle demande ou les mêmes précautions, ou la même indulgence.

ELECTRE, & OEDIPE Roi, sont dans la premiere Partie de cet Ouvrage, Vol. I.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

ANTIGONE est un sujet tellement lié avec la Thébaïde, que l'un ne peut être intelligible sans l'autre. Etéocle & Polynice, fils d'Oedipe, étoient convenus de partager le Sceptre, de maniere que chacun d'eux regneroit alternativement une année. Etéocle, premier possesseur, ayant goûté les appas de la Couronne, ne se trouva pas d'humeur à garder le Traité. Il se maintint sur le Thrône; & Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre sur Thébes. Après un combat assez long, les deux freres convinrent de vuider leur différend seul à seul, & s'entre-tuerent. Créon leur oncle prit en main le Gouvernement. Mais le premier essai qu'il fit du pouvoir suprême, fut de porter une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir

porté la guerre dans sa patrie. Quiconque oseroit tenter de lui rendre les derniers devoirs, devoit être enterré tout vivant.

Antigone, sœur de Polynice, crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, & contrevint à la loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait est la matiere de l'*Antigone* de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du Grec. Voici les personnages. Antigone, & sa sœur Isméne : un Chœur de Vieillards Thébains : Créon, Roi de Thébes : un Garde : Hémon, fils de Créon : Tirésias Devin : un Officier : un Esclave : Euridice : femme de Créon. La Scène est à Thébes dans le Vestibule du Palais ; & le tems où commence l'action est la nuit finissante. Ces deux points sont exactement marqués dès la premiere Scène, suivant la pratique de Sophocle.

ACTE PREMIER.

Pour exposer le sujet naturellement, Antigone attire sa sœur Isméne dans le Vestibule du Palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut

confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit médité sur la vraisemblance Théatrale. Antigone commence. « Chère » Isméne, est-il encore quelques maux » destinés à la maison d'Oedipe, que Ju- » piter n'ait pas répandus sur nos têtes ? » Non sans doute : le crime, la douleur, » & l'ignominie, ont concouru à former » nos communs malheurs. Sçavez-vous » l'Edit cruel que vient, dit-on, de por- » ter le nouveau Roi ? Isméne répond : » Nos deux freres se sont donné mu- » tuellement la mort. L'armée des Ar- » giens vient d'être défaite ; voilà tout » ce que je sçais. Hé-bien, dit Antigo- » ne, je sçai plus ; & c'est pour vous » faire unique dépositaire de mon secret » que je vous amène hors du Palais. » Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funébre pour Etéocle : mais qu'à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer, sous peine de mort : qu'il va même paroître pour réitérer publiquement ce barbare Edit, & qu'elle entrevoit ses noirs projets. Car elle ajoûte ces paroles que je tire de Rotrou, en demandant quelque indulgence pour le vieux style du maître de Corneille.

L'Ordonnance avec soi porte sa fin expresse. *Antigone de* ROTROU, *Acte III. Scène V.*
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse.
La racine arrachée, & les arbres détruits.
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il est tems, ma sœur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des Dieux, ou des hommes.

Voilà au moins le sens & le tour de Sophocle. Peut-être sera-t-on bien aise de voir une partie de la Scène, qui est, ou peu s'en faut, une traduction du Grec.

ISMENE. Dieux, que proposez-vous? & que pouvons-nous faire
Qui ne soit inutile au repos de mon frere?
ANTIG. Acquittons-nous au moins selon notre pouvoir.
ISMENE. Mais, ma sœur, l'impuissance excuse le devoir.
ANTIG. Quoi, vous vous défendez d'un si pieux ouvrage!
ISMENE. L'espérance me manque, & non pas le courage....

Rotrou pousse trop cette pensée, qu'il

fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle.

ANTIG. Mais Polynice eſt votre frere & le mien.

ISMEN. Mais Créon notre Roi a porté une défenſe préciſe.

ANTIG. Hé, eſt-il le maître de m'écarter d'un frere ?

ISMEN. Songez, ma ſœur, qu'Oedipe notre malheureux pere, après s'être privé de la lumiere, a terminé ſa courſe dans la triſteſſe & l'ignominie. Sa mere, ſon épouſe, double titre de maux, a fini elle-même ſa deſtinée par un lien fatal. Nos deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri en un même jour. Reſtes déplorables de ce ſang infortuné, ſongez combien nous périrons plus miſérablement, ſi nous offenſons notre Tyran.

Ibid. Nous ne pouvons rien.
Un peu d'abaiſſement aujourd'hui nous ſied bien.
Ce n'eſt pas qu'en effet notre ſoin ſe refuſe.
Le ſang convie aſſez, mais la foibleſſe excuſe ;
Et déja mon devoir s'en ſeroit acquitté,
S'il ne falloit céder à la néceſſité.

ANTIG. Allez, je ne vous presse plus, & vos lâches frayeurs me rendroient votre secours inutile. Prudente à votre gré, cédez au tems. Il suffira de moi pour rendre ce devoir. Il me sera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieuse envers un frere, & victime de ma piété, je partagerai son tombeau. Déshonorez les Dieux & les morts, puisqu'il vous plaît ainsi. Assûrée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux Tyrans.

ISMENE. Ah, que vous me causez une frayeur extrême! *Ibid.*

ANTIG. Ne m'épouvantez pas, & tremblez sur vous-même.

ISMENE. Soyez secrette au moins, comme je vous promets
Que par moi ce dessein ne se sçaura jamais.

ANTIG. Si rien est à cacher, cachez votre foiblesse,
Je fais gloire pour moi que ma vertu paroisse,

ISMENE. Comme dans les dangers vous vous précipitez!

ANTIG. Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMENE. Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre sera vaine.

ANTIG. Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMENE. Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment :
L'honneur de l'entreprise est en l'événement.

ANTIG. Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force,
Que, loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort ;
Voyez, si je péris, mon naufrage du port.
Pour moi je tiens plus chère & plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuse vie :
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne sera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMENE. Allez donc : que le Ciel pour vous & pour mon frere
Conduise ce dessein mieux que je ne l'espère !

Mais vos ſoins, ſi mon cœur ne m'abuſe aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers ſoient un peu ſurannés, leur tour eſt naturel, & exprime aſſez celui du Poëte Grec, dont toutefois les penſées, plus fidélement rendues, plairoient peut-être davantage. Cette Scène eſt dans le goût de celle qu'on a vûe entre Electre & Chryſothemis, * dont le contraſte eſt préciſément le même que celui d'Antigone & d'Iſméne.

Le Chœur (ce ſont des Anciens du pays qui s'aſſemblent par ordre de Créon,) bénit en entrant l'heureux jour, où Thébes ſauvée a triomphé des Argiens : il repaſſe les événemens funeſtes dont il vient d'être témoin, & célébre la victoire des Thébains. Un Traducteur Latin † a fait de ce morceau une très-belle Ode Latine, où la comparaiſon de Thébes avec un Dragon, & de l'armée ennemie avec une Aigle eſt vivement exprimée, auſſi-bien que la protection

* *Electre de* SOPHOCLE, 1. *vol. Act. III. Scène unique, pag.* 479.

† GEORGE RATALLER.

visible de Jupiter en faveur des Thébains, le meurtre des deux freres, & la victoire complette remportée sur l'armée ennemie. Cette Ode finit par un mot qui marque encore que c'est le tems de la nuit. « Allons remplir tous les Tem- » ples de nos chants nocturnes. » Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux Vieillards de s'assembler.

Créon leur tient un discours, où, après avoir loué leur fidélité pour leurs Rois, & allégué une Sentence citée depuis par Démosthène, à sçavoir, qu'*un Roi n'est bien connu que quand il regne*, il étale un grand zéle pour la patrie; & afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thébes; & il décerne au contraire de grands honneurs à Etéocle, pour avoir vaillamment défendu l'Etat. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les Vieillards, sans considérer les suites & les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du Roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette

loi, ainſi publiée & non contredite, paſſe dans tout le cours de la Piéce pour une loi de l'Etat entier. Créon laiſſe toutefois entrevoir, quoique le Chœur lui réponde de l'obéiſſance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette Scène; & même il a enchéri ſur Sophocle: car il ſuppoſe une délibération où l'on voit deux Courtiſans, dont l'un ſouſcrit à la loi & l'autoriſe, tandis que l'autre oſe la blâmer en ces termes:

ROTROU, *Antig. Act. IV. Sc. I.*

C'eſt trop, Cléodamas, exagérer ſon crime; (*de Polynice*)
Que ſa prétention fût juſte ou légitime,
Encor ce traitement paroît-il inhumain;
Il fut homme, il fut noble, il fut Prince & Thébain.
Je veux qu'il ſoit coupable, il laiſſe en ſon offenſe
Une matiere au Roi d'exercer ſa clémence.
D'un regne commençant la premiere action
Fait deſſus les eſprits beaucoup d'impreſſion;
Et la douceur y trace une ſecrette voye
Par où le joug paſſant ſe reçoit avec joie.
La rigueur au contraire en ces événemens
Jette au pouvoir des Rois de mauvais fondemens.

A peine il s'établit, qu'on ſouhaite qu'il ceſſe,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous bleſſe.
Sire, outre ces raiſons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité,
Donnez à votre regne un favorable augure,
Accordez la Juſtice avecque la Nature;
Regnez ſur les eſprits, premier que ſur les corps;
Faites honneur aux Dieux, en faiſant grace aux morts.

Ce morceau, autrefois brillant, & maintenant paſſé à cauſe du caprice des modes dans l'expreſſion, fait du moins connoître le goût & la maniere de penſer d'un Poëte qu'on ne lit preſque plus. Revenons à Sophocle.

Un Garde vient tout effrayé, & fait une ſuſpenſion qui marque combien Créon étoit déja craint dans Thébes, & qu'apparemment les Rois y étoient ponctuellement obéis. Tout ſon récit eſt plein de naïveté. Il dit: » Qu'il tremble de » prononcer ce qu'il va dire, & que dans » le chemin il ſe diſoit ſouvent à lui-mê- » me: Où vas-tu, miſérable? tu cours à » une perte aſſurée. Mais ſi tu demeu- » res, on te deſſervira auprès de Créon,

» & tu n'en seras que plus à plaindre. » Tristes réflexions, ajoûte-t-il, qui » rendent toujours le chemin long, » quelque court qu'il puisse être. « Ce sont-là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paroissoit pas aux Grecs, indigne de la Tragédie. Hé, pourquoi le seroient-ils? seroit-ce parce que parmi les Latins, Térence a été le premier à les faire entrer dans ses Comédies, & que Seneque n'a point eû le goût de les enchasser dans le Tragique?

Le Garde, pressé de parler, & rassuré par le Roi qui lui promet de le renvoyer sans danger, déclare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est-à-dire, qu'on a répandu du sable à l'entour, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des Gardes ne s'en est apperçu, & qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige; que cependant ils s'accusoient les uns les autres jusqu'à en venir presque aux mains: » Que tous du reste étoient prêts de » s'exposer à manier le fer brûlant, & à » soutenir l'épreuve du feu en marchant » à travers les flammes pour montrer

» leur innocence. « Ce ſont les termes de Sophocle ; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par ſon autorité à tirer au ſort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au Roi.

Le Chœur ajoûte qu'il penche à croire que c'eſt-là un ouvrage des Dieux. Mais Créon, en Roi irrité, le reprend aigrement de cette penſée. » Quoi, les » Dieux honoreroient eux-mêmes du » tombeau, un perfide qui venoit la tor» che à la main embraſer leurs Temples » & braver leurs loix ! « Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui, à prix d'argent, auront acheté des miniſtres de leur rébelle pitié pour contrevenir à la loi. Il ſoupçonne les Gardes, & il jure de les perdre tous s'ils ne trouvent le coupable. Le Garde ſe retire heureux d'en être quitte, & jurant de ſon côté de ne revenir plus.

L'Interméde du Chœur eſt une morale ſur l'adreſſe extrême de l'homme, qui tourne ou au bien ou au mal, le génie inventif qu'il a reçu des Dieux, mais qui ne ſçait point l'art de ſe dérober à la mort. Cette morale tombe ſur le prétendu coupable qui a eu l'adreſſe de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des Gardes, ſans pou-

voir toutefois éviter le supplice qui l'attend. En effet, le Chœur voit aussi-tôt arriver Antigone qu'on a surprise auprès du cadavre.

ACTE II.

Le même Garde qui a paru dans le premier Acte, revient malgré ses sermens dont il se croit dégagé par la foi publique, & il amène lui-même Antigone pour se justifier aux yeux du Roi. La Princesse, sans redouter le pouvoir du Tyran, convient de tout ce que dit le Garde, qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers.

CREON. Vous faisiez donc vertu de transgresser mes loix ? ROTROU. *Antig. Act. IV. Sc. III.*

ANTIG. Ou, pour servir les Dieux qui sont plus que les Rois.

» Ce n'est point Jupiter, dit-elle, ni la » Justice qui ont dicté votre arrêt : & je » n'ai pas cru qu'une loi humaine eût » assez de force pour engager les hom- » mes à violer les divines loix, ces loix » qui, sans être écrites, sont immuables, » & d'une origine si reculée, qu'on l'i-

» gnore. « Le reſte de ſon diſcours ſur la piété fraternelle & ſur le mépris de la mort, eſt de la même force. Ce qui étonne, c'eſt que le Chœur, dont le devoir, comme dit Horace, eſt de relever la vertu, n'oſe approuver la fermeté d'Antigone, ſans doute de peur de déplaire à Créon. Ce Roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & ſa ſœur, qu'il ſoupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut ſur-tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon elle eſt la ſeule qui trouve ſon action belle & honorable. Mais elle répond en montrant les Vieillards, que c'eſt la crainte ſeule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais ſentimens.

Sur ces entrefaites, Iſméne éplorée vient prendre part au malheur de ſa ſœur. Créon lui demande avec hauteur ſi elle s'avoue coupable comme Antigone. » Oui, répond Iſméne, je me déclare » complice; l'action eſt trop belle pour » la déſavouer. « Cette Scène eſt un beau combat de généroſité. Iſméne oublie ſes frayeurs pour ſe feindre criminelle, & s'expoſer à la mort. Antigone de ſon côté ne veut pas lui céder la gloire

du crime & du supplice. » Vous ne l'a-
» vez pas même voulu, dit-elle. Ah, ré-
» pond l'autre, je ne rougis point de vo-
» tre malheur, & je veux m'associer à
» vos dangers. «

ANTIG. Les Dieux sçavent qui de nous a fait le crime, & je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMÉNE. Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que j'appaise du moins par mon sang les Mânes d'un frere négligé.

ANTIG. Non : laissez-moi le crime & le châtiment.

ISMÉNE. Hé, que deviendrai-je sans vous ?

ANTIG. Demandez-le à Créon, puisque vous avez la foiblesse de dépendre de lui.

ISMÉNE. Ah, ma sœur, vous m'accablez.

ANTIG. Je vous plains; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMÉNE. Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous ?

ANTIG. Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÉNE. Malheureuse, je vivrois, & vous mourez!

ANTIG. C'est le partage que nous avons choisi l'une & l'autre; vous la vie, moi la mort.

ISMÉNE. Je vous l'avois prédit.

ANTIG. Votre prudence doit plaire en cette Cour; & ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

ISMÉNE. Le crime nous est commun.

ANTIG. Non, encore une fois, vivez. Pour moi depuis long-tems j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans Antigone jusqu'à la fierté; dans Ismène, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. » Quoi, dit-elle, au Tyran, » ferez vous mourir l'épouse destinée à » votre fils? « C'est qu'en effet Hémon aimoit Antigone. Créon sacrifie ce tendre intérêt à sa politique & à sa fureur; & voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plutôt elle le plaint d'avoir un pere si dénaturé. Le Tyran outré, paroît déterminé à faire mourir Antigone, & fait garder à vûe l'une & l'autre sœur. Rotrou a présenté le même combat d'a-

mitié entr'elles, & de plus il en fait naître un autre tout ſemblable entre Antigone & la femme de Polynice : car il ſuppoſe que ce Prince avoit amené avec lui ſon épouſe dans l'eſpérance de s'emparer de Thébes & d'y régner.

Les Vieillards tirent de tout ceci une moralité générale ſur les misères attachées à la condition humaine, & particulierement ſur les infortunes qui accablent la maiſon d'Oedipe. Il y a entr'autres une belle Strophe ſur le ſuprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité ; & ſur ſes lumieres qui s'étendent à l'avenir comme au paſſé. Dans un autre, on voit l'application d'un mot dit par un Sage ; à ſçavoir, que le mal même ſe revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le deſtin pouſſe à ſa perte : c'eſt du prétendu crime d'Antigone que le Chœur veut parler.

ACTE III.

Hémon, la douleur peinte ſur le viſage, vient trouver le Roi ſon pere au ſujet de la triſte nouvelle qu'il a appriſe : il lui parle d'abord avec tout le reſpect poſſible, & toute la modération d'un

fils, jusqu'à paroître négliger les intérêts de l'amant. Car il proteſte qu'il eſt prêt de redreſſer ſes inclinations ſur celles d'un pere, s'il juge ſes vûes plus droites, & qu'il n'eſt point d'amour ſi cher qu'il ne lui ſacrifie. C'eſt ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de ſoumettre ſes plus tendres ſentimens aux volontés paternelles: & pour lui faire goûter une maxime ſi dure, il exagere le crime d'Antigone comme une déſobéiſſance pernicieuſe à un Etat, & il releve la néceſſité où ſe trouve un Roi de donner des exemples de ſévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais dans toutes ſes maximes, ſi belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que le Roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune Princeſſe. La Scène de Diego & de Rodrigue dans le Cid, a beaucoup de rapport à celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

> Nous n'avons qu'un honneur : il eſt tant de maîtreſſes, &c.

Rotrou termine le diſcours de Créon par une Sentence qui n'eſt pas tout-à-fait

celle de Sophocle, mais qui en suit naturellement.

Sur les desseins des Rois, comme sur ceux
des Dieux,
De fidéles sujets doivent fermer les yeux ;
Et soumettant leur sens au pouvoir des
Couronnes,
Quelles que soient les loix, croire qu'elles
sont bonnes.

Le Chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuyera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance. » Mon pere, la prudence est un don » des Dieux, & le plus grand, sans dou- » te, qu'ils ayent départi aux hommes. » Il ne m'appartient pas de contredire » les décisions d'un pere, & il se trou- » vera assez de Courtisans pour les ap- » prouver en sa présence. Mais il est du » devoir d'un fils de vous déclarer les » sentimens intimes du peuple. Le res- » pect les déguise, & la flatterie seule » est le langage qu'on ose parler à votre » Cour. Toutefois j'entends les bruits » secrets, & je ne puis vous céler que » tout Thébes pleure Antigone, comme » digne d'un tout autre sort que celui

» où elle se voit condamnée. Quoi, di-
» sent les Thébains, une Princesse qui a
» porté la piété jusqu'à exposer sa vie
» pour procurer à un frere le seul bien
» qu'il pût attendre des mortels, ne mé-
» ritoit-elle pas plutôt une Couronne
» qu'un supplice ? ô mon pere ! rien ne
» m'est plus cher que votre conservation
» & celle de l'Etat ; & qu'y a-t-il de
» plus désirable pour des fils que la
» gloire d'un pere, & pour un pere que
» celle de ses fils ? au nom de cet amour
» mutuel, daignez ne pas donner dans
» le préjugé trop ordinaire, qu'un Roi
» soit à couvert de l'erreur. « Cette mo-
rale est poussée assez loin à la maniere des Grecs. Il finit en priant son pere de laisser fléchir son cœur & de donner lieu à de plus doux sentimens. Tout ce dis-cours est noblement traduit dans Rotrou. En voici quelques vers :

Jamais la Vérité, cette fille timide,
Pour entrer chez les Rois ne trouve qui la guide :
Au lieu que le Mensonge a mille Partisans,
Et vous est présenté par tous vos Courtisans.

Le Roi, irrité de voir un fils assez hardi pour reprendre son pere & son Roi, le

traite en esclave plutôt qu'en sujet & en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers serrés & dialogués d'une façon digne de Sophocle, & que je donnerois de la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, & le courroux du pere, en fureur. Celui-ci ordonne qu'on améne Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui-même, après ces beaux vers que j'emprunte du Poëte François, imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais, au moins en ma présence,
Que l'on accomplira cette injuste Sentence ;
Faites à vos flatteurs autoriser vos loix,
Et voyez votre fils pour la derniere fois.

Créon, pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Isméne du supplice ; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thébes. Telle étoit la superstition payenne, qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impiété de faire mourir quelqu'un par la faim ; &

pour sauver le reproche que son Ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnoit une légère nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Créon termine la Scène par une dérision très-impie. » Antigone, » dit-il, obtiendra de Pluton, le seul des » Dieux qu'elle honore, le privilége de » ne pas mourir: ou bien, elle apprendra » combien il lui sert de peu d'honorer » les Divinités infernales. «

Pour contraster à ces mouvemens de Théâtre, les deux Scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les Vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi: » Amour, Dieu in- » vincible, tu renverses les plus brillan- » tes fortunes, quoique tu ne résides que » sur les joues d'une fragile beauté. Ton » empire s'étend sur les mers, dans les » bois, sur les mortels & sur les Dieux. » Nul d'eux ne peut éviter tes traits. » mais ils portent la fureur dans les » cœurs. Tu précipites même les justes » dans le crime: & c'est toi qui viens » d'exciter une nouvelle tempête dans » la maison d'Oedipe. « Le Chœur ne sçauroit toutefois refuser des larmes au

destin

deſtin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le Chœur la ſeconde Scène. Ce ſont ſes dernières plaintes qu'elle vient faire à la maniere des Anciens, & que les Latins appelloient *noviſſima verba*. On en a vû de pareilles dans l'Iphigénie en Aulide. * Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les Poëtes de la Gréce, où ces plaintes étoient eſſentiellement en uſage.

Antig. Citoyens de Thébes, jettez les yeux ſur une Princeſſe déplorable qui ſuit la derniere route où aboutiſſent les mortels, & qui voit le Soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'eſt-là l'hymen qui m'eſt préparé. Car, hélas, ſon flambeau ne s'eſt point allumé pour moi, & les Temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle ſe compare à Niobe qui fut changée en rocher de marbre. Le Chœur la loue plus qu'il ne la conſole : & c'eſt ſur cela qu'elle atteſte ainſi le peuple. » O » Thébes, ô Citoyens, ô ſources de

* *Iphigénie en Aulide. Acte V. premiere Partie de ce Livre.*

» Dircé, & vous, forêts voisines, soyez » témoins de la loi barbare qui me pré- » cipite, dirai-je, dans une prison, ou » dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du com- » merce des uns & des autres, sans être » pleurée par ceux qui me sont le plus » chers.

Sur une parole du Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Oedipe dont les malheurs retombent sur elle, Antigone s'écrie encore. » Quelle playe aigrissez- » vous, cruels, en me remettant sous » les yeux le Destin des Labdacides. O » Furies, spectatrices de l'hymen de » ma mere! ô affreux hymen! de quel » sang suis-je issue, & à quel sort étois- » je réservée! frere malheureux, deve- » nu époux sous d'horribles auspices, » c'est vous, qui, tout mort que vous » êtes, m'entraînez toute vivante au » tombeau.

Voilà une légère idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut le conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté, * quand elle alla sur les montagnes pleu-

* *Au Livre des Juges, chap.* 11. *v.* 34. & *suivans.*

rer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractère de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plutôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très-borné, & leur cœur enyvré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur-tout dans la chaleur d'un combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce Spectacle si touchant par un trait inoui de tyrannie. Il trouve mauvais que la Princesse prolonge plus long-tems ses plaintes, & il donne ordre qu'on la conduise à l'antre, en protestant que ni lui, ni les Thébains,

ne seront souillés par ce nouveau genre de mort.

» O Sépulchre, s'écrie Antigone, ô » Caverne, ô Lit nuptial, tu seras donc » ma demeure éternelle. Je vais retrouver les miens aux enfers. Proserpine » les a presque tous enlevés. * *De ce » sang déplorable je mourrai la derniere » & la plus misérable.* » C'est mot pour mot le sens de Sophocle qui a passé dans ce vers de Racine, sans que peut-être Racine s'en soit apperçu, tant la pensée est naturelle, & tant il avoit l'esprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide. Antigone continue : » Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me » console dans l'espoir que ma présence » sera précieuse à Oedipe, à Jocaste, » & sur-tout à mon frere. Chers morts, » c'est à ces mains que vous devez les » honneurs funébres que vous avez re- » çus. Et toi, Polynice, tu sçais que » mon trépas est le prix de ma tendresse » pour toi. Mais enfin mon cœur est » satisfait, & mon crime m'est glo- » rieux. Les cœurs généreux me ren- » dront cette justice. Si j'eusse été mere, » & qu'il m'eût fallu rendre les der-

* *Phédre de* RACINE, *Acte I. Scène III.*

» niers devoirs à un époux au prix de
» ma vie, je n'aurois pas bravé une loi
» publique. » C'eſt que la tendreſſe pour ſes enfans auroit dû l'emporter ſur les honneurs dûs à un époux mort. Auſſi apporte-t-elle pour raiſon de cette différence entre un mari & un frere, qu'elle auroit pû trouver un autre mari; mais qu'Oedipe & Jocaſte étant morts, elle n'a plus d'autre frere à eſpérer. J'ai appréhendé que ce ſentiment, tout épuré qu'il eſt, ne parût riſible en notre langue, & contraire à la véritable idée de Sophocle; car ce Poëte prétend rendre Antigone plus aimable en la rendant innocente, & en la lavant du ſoupçon d'avoir voulu couvrir du voile de la piété, un attentat ſur les loix.
» C'eſt donc pour un devoir ſi juſte,
» continue-t-elle, que Créon me con-
» damne à périr abandonnée de ceux
» mêmes qui me devroient du moins le
» tribut de leurs larmes. Grands Dieux,
» quelle de vos loix ai-je donc violée?
» mais pourquoi tourner mes regards
» vers les Dieux? quel ſecours puis-je
» en attendre? c'eſt ma piété même qui
» m'attire le ſupplice deſtiné aux im-
» pies. Que dis-je? ſi ma mort eſt un
» arrêt du Ciel, j'y ſouſcris; ſi j'ai

» péché, je pardonne, & je me sou-
» mets à la peine. Mais, si la loi est
» injuste, puissent ceux qui l'ont por-
» tée, éprouver tous les maux dont ils
» m'accablent aujourd'hui.

Créon presse les Gardes, & cette Scène se tourne insensiblement en Interméde. Car Antigone part en protestant contre l'injustice, & en reprochant aux Thébains leur dureté à la vûe d'une Princesse si indignement traitée. Les Vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureusement, quoique issus d'un sang illustre, tant le Destin est insurmontable : c'est par la crainte du Tyran, qu'ils rejettent sur le Destin une mort qu'ils sçavent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les Cours des Rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faisoient sur leur liberté.

ACTE IV.

Tirésias arrive conduit par un domestique, & la Scène est exactement telle que l'a rendue le vieux Poëte que j'ai déja cité. J'en mettrai ici le commen-

cement sans appréhender que la naïveté de ses expressions ne dégrade la simplicité du Dialogue Grec.

TIRES. La lumiere d'un seul sert à deux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi de conduire les hommes.

CREON. Que nous apprendrez-vous, bon Vieillard, qui sans yeux
Lisez si clairement dans les secrets des Dieux ?

TIRES. Un avis qui regarde, & vous & votre Empire :
Mais pesez mûrement ce que je vais vous dire.

CREON. J'ai toujours obéi ; vous, toujours ordonné.

TIRES. C'est l'unique secret qui vous a couronné.

CREON. Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche,
Assuré que les Dieux parlent par votre bouche.

TIRES. Sur-tout pour votre bien croyez-moi désormais :
Car le besoin en presse, ou ne pressa jamais.

CREON. O Dieux, quelle frayeur m'excite ce langage !

TIRES. Bien moindre que ne doit ce funeſte préſage.

Ici Tirésias raconte ce qui eſt arrivé, à ſçavoir un combat ſanglant d'oiſeaux, le peu de ſuccès des ſacrifices, & choſes pareilles de funeſte augure. Il conclut que Thébes eſt menacée de nouveaux malheurs à cauſe de l'opiniâtreté & de la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice.

Créon s'enflamme de colère, & taxe nettement le Devin d'avoir rendu ſa voix vénale. Tirésias de ſon côté ſe venge de cette inſulte par cet oracle terrible... « Sçachez, dit-il à Créon, qu'avant le » tour du Soleil la mort d'un de vos fils » vengera Polynice & Antigone, l'une » cruellement enfermée dans un tom- » beau, & l'autre injuſtement privé de » l'honneur du ſépulchre. Triſte effet » de votre violence, & d'une impiété » que les Dieux déteſtent! déja les Fu- » ries vengereſſes des devoirs violés, » ſont prêtes à vous tourmenter, & à » vous précipiter dans les mêmes maux. » Jugez à préſent ſi c'eſt l'intérêt qui me » délie la langue. Je prévois plus encore. » Votre Cour retentira bientôt de cris » & de heurlemens. Vous verrez s'éle-

» ver contre vous toutes les Villes où les
» cendres des morts auront été violées.
» Voilà les traits inévitables que mon in-
» dignation vous lance. Allons, enfant,
» conduis-moi hors de ce Palais. »

Il se retire : le Chœur est effrayé de ses menaces, & Créon encore plus. Mais il lui paroît dur d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on lui conseille de ne pas balancer de délivrer promptement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'Interméde du Chœur consiste dans une hymne à Bacchus, Dieu tutélaire de Thébes, pour l'appaiser & l'engager à écarter les maux prédits par Tirésias.

ACTE V.

Un Officier du Palais commence le dénouement par la maniere effrayante dont il annonce au Chœur que la brillante fortune de Créon s'est éclipsée. Il s'explique à mesure que les Vieillards l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hémon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'Ora-

cle ne s'eſt trouvé que trop véritable. C'eſt la réflexion du Chœur : mais l'effet de cet Oracle n'eſt-il point un peu trop prompt ? Tirésias peut-il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accompliſſoit, ou du moins qui devoit s'accomplir preſque dans le tems qu'il la prononçoit ? Créon de ſon côté a-t-il été prudent de n'avoir pas prévû ce malheur, ni donné des Gardes à ſon fils, comme il en avoit donné aux deux Princeſſes ? quoi qu'il en ſoit, Euridice, femme de Créon, conſternée des bruits qu'elle a entendus en ſortant pour aller au Temple, veut ſçavoir des Thébains ce qui en eſt.

L'Officier commence ſon récit en diſant à la Reine qu'il ne flattera point ſes douleurs, & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, preſſé d'un repentir tardif, s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux triſtes reſtes du corps de Polynice, & ſe hâtoit enſuite d'aller vers la Grotte, qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone, lorſqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus ſenſibles à meſure qu'il approchoit, lui ont fait reconnoître ſon fils. « Ah, s'eſt-il, » écrié, c'eſt mon fils que j'entends. » Courez, volez, entrez dans la Grotte : » raſſurez-moi ſur ce funeſte doute. Nous

» pénétrons dans l'antre. Mais quel af-
» freux spectacle au fonds de ce tom-
» beau ! nous voyons Antigone attachée
» à un nœud fatal qu'elle avoit formé
» de ses voiles. Hémon la tenoit em-
» brassée, & poussoit des cris lamenta-
» bles sur la mort de son amante, sur la
» barbarie de son pere, & sur un si cruel
» hymenée. Le Roi arrive, le voit, &
» lui crie : Malheureux, que vas-tu faire ?
» quel est ton dessein ? quelle fatalité
» t'entraîne à ta perte ? sors, mon fils,
» sors de ce tombeau : c'est ton pere qui
» t'en conjure. Mais Hémon, lui jettant
» un regard terrible, dédaigne ses prie-
» res ; pour toute réponse, il tire son
» épée, & s'avance. Le Roi fuit ; Hé-
» mon tourne tout son courroux sur lui-
» même, se perce, & embrassant Anti-
» gone il rend entre ses bras un torrent
» de sang avec la vie. Ainsi l'amant &
» l'amante ont-ils été réunis sous les aus-
» pices de Pluton ; exemple terrible des
» suites funestes que traîne après soi l'in-
» juste courroux des Rois. »

Après ce récit Euridice, mere d'Hémon, s'en va sans rien répondre. C'est une adresse de l'avoir fait ainsi disparoître par une Scène muette. Une douleur plus éloquente dans une mere l'auroit

été moins, & n'eût pas assez préparé l'événement qu'on verra. Le Chœur & l'Officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la Reine. Ils craignent pour ses jours; puis ils se rassurent: enfin ils se déterminent à la suivre, sans lui donner presque le tems de se renfermer. Mais les Vieillards rencontrent Créon, dont la vûe & le désespoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de son fils, & s'écrie en paroissant. « Insensé, qu'ai-je fait? impi» toyable sévérité où m'as-tu réduit? ô » Thébains, vous voyez mon fils égor» gé. Arrêt barbare! ô mon fils, c'est » moi qui t'ai sacrifié avec ton épouse. » Il reconnoît qu'il s'est repenti trop tard, repentir inutile qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables, lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

Créon. Hé, que puis-je voir de plus affreux?

L'Esclave. La mort de la Reine. Elle vient de se percer.

Creon. O Pluton, ô Enfers, quel charme goûtez-vous à tourmenter un malheureux? Que dis-tu? que viens-tu m'apprendre? ah! viens-tu accabler un mort? je le suis. Parle: que m'annonces-

tu ? quoi ? qu'Euridice s'eſt immolée ?

L'Escl. Vous pouvez le voir de vos yeux. La voici : (*il la montre dans le fonds du Théâtre.*)

Créon. Ah, falloit-il me réſerver cet horrible ſpectacle ? quel ſort m'attend encore ? je tiens le corps d'un fils, & je vois celui de ſa mere ! ô mon fils ! ô chère épouſe !

L'Escl. C'eſt vers cet autel qu'elle vient de ſe frapper, après avoir pleuré ſon premier époux Mégarée, & le triſte hymen de ſon fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

Créon. Tout mon ſang ſe glace. Amis, que ne me percez-vous ? (*Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chez eux.*) quel déluge de maux a fondu ſur moi !

L'Escl. A en croire la Reine, vous êtes ſeul la ſource de tous ces maux.

Créon. Comment a-t-elle péri ?

L'Escl. Par le poignard qu'elle a plongé dans ſon ſein dès qu'elle a ſçû la mort de ſon fils.

Créon. Ah, barbare, j'en ſuis la cauſe unique. C'eſt moi, chère Euridice ; oui, c'eſt moi qui t'ai immolée. Je me ferai juſtice. Allons, amis, exterminez-moi,

conduiſez-moi à la mort. Je ne ſuis qu'une ombre & qu'un Fantôme.

Enſuite de quelques autres ſentimens qui expriment ſon déſeſpoir, il ſe retire : & le Chœur finit par une Sentence, à ſçavoir que la modération & le reſpect rendu aux Dieux ſont les principaux appuis de la félicité des Rois, & qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, eſt le dernier ſupplice dont le Ciel punit leur orgueil. C'eſt en effet le but de cette Tragédie. Créon, enyvré du pouvoir ſuprême qu'il avoit repris pour la ſeconde fois, après la mort des deux fils d'Oedipe, en abuſe dès les premiers jours juſqu'à manquer de reſpect aux Divinités infernales, & d'humanité pour ſes proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'inſtruit & le rend ſage : mais inutilement & trop tard.

L'on ne ſçauroit nier que cette Piéce ne ſoit tout-à-fait bien conduite, & que malgré ſa grande ſimplicité, la terreur & la pitié n'y ſoient portées à leur comble. Les incidens naiſſent les uns des autres, & tout marche au but ſans paroître gêné. Il peut y avoir ſeulement quelque défaut dans la trop grande ſécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de ſon fils ſans ſonger à le faire arrêter.

Il faut toutefois considérer que Créon est tellement enflammé de colère, qu'il est assez naturel qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique, semblable à l'Acomat de Racine dans Bajazet, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire à-peu-près comme Acomat après l'événement:

Ah, de tant de conseils, événement sinistre!
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle Ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains
Chargé d'ans & d'honneurs confié tes desseins,
Et laissé d'un Visir la fortune flottante,
Suivre de ces amans la conduite imprudente.

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que ç'en soit une, produit un dénouement magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du Ciel, redoublés coup-sur-coup, mettent l'infortuné Créon, qui,

malgré ſon crime, devient un objet de compaſſion, quand on le voit puni comme époux, comme pere, & comme Roi.

Il ne ſeroit pas juſte de paſſer ſous ſilence l'Antigone de Rotrou, dont on a déja vû quelques morceaux. Il n'a pas fait, comme les Italiens, de ſimples traductions des Piéces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à ſa façon, en ne perdant rien des Scènes eſſentielles. Le malheur eſt que de ſon tems on ignoroit l'art des régles, ou, ce qui eſt la même choſe, les délicateſſes de la vraiſemblance. En maniant ce ſujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matiere. Dans cette crainte, au lieu de commencer ſon action au point où la commence Sophocle, c'eſt-à-dire, après la Thébaïde, ou la mort mutuelle d'Etéocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux Tragédies enſemble, ce qui péche contre l'unité du ſujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu & de tems, choſe où l'on ne prenoit pas garde de ſi près au ſiécle paſſé : mais cela même lui a donné lieu d'étaler de très-belles Scènes. Sa premiere Partie ou ſa Thébaïde s'étend depuis le commencement juſqu'à la troiſiéme

Scène de l'Acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des Tragédies d'Euripide, de Seneque & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde Partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la nécessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration Grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Eurídice, se tourne en action chez le Poëte François. Mais aussi il faut passer d'un plein saut du Palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon & le Roi son pere; ce qui fait des Scènes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage, & le désespoir, tout y parle éloquemment & avec beaucoup de dignité. Chaque Acteur y soutient son caractère, excepté Isméne qui finit très-mal la Piéce par ces deux vers.

Lâche ne puis-je donc faire un dernier effort!
Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort?

Rotrou, après Sophocle, n'avoit représenté Isméne que prudente & généreuse

ſur tout, puiſqu'elle avoit voulu partager le crime & le ſupplice de ſa ſœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un ſeul trait à la fin de la Tragédie ? qu'avoit affaire ici cette Princeſſe ? Sophocle s'eſt bien gardé de l'y introduire. Créon l'avoit fait arrêter, & l'avoit dérobée à la rigueur de la loi : cela ſuffiſoit. En ceci, & dans les autres imitations de Rotrou, l'on ne ſçauroit trop s'étonner que ce Poëte qui conſtamment étoit un grand génie, & qui connoiſſoit les Anciens juſqu'à les entendre & les rendre à la lettre, n'ait pas voulu faire attention au plus eſſentiel, je veux dire, au bon ſens exquis de ces mêmes Anciens, qui portoient l'amour de la vraiſemblance au point de lui ſacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de ſa place.

Rotrou redoutoit ſur-tout, comme on le fait encore de nos jours, cette extrême ſimplicité qui ſe contentoit de peu de matiere. En faut-il donc davantage pour le Tragique, que pour l'épique, qui en demande peu, ſuivant l'excellente remarque de Deſpreaux ? * la raiſon eſt égale de part & d'autre ; c'eſt

* *Préface du Lutrin.*

que la vraiſemblance eſt alors mieux gardée ; que l'eſprit du Spectateur eſt moins partagé ; que les ſentimens tendent plus directement & de ſuite au même but ; que les paſſions ſont conduites d'un plus grand air ſans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajoûter au-delà, loin d'embellir l'action ne fait que la charger & la confondre. En effet, que dire de l'Antigone de Rotrou, & à proportion de toutes les Piéces Epiſodiques, ſinon que c'eſt une grande & vaſte hiſtoire de pluſieurs faits qui paſſent ſucceſſivement ſous les yeux, ſans qu'aucun d'eux y faſſe une impreſſion durable, à cauſe de leur multiplicité & de leur peu de liaiſon ? à la vérité c'eſt un choix de belles Scènes : mais ces Scènes, avec toute leur beauté, ne forment point un tout qui ſoit beau ou touchant, à force d'être trop l'un & l'autre, s'il eſt permis de parler ainſi. La Tragédie de Sophocle, toute ſimple qu'elle eſt, laiſſa une profonde impreſſion dans les cœurs ſur le Théâtre d'Athènes. Elle fut repréſentée trente-deux fois ; * & l'eſtime qu'on en fit valut à ſon Auteur la Préfecture de Samos.

* ARISTOPHANE *le Grammairien.*

ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

DE SOPHOCLE.

SI l'on en croit Cicéron & Valere Maxime, Sophocle composa cette Piéce âgé de près de cent ans : & toutefois elle suffiroit seule pour lui donner le premier rang parmi les Poëtes Tragiques. L'on n'en jugera pas tout-à-fait, comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les intérêts des Athéniens, à qui ce Poëme devoit être infiniment agréable, parce que le Poëte établit chez eux le tombeau d'Oedipe, monument glorieux & politique,* qui ren-

* Long-tems après la composition de cet Ouvrage, j'ai lû les sçavantes Remarques de M l'Abbé SALLIER, sur l'Oedipe à Colone, (Tom. VI. des Mem. de Littérature, p. 385.) Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette Piéce est du genre de celles qui étoient allégoriques, & dont les Spectateurs voyoient les rapports aux affaires du tems. Mais j'avoue que l'incertitude de la

doit les Athéniens formidables aux Thébains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit à ce sujet, ni le trait du Sénat d'Athènes à l'occasion de cette Piéce. *

Oedipe à Colone est la suite du premier Oedipe qu'on a vû. † Ce Roi aveugle, exilé de son pays, & contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hazard vers Athènes, & s'arrêta à un lieu nommé Colone, près du Temple des Euménides. Là, il se ressouvint d'un Oracle que lui avoit donné Apollon, à sçavoir qu'il y mourroit, & que son tombeau seroit un présage de victoire pour le peuple d'Athènes sur tous ses ennemis, particulierement sur les Thébains s'ils osoient l'attaquer. Sophocle fit cet Ouvrage non-seulement en faveur d'Athènes, mais encore à cause du lieu

---

date de cette Piéce, & l'impossibilité d'expliquer & de lier les allusions à quelque événement précis de la guerre du Peloponnese, m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'ose le faire au sujet d'ARISTOPHANE. (Voyez la Dissertation de M. l'Abbé SALLIER.)

* *Voyez le troisiéme Discours, premiere Partie.*

† *Premiere Partie, pag.* 1.

de sa naissance. Car il étoit de Colone. Les personnages qui jouent sont, Oedipe, Antigone & Isméne, ses Filles, Polynice l'un de ses fils, Créon son beau-frere, Thésée Roi d'Athènes, un Envoyé, & un Chœur de Vieillards Athéniens. La Scène est fixée à l'entrée du Temple des *Vénérables Déesses*, pour parler comme l'antiquité, c'est-à-dire, des Furies.

ACTE PREMIER.

On voit un Temple, un bois sacré, des maisons, & un Vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. C'est Oedipe qui arrive appuyé sur le bras de sa fille Antigone. Il se fait connoître, en demandant le lieu où ils arrivent, quel sera le terme de son exil, & qui daignera enfin recevoir un Roi malheureux; rebuté de tous les hommes, qui demande peu, & que la fortune à trop instruit à se contenter de peu. Fatigué du chemin, il presse sa fille de le placer dans un endroit profane ou sacré, où il puisse attendre en repos de quelle maniere on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle voit une ville environnée de tours qu'elle

reconnoît pour être Athènes. A l'égard du lieu où ils se sont arrêtés, il lui est inconnu : mais il lui paroît sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer. Elle fait asseoir son pere sur un siége de pierre. Puis comme elle s'avance pour reconnoître quels sont les habitans, un homme vient à sa rencontre, & dit à Oedipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il est assis, parce que c'est un bois sacré, qu'il n'est permis à aucun profane d'en approcher; & qu'il est occupé par les filles de la nuit, les vénérables Euménides. Oedipe en conçoit un heureux augure, & il se met sous la protection de ces noires Divinités.

Le passant effrayé, n'ose ni chasser de lui-même un inconnu d'un lieu sacré, ni taire ce qu'il a vû. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant Oedipe tire de lui la connoissance de cette contrée. Elle est toute consacrée à Promethée & à Neptune qui fit sortir un coursier de la terre, frappée de son trident; & c'est pour cela qu'on la nomme *Colone l'Equestre.* Un des boulevards d'Athènes est l'endroit où est Oedipe. On l'appelle la voye d'airain. Telle est la description de la Scène, qui n'a plus

rien d'intéreſſant pour nous. On apprend encore à Oedipe qu'Athènes eſt gouvernée par le Roi Théſée. On ſera ſurpris qu'un Roi tel qu'Oedipe ſemble ignorer ſi un Etat aſſez voiſin du ſien étoit Républicain ou Monarchique. Mais il paroît qu'Oedipe fait cette queſtion par une eſpéce de feinte pour ne pas ſe faire connoître, & pour être inſtruit plus à fonds. Il prie quelqu'un des paſſans, (car on en ſuppoſe pluſieurs, dont un ſeul parle pour tous) d'aller avertir Théſée pour le prier de ſe tranſporter vers lui, en l'aſſurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. » Hé quel ſervice, de» mande le paſſant, peut rendre à un » Roi un homme accablé de miſère, » & privé de l'uſage des yeux? » Oedipe aſſure qu'il révélera des ſecrets eſſentiels au bien de l'Etat. Le paſſant, étonné de la fermeté du Vieillard, qu'il commence à regarder comme un illuſtre malheureux, court avertir les habitans de Colone pour ſçavoir d'eux ſi l'on doit l'écarter ou non d'un lieu ſi vénéré.

Quand il eſt parti, Oedipe s'adreſſe aux Euménides, & les prie de lui être favorables, de le recevoir, & de ſouſcrire à l'Oracle d'Apollon. Ce Dieu lui a prédit que leur Temple ſeroit le terme de

de ſes malheurs, & que ſa préſence y deviendroit un préſage funeſte pour ceux qui l'avoient chaſſé, heureux au contraire pour ceux qui le recevroient. Il juge que les Euménides l'ont elles-mêmes conduit inviſiblement; puiſque le hazard lui a offert leur Temple pour retraite après un ſi pénible voyage. « Déeſſes, ajoûte-t-il, accompliſſez l'Oracle, & ſi les maux horribles qui ont » fondu ſur moi vous paroiſſent encore » trop peu pour Oedipe, daignez lui » faire goûter le doux repos d'une mort » tant deſirée : & vous, ô Athènes, ô » Ville ſi juſtement honorée, prenez » quelque pitié de l'ombre d'un Roi » malheureux qui n'eſt plus. »

Antigone interrompt ſon pere pour lui dire qu'elle voit une troupe d'Anciens du pays qui arrivent. Le pere & la fille ſe cachent dans l'épaiſſeur du bois pour entendre leurs diſcours. Ceux-ci, ſans le connoître, le cherchent avec empreſſement, comme un profane, un exilé, un coupable que ſa mauvaiſe fortune a contraint de ſouiller par ſa préſence un lieu reſpectable aux regards même des humains. Ils jettent les yeux de toutes parts avec inquiétude. Oedipe reparoît: & les Vieillards touchés de pitié à la

vûe d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ces malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refusent même de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint. Tout ce détail superstitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de Théâtre, & montre combien les Furies étoient respectées parmi le peuple Athénien. » Il faut obéir, dit Antigone à son pe-» re. Etranger, vous devez honorer ou » craindre, ce qu'on honore ou craint » en ces lieux. » Les Grecs étoient en effet convenus de respecter les Divinités & les loix du pays où ils voyageoient. Oedipe est donc contraint de céder. Il consent à quitter son asyle; mais il appréhende quelque affront. On le rassure; & il passe d'un autre côté pour s'asseoir encore sur une pierre avec le secours d'Antigone.

Tout cela est écrit avec la derniere naïveté; & apparemment il étoit joué de même. Si nous n'y trouvons pas assez de noblesse, c'est que nos mœurs ont changé. La noblesse des sentimens n'est pas autre aujourd'hui que du tems de Sophocle. Il n'en est pas de même de celle des manieres. Il faut donc croire que la dignité dans les manieres est une chose arbitraire & dépendante des tems,

au lieu que celle des sentimens est toujours la même.

Les Vieillards interrogent Oedipe sur sa patrie & sur ses malheurs. Mais il a honte de se faire connoître. « Hé, qu'a-» vez-vous à redouter, lui dit sa fille; » n'êtes-vous pas arrivé au comble de » l'infortune? » Il consent donc à satisfaire la curiosité empressée du Chœur : mais il le fait, comme Phédre, peu à peu & avec beaucoup de confusion. *Tu connois ce fils de l'Amazone*, dit Phédre à sa Confidente : & Oedipe dit : « Vous » connoissez le fils de Laïus? » Le Chœur jettre un cri d'effroi, & lui demande s'il est véritablement cet Oedipe si fameux par ses malheurs. Il prie les Vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui-même. Mais il ne peut les rassurer ; & cette horreur qu'il excite par son nom seul, met le comble à sa misère. « Je » suis donc le plus malheureux des hu-» mains. Hé-bien, ma fille, que feron-» nous? » Il a en effet un juste sujet d'embarras. Car le Chœur semble rétracter les assurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme si ces maux étoient contagieux & capables de causer le renversement des Etats où Oedipe aborde.

Antigone prend auſſi-tôt la parole. « Athéniens, qui reſpectez l'hoſpitalité, » puiſque la voix même de mon pere, » moins coupable que malheureux, vous » fait frémir d'horreur, du moins ne » vous montrez pas inſenſibles à la » mienne. Hélas ! c'eſt pour lui ſeul » que j'employe des prieres. Ne rebu- » tez pas une Princeſſe * † qui lit dans

---

Note de l'Editeur.

* ἄντιμα ἃ καλοῖς προσορᾶμένα ὄμμα σὸν ὄμμασιν.

Il nous ſera permis de dire que l'interprétation de ce paſſage a quelque choſe de riſible dans le François, mais qui n'eſt nullement ſur le compte de SOPHOCLE. La verſion de l'illuſtre M. SALLIER eſt à la vérité plus raiſonnable, mais n'eſt pas plus fidéle. Pour nous, nous n'appercevons pas la grande difficulté de ce texte. Antigone craignant pour ſon pere dit au Chœur, ou plutôt, au Coryphée des Athéniens : » Voyez à quoi je ſuis réduite ; voyez » une Princeſſe à qui l'extrémité de ſa miſére » donne l'aſſurance de lever les yeux ſur vous, » contre la bienſéance de ſon ſexe. » On ſçait, & il eſt manifeſte par mille traits de l'hiſtoire ancienne & du Théâtre Grec, juſqu'à quel point la modeſtie des Vierges étoit ſcrupuleuſe vis-à-vis des hommes. C'eſt ce que le P. B. lui-même a fait ſentir en pluſieurs endroits. *ἃ καλοῖς ὄμμασιν, non decentibus oculis*, vaut donc autant ici que, *ὃ μὴ καλόν ἐστι. Quod non decet.*

† M. l'Abbé SALLIER donne un autre ſens

» vos regards, (satisfaction interdite à » mon pere) & qui pour lui fait parler » votre sang; oui, le sang des Grecs. » Nous n'avons de ressource qu'en vous; » & vous nous tenez lieu des Dieux. » Ne nous refusez pas une faveur que je » vous demande par tout ce que vous » avez de plus cher. » Le Chœur se sent touché; mais la religion l'emporte sur la pitié.

Oedipe parle à son tour, & montre aux Coloniates que sous l'apparence d'une piété mal entendue, ils s'exposent à commettre un crime. » Quelle tache » pour les Athéniens, si renommés par » leur tendresse pour les étrangers mal- » heureux, s'ils rejettoient un Roi affli- » gé par des forfaits involontaires! oui, » dit-il, c'est sans le sçavoir, que je suis » devenu criminel; & ceux qui m'ont si » indignement exilé n'ont pas ignoré la » noirceur de leur attentat. Au nom des » Dieux, n'abusez pas pour m'outra- » ger, de la foi publique, sur laquelle

---

à ce passage, par une légère correction. *Ecoutez au moins ce que vous demande pour lui sa fille, elle que la colère du Ciel ne semble pas vouloir perdre.* Voyez le Tom. V. de l'Acad. des Inscript. pag. 81.

» j'ai compté en quittant cet asyle sacré.
» Sous le vain prétexte d'honorer les
» Dieux, n'allez pas les déshonorer en
» effet, & songez qu'ils jettent des re-
» gards désintéressés sur les justes & sur
» les impies, sans que l'impiété ait en-
» core pû échapper au supplice qui lui
» est dû. « Il ajoute enfin qu'il ne leur demande que quelques momens jusqu'à ce qu'il ait parlé à Thésée; qu'il est venu vers Athènes purifié & comme consacré par les Dieux, pour apporter à cette contrée des avantages sans nombre; qu'enfin il sçaura bien récompenser la faveur qu'ils lui feront de ne pas violer en sa personne les loix de l'hospitalité. Le Chœur, satisfait de ces raisons, se contente que le Roi entre en connoissance de cette grande affaire; grande assurément pour les Athéniens, mais très-petite pour nous; & voilà, pour le dire encore, ce qui nous rend cette Piéce (outre bien d'autres anciennes) assez peu intéressante, quoiqu'elle le soit véritablement beaucoup.

Tandis qu'Oedipe s'entretient avec le Chœur, Antigone apperçoit une femme montée sur un coursier & couverte d'un parasol à la Thessalienne, qui accourt vers Colone. A mesure qu'elle appro-

che, Antigone croit reconnoître sa sœur Isméne. C'est elle en effet qui descend, & qui embrasse avec empressement son pere & sa sœur : reconnoissance d'autant plus vive & plus tendre, qu'Isméne a eû beaucoup de peine à retrouver leurs traces. Elle s'est dérobée secretement du Palais avec un fidele Ecuyer qui l'a conduite, pour suivre la fortune d'un pere malheureux. Il fait sentir lui-même la différence de ses filles & de ses fils. » Ceux-ci l'ont abandonné, & sembla-» bles aux Egyptiens chez qui les hom-» mes font les ouvrages des femmes; » tandis que celles-ci traitent les affaires, » ils se tiennent cachés dans leur Palais, » & laissent à leurs sœurs le soin de » souffrir la faim, la soif, la chaleur & le » froid avec un pere exilé. «

Oedipe demande quels troubles & quelles divisions agitent sa maison. Car il pressent qu'Isméne vient lui apporter de tristes nouvelles. Cette Princesse, sans entrer dans le détail de ce qui lui en a coûté pour retrouver enfin son pere, lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'il est exilé : elle dit qu'Etéocle & Polynice ont d'abord balancé s'ils ne feroient pas mieux de céder le Thrône à Créon leur oncle, que de s'exposer à attirer sur

Thébes des malheurs attachés à un sang incestueux; que depuis ce tems la passion de regner a tellement dévoré leurs cœurs, qu'ils ont conçu l'un pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur sang; qu'Etéocle a banni son frere aîné Polynice, & l'a forcé de se réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra, appuyé d'une nouvelle alliance, livrer Thébes en proye aux Argiens. » Ce ne sont point de simples bruits, » ajoûte-t-elle, ce sont des faits atroces, » & j'ignore quel terme les Dieux ont » prescrit à nos malheurs. Quoi, re- » prend Oedipe, vous espérez que les » Dieux devenus propices terminent ja- » mais nos maux! oui, répond Isméne, » & je me fonde sur leurs Oracles. «

Oedipe. Quels Oracles?

Isméne. Les voici: Que vos peuples coupables de votre exil vous rechercheront un jour vivant ou mort.

Elle apprend même à son pere que Créon doit venir bientôt à ce dessein, déterminé à le conserver & à le retenir, non dans le pays Thébain, mais sur la frontiere, sçachant bien que le tombeau d'Oedipe dans une terre étrangere seroit funeste aux Thébains; que des Députés revenus de Delphes ont publié

cet Oracle ; & que ſes deux freres, Etéocle & Polynice, en ſont inſtruits. » Les » perfides, dit Oedipe, ils le ſçavent, » & l'ardeur de regner étouffe en eux le » regret d'un pere ! « Il réitere ici les terribles imprécations qu'il a lancées contre l'un & l'autre. » Comment les » barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler ! » mais cet exil, diront-ils, étoit volon- » taire. Frivole excuſe. Devoient-ils » écouter les premiers mouvemens du » déſeſpoir de leur pere. Le tems com- » mençoit à ſoulager ſes douleurs ; & » c'eſt alors que les Thébains ont exé- » curé cet arrêt inhumain. Des fils dé- » naturés n'ont pas eû honte d'y ſouf- » crire. Ils ont préféré l'éclat d'une Cou- » ronne aux intérêts d'un pere. Par eux, » il s'eſt vû réduit aux dernieres extré- » mités de l'ignominie & de l'indigen- » ce, trop heureux d'avoir eu une reſ- » ſource dans la généroſité de ſes filles. » Que Créon vienne donc, dit-il, ou » quelqu'autre d'entr'eux. Ils ne gagne- » ront rien ſur mon eſprit irrité. J'en » atteſte les Oracles. O Athéniens, don- » nez-moi un aſyle, & vous acquerrez » en moi un Libérateur d'Athènes & le » plus redoutable ennemi de Thébes.

Ce diſcours & les Oracles rendent

Oedipe plus respectable aux yeux des Coloniates. Ils se sentent portés à lui vouloir du bien, & commencent par lui conseiller de faire les expiations nécessaires aux Euménides dont il vient de profaner le Temple. Ces expiations consistent à faire des libations d'eau tirée de trois sources, à couronner des coupes sacrées de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis, à répandre de l'eau pure & non du vin, à verser entierement & d'un seul jet la derniere libation, le tout en tournant le visage vers le Soleil: enfin, il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier, (nombre mystérieux) en prononçant une priere aux Euménides; après quoi la personne chargée de cette cérémonie se retirera en arriere. Oedipe que son état rend incapable d'un sacrifice pareil, en charge ses filles. Isméne prend sur elle ce soin-là, & confie à sa sœur Antigone la garde de son pere.

Le Chœur curieux de sçavoir le détail des aventures d'Oedipe, le prie de les raconter; mais timidement. Il craint de rouvrir des playes mal fermées. En effet Oedipe s'en défend, & n'avoue son inceste qu'en frémissant. C'est un crime qu'il a commis sans le sçavoir,

ou plutôt que Thébes seule a commis, puisque c'est cette ville qui l'a placé sur le Thrône & dans le lit de sa mere. Le meurtre de Laius n'est pas plus volontaire que l'inceste : enfin ce n'est que par des mots entre-coupés & pleins de la plus naïve confusion, qu'Oedipe se laisse arracher plutôt qu'il ne raconte ces deux horribles aventures : ce qui doit faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue, & suivant nos manieres.

ACTE II.

Théſée arrive enfin à Colone. Il fait à Oedipe un discours tel à-peu-près que celui de Didon à Enée. C'est un Roi qui sçait compatir aux malheurs d'un Roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, & ses Etats pour retraite. » Contraint d'errer lui-même, exposé à » mille dangers, il a trop appris, dit-» il, par ses propres maux à devenir » sensible aux infortunes d'autrui. Il » s'est fait une loi d'être le protecteur » des étrangers & des malheureux, per-» suadé que selon le cours des choses » humaines, il peut devenir malheu-» heureux à son tour, & que rien n'est » moins assuré que ce que nous prépare

» le jour qui doit suivre. » C'est la pensée de Didon.

VIRG. Æneid. l. 2. v. 630. *Non ignara mali miseris succurrere disco.*

Oedipe comblé de joie & pénétré de reconnoissance à cet accueil si obligeant, y répond par un remerciement sensé, & demande enfin pour toute grace un tombeau. » C'est pour être le » rempart d'Athènes que j'apporte ici » mes cendres. Mais on ne connoîtra » le prix de mon bienfait qu'après mon » trépas. » Thésée reprend avec politesse : » Quoi vous songez à un tom» beau, & vous négligez le soin de vos » jours ! vous contentez-vous d'un si » léger service de ma part ? » Oedipe avertit Thésée qu'il lui en coûtera des combats, & que Thébes le redemandera. » Mais si elle vous redemande, » dit le Roi d'Athènes, il ne vous con» vient pas de vivre en exilé. » Oedipe replique que cette ingrate patrie l'a banni lorsqu'il ne songeoit plus à la quitter ; & comme il voit le Roi d'Athènes étonné de sa fermeté dans la situation où il est, » Ah, Thésée, lui » dit-il, vous voyez un Roi accablé » sous le fardeau de mille maux.

THESÉE. Parlez-vous de vos anciens malheurs, dont....

OEDIPE. Non ; ceux-là font l'entretien de toute la Gréce.

THESÉE. Quoi donc, & quels maux plus funeſtes ſont tombés ſur vous ?

OEDIPE. La douleur de me voir chaſſé par mes propres enfans, comme un parricide.

THESÉE. Mais ils ſongent à vous rappeller.

OEDIPE. Un Oracle les y contraint.

THESÉE. Qui craignent-ils ?

OEDIPE. Vous. Athènes leur ſera funeſte. (*Théſée en effet ôta le Sceptre à Créon. Et il y a de plus quelque alluſion aux affaires du Peloponnèſe.*)

THESÉE. Hé, qui cauſeroit cette révolution ?

OEDIPE. Cher Théſée, les Dieux ſeuls ſont exemps des viciſſitudes. Tout vieillit, tout meurt. Le tems d'une main toute-puiſſante confond & renverſe tout. La terre perd inſenſiblement ſa fécondité. L'âge enléve aux corps leur force & leur vigueur. La fidélité même expire ; & de ſes cendres naît la perfidie. Le même eſprit n'unit pas toujours les amis & les alliés. Ce qui avoit plû devient déſagréable & reprend enſuite ſa premiere grace. Tout change. Thébes & Athènes ſont aujourd'hui alliées

& tranquilles. Mais un jour viendra, & les années en se succédant l'amèneront enfin, jour fatal où la discorde brisant les nœuds de cette heureuse union, fera d'un sujet léger la matiere d'une guerre cruelle. Alors, certes alors, ou Jupiter & Apollon ne sont pas Dieux, ou comptez que mes froides cendres seront arrosées du sang Thébain. Mais ne tirons pas le voile, & respectons les divins secrets. Je reviens à ma demande : conservez seulement la foi donnée, & si les Dieux sont fidéles, apprenez qu'Athènes ne se repentira pas d'avoir procuré asyle à un étranger tel qu'Oedipe.

Le Chœur assure que ce Prince a tenu les mêmes discours en arrivant ; & Thésée répond : » Qui pourroit dédaigner une pareille alliance ? cet autel » consacré à l'hospitalité ; & si cher à » notre culte ne le permettroit pas. Les » vénérables Déesses ont elles-mêmes » donné un asyle à Oedipe qui les imploroit. Il rend d'ailleurs à mes Etats » & à moi un service trop signalé pour » le refuser de la main d'un Héros tel » que lui. Je lui décerne donc le droit » d'asyle dans mon Royaume. Choisissez, Oedipe, ou de fixer ici votre

» demeure, & je charge ces habitans
» d'être vos défenseurs, ou de me suivre dans mon Palais. * Je vous laisse
» le choix, & c'est ainsi que Thésée
» tâche de reconnoître & de mériter
» vos faveurs.

Oedipe témoigne sa reconnoissance, & préfére de demeurer à Colone, parce que c'est là que l'Oracle a réglé qu'il se vengera des Thébains. Il ne veut pas même, selon l'usage, lier par des sermens Thésée, qui de son côté lui dit en grand Roi, qu'en effet sa parole est plus sacrée que les sermens les plus authentiques: que du reste Oedipe n'a rien à redouter de Créon; que personne n'osera tenter un enlévement; qu'il le laisse entre les mains de sujets fidéles; & que le seul nom de Thésée, quoiqu'absent, sera une garde assez sûre pour lui.

Les Coloniates qui font le Chœur, consolent Oedipe de son exil par les éloges du nouveau pays qu'on lui donne pour patrie. C'est le panégyrique de

---

* Ainsi Pelasgus laissa-t-il le choix aux Danaïdes, ou de son Palais, ou d'une autre demeure. On l'a vû dans les *Suppliantes* d'Eschyle, pag. 352. de ce Volume.

l'Attique. On en reléve la fertilité, la beauté & les richeſſes. L'on n'oublie pas l'olivier dû à Minerve & garant de la protection de cette Divinité, non plus que les chevaux dont l'Attique eſt redevable à Neptune, auſſi-bien que de la Marine qu'elle poſſéde par préférence aux autres Nations de la Gréce. Cette peinture flatteuſe pour les Athéniens fait le ſecond Interméde.

ACTE III.

Antigone voit venir de loin une troupe nombreuſe, & bientôt elle diſtingue Créon. » C'eſt à préſent dit-elle, ô Attique, qu'il faut mettre en œuvre cette » valeur ſi célébrée. » Les Coloniates raſſurent la Princeſſe; & Créon commence ſon diſcours, en proteſtant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injuſtice; qu'il redemande Oedipe au nom de tous les Thébains; qu'en ſon particulier il ſe ſent touché de voir un grand Roi contraint d'errer accompagné d'une jeune Princeſſe qui oublie ſon rang, pour mandier en quelque façon dequoi ſoutenir une vie languiſſante pour elle & pour ſon pere. » Malheu- » reux, ajoûte-t-il, que ne puis-je ca-

» cher cette tache faite à notre nom!
» mais elle eſt trop publique pour ne
» pas mériter qu'on nous la reproche.
» Je vous conjure donc au nom des
» Dieux, cher Oedipe, d'oublier le
» paſſé, de revenir à Thébes, & de
» dérober notre opprobre aux regards
» de la Gréce. Content de rendre graces
» à l'humanité de cette ville qui vous a
» ouvert ſon ſein, ſuivez-nous, & ſouf-
» frez que la tendreſſe pour votre pa-
» trie, l'emporte ſur la reconnoiſſance
» pour Athènes.

On voit par ce diſcours & par ce que nous avons déja dit, qu'Oedipe, & que tout exilé, fût-il Roi, étoit réduit à-peu-près à l'état de Bélizaire, ou que du moins il en couroit les riſques, ſur-tout Oedipe qui étoit chargé de l'exécration des hommes & des Dieux. On voit de plus que cette harangue de Créon n'eſt qu'un artifice politique. Auſſi Oedipe y répond-t-il en cette ſorte.

» Téméraire & artificieux Prince, quel
» piége oſes-tu me tendre encore? pré-
» tend-t-on me rappeller pour me ſur-
» prendre & me livrer à de nouvelles
» infortunes? accablé ſous le faix de
» mes maux, & abandonné à mon dé-
» ſeſpoir, je demandai l'exil. Pourquoi

» me refusâtes-vous alors, ce que je de-
» mandois comme une faveur ? pourquoi
» attendites-vous que ma douleur cal-
» mée eût fait place dans mon cœur à
» l'amour de la patrie, pour m'en chasser
» avec opprobre, sans que le sang qui
» nous lie, pût amollir votre dureté ? à
» présent que vous me voyez sous la
» protection d'un Etat florissant, vous
» employez de trompeuses caresses pour
» me séduire & m'arracher de son sein ;
» tant les bienfaits vous coûtent peu,
» quand on n'est pas disposé à les rece-
» voir ! c'est offrir à un homme riche
» des secours qu'on lui a refusés dans
» l'indigence, & dont il est en état de
» se passer. Que penser d'un tel service ?
» telle est l'offre que vous m'osez faire.
» Vous venez m'enlever non pour me
» rendre mon Thrône, mais pour me
» reléguer sur la frontiere de Thébes.
» c'est que vous craignez Athènes &
» l'effet de mon séjour dans cette con-
» trée. Non, non, je ne vous écoute
» plus. Mon mauvais démon vous pour-
» suivra toujours ; & mes fils ingrats n'au-
» ront du pays Thébain que le champ
» de leur combat & de leur mort. Vous
» semblé-je assez instruit des destinées
» de Thébes ? Jupiter & Apollon sont

» mes garans. Portez ailleurs vos séduisantes paroles. Leur fiel caché réjaillira sur vous, & vous n'aurez pas l'avantage de me fléchir. Allez, laissez-moi vivre dans ce fortuné climat. Mon sort, tout malheureux qu'il est, me paroît encore trop beau, puisqu'il fait des jaloux. «

Créon s'aigrit de ce refus : Oedipe répond; on se pique. L'on en vient aux menaces, & des menaces à la violence. C'est Créon qui la fait, & qui découvrant enfin ses mauvais desseins, déclare qu'il a déja surpris & enlevé Isméne, & qu'il va ravir encore Antigone à Oedipe. » Je vous atteste tous (dit-il à eux » & au Chœur) que vous vous souviendrez de m'avoir offensé si vous tombez en mon pouvoir. « Oedipe justement effrayé de ce qu'il vient d'entendre, implore du secours & proteste contre la violence. Les Vieillards reprennent Créon de son injustice : ils le menacent de la colere de Thésée, mais en vain. Il éleve la voix, comme se sentant le plus fort à cause du parti qu'il traîne à sa suite. Vainement lui représente-t-on combien son procédé est déraisonnable. Il prétend être en droit de réclamer des Princesses de son sang. Antigone a beau

jetter des cris. Malgré les foibles efforts du Chœur, elle se voit entraîner. Cette Scène devoit être d'un jeu très-vif, à en juger par les paroles. Créon, devenu furieux par les obstacles, quoique peu considérables, vû le petit nombre des Coloniates, menace d'enlever Oedipe lui-même. Celui-ci n'a de ressource que dans sa fermeté & dans les imprécations dont il accable son barbare beau-frere; & Antigone disparoît sans qu'on lui permette d'embrasser son pere.

Ensuite de cette violence, Thésée se montre à l'improviste. Il n'étoit pas éloigné; & comme il faisoit un sacrifice à Neptune, les Coloniates étoient allés promptement l'interrompre & l'avertir de voler au secours d'Oedipe. A peine est-il instruit de l'acte d'hostilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ses Officiers de rassembler à la hâte quelque Cavalerie & quelque infanterie pour fermer les issues, & pour couper le chemin aux raviſſeurs. Il se tourne vers Créon, & lui dit que s'il écoutoit comme lui les transports de son courroux, il le traiteroit en ennemi; mais qu'il se contente de le retenir en ôtage jusqu'à ce qu'on ait ramené les deux Princesses. Il ajoute avec beaucoup de dignité;

» L'action que vous venez de faire eſt » offenſante pour moi, & peu digne de » votre rang & de votre patrie. Quoi, » entrer dans une ville policée de ſages » loix, & en violer l'équité par la vio- » lence & par le rapt! avez-vous donc » penſé que l'Attique fût un Etat rempli » d'eſclaves ou de lâches? m'avez-vous » regardé moi-même comme un Roi » peu reſpectable? ce n'eſt point à Thé- » bes que vous avez puiſé de ſi perni- » cieuſes maximes. Les Thébains ſont » trop amateurs de la juſtice, & quand » ils ſçauront que Créon eſt venu dans » l'Attique bouleverſer les loix, profa- » ner les ſacrés aſyles, & enlever des » Supplians déja trop malheureux, ils » n'auront garde d'approuver un ſem- » blable attentat, &c. «

Créon répond d'un ton modéré, qu'il n'a pas eû de l'Attique l'idée qu'on lui impute; mais qu'il n'a pas cru que cet Etat voulût retenir des perſonnes de ſon ſang malgré lui, ni donner retraite à un inceſtueux & un parricide. Oedipe, outré de ces nom, s'en juſtifie, comme il a déja fait, & montre qu'il ne les a pas mérités. Il confond enſuite Créon ſur ce qu'il oſe lui reprocher la tache d'une épouſe qui étoit ſœur de Créon même,

» C'eſt à mon inſçu & au ſien, dit-il, » qu'elle a donné des fils à ſon fils. Le » ſeul ſouvenir m'en fait frémir d'hor- » reur! & c'eſt de ſang froid que vous » avez l'audace de m'accabler d'un re- » proche dont la honte retombe ſur elle » & ſur vous. « Le Chœur prend hautement le parti d'Oedipe; & Théſée termine la querelle en ordonnant à Créon (car il lui parle en Juge) de venir lui remettre entre les mains les Princeſſes, & promettant à Oedipe qu'il ſçaura bien les lui rendre & le venger.

Après ſon départ, comme le Chœur eſt peuple, il repréſente en effet l'inquiéte politique d'un peuple qui ſaiſit la moindre apparence pour ſemer des bruits de guerre, & s'en faire un ſujet d'entretien. Il attend avec impatience le ſuccès du combat qu'il imagine entre le parti Thébain & les troupes de Théſée. Il s'en fait une peinture agréable qui l'occupe & qui l'amuſe. Il croit déja voir les Soldats aux mains, & les Athéniens victorieux qui enlévent la proie des raviſſeurs. Il voudroit être changé en oiſeau pour aller être témoin de cette action, & il invoque les Dieux pour l'heureux ſuccès de cette entrepriſe qui réuſſit en effet, comme il l'a prévû, ce qui méne au quatriéme Acte.

ACTE IV.

Véritablement Théſée raméne Antigone & Iſméne. La joie d'un pere & de ſes filles qui ſe retrouvent inopinément, éclatte dans toute ſa naïveté. Il les embraſſe & leur demande un récit court de leur aventure : » Car il ſied, » dit-il, à votre fortune & à votre jeu- » neſſe de parler en peu de mots. » La briéveté & la force du diſcours ſont aſſez ſouvent louées dans cette Piéce, & dans les autres Tragédies Grecques. Cela n'eſt pas ſurprenant. Les Grecs étoient par nature & par art d'excellens harangueurs, & tous ſe piquoient de ſçavoir manier la parole. Il y a même ici une bienſéance ſinguliere, c'eſt qu'Oedipe s'excuſe à Théſée de ce qu'il s'étend peu ſur les remerciemens, & de ce que ſa reconnoiſſance n'a éclatté qu'après ſa tendreſſe. Cette tendreſſe même lui tient lieu d'excuſe. Il prie Théſée de ſouffrir qu'un profane, qu'un coupable embraſſe un Roi ſi juſte & ſi généreux. Théſée répond à ce diſcours & à cette civilité par des politeſſes mutuelles. Mais il le fait avec cette juſteſſe & ce bon ſens de paroles dont les

Grecs se piquoient singulierement. Il avertit en même tems Oedipe d'un nouvel incident qui, quoique léger en apparence, mérite de n'être pas négligé. C'est qu'on est venu dire qu'un étranger s'étoit retiré à l'autel de Neptune, & demandoit à voir Oedipe en sûreté.

Antigone & sa sœur devinent que c'est leur frere Polynice, & elles le disent à leur pere qui refuse d'abord de le voir. Mais ces Princesses se joignent à Thésée, pour l'engager à se montrer plus traitable, & à souffrir du moins la vûe & le discours d'un fils qui ne vient pas l'insulter comme Créon; mais qui prend l'air & les manieres d'un suppliant. Oedipe se rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder son ressentiment. Surquoi le Chœur fait une longue réflexion morale au sujet des passions humaines & des maux dont elles traversent la vie: d'où il retombe sur les misères de la vieillesse, & des âges différens qui y conduisent. C'est une petite Ode aussi Payenne que certaines autres Françoises sur le même sujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naissent pas, ou qui finissent leur carriere peu après leur naissance. Ce

petit

petit intervalle eſt adroitement ménagé pour donner le tems à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat, les larmes aux yeux, approche en tremblant de ſon pere, dont l'air morne & courroucé ne lui préſage pas une réception favorable. Il s'adreſſe donc d'abord à ſes ſœurs : » Que ferai-je, dit-il, cheres ſœurs ? » pleurerai-je d'abord mes malheurs, » ou ceux d'un pere & les vôtres ? » Il eſt touché du triſte état où il retrouve ſon pere & ſon Roi, qu'il voit dans un deuil conforme à ſes infortunes, avec deux Princeſſes ſes filles que la miſere a rendues méconnoiſſables, même aux yeux d'un frere. Il ſe plaint d'avoir appris trop tard la ſituation où il les trouve. Il va même juſqu'à ſe la reprocher & à en demander un généreux pardon, ſans pouvoir ſe pardonner à lui-même. » Vous vous taiſez, ô mon pere ! parlez, ne déſeſpérez pas un tendre fils. » Ne remporterai-je pour tout fruit de » mon voyage qu'un ſilence glacé, & » que le courroux d'un pere qui ne daigne pas m'en dire le ſujet. O vous » qui êtes ſes filles chéries, efforcez-» vous d'amollir ſon cœur, & faites » qu'il ne renvoye pas avec dédain &

» ſans réponſe un fils qui eſt venu ſous
» les auſpices de Neptune, pour fléchir
» ſon indignation.

La ſœur aînée conſeille à ſon frere de commencer par dire le ſujet de ſon voyage, parce qu'en effet tout diſcours, ſoit qu'il excite la pitié ou quelqu'autre ſentiment, force à la fin de répondre, ne fût-ce que par l'importunité. C'eſt la raiſon qu'elle apporte; & Polynice goûte cet avis.

» Hé-bien, je parlerai, dit-il: &
» d'abord j'implore le Dieu dont l'au-
» tel m'a ſervi d'aſyle. C'eſt ſous ſes
» auſpices & ſur la parole de Théſée
» que j'oſe me faire entendre en ces
» lieux ſans rien craindre. Daignent les
» Dieux toucher le cœur de mon pere,
» & le rendre favorable aux choſes que
» je vais lui déclarer. Sçachez, ô mon
» pere, que je vis exilé de ma patrie;
» & la cauſe de mon exil c'eſt d'avoir
» voulu regner comme aîné. Etéocle
» ne l'a emporté ni par le droit de la
» naiſſance, ni par la valeur, ni par les
» vertus. Ses intrigues ſeules ont gagné
» les Thébains. Je ne puis donc me
» cacher à moi-même que vos impré-
» cations me ſont funeſtes; & les mi-
» niſtres des Dieux ne me laiſſent pas

» lieu d'en douter. Arrivé dans l'Argo-
» lide, & appuyé de l'alliance d'Adraſ-
» te, dont la fille eſt mon épouſe, j'ai
» entraîné dans mes intérêts tous les
» Chefs de cette contrée. Ils ont juré
» avec moi de périr à Thébes, ou d'en
» chaſſer l'Uſurpateur. » Polynice nom-
me ici les ſept Chefs & les fait connoî-
tre. » C'eſt au nom de ces Héros, ajou-
» te-t-il, que je viens vous redemander
» votre tendreſſe, & vous conjurer de
» réſerver votre colere pour un frere
» perfide qui m'a banni de ma patrie.
» Si nous en croyons l'Oracle, la vic-
» toire eſt au parti que vous daignerez
» favoriſer. Je redouble donc mes prie-
» res, & je vous ſupplie par les fleuves
» de Thébes, & par les Dieux de notre
» ſang de calmer votre courroux & de
» me rendre votre bienveillance pater-
» nelle. Exilés l'un & l'autre, & con-
» traints de mandier des ſecours étran-
» gers, nous courons la même fortune,
» tandis qu'un traître qui s'eſt couronné
» de ſes mains, jouit du fruit de ſon
» uſurpation, & inſulte à nos communs
» malheurs. Daignez le vouloir, & je
» triomphe. Mais je ne triomphe que
» pour vous; je vous rétablis ſur le
» Thrône, je rentre dans ma patrie,

» j'en bannis le Tyran, & je me cou-
» vre d'une gloire immortelle, au lieu
» que ſans vous je n'ai plus d'eſpoir de
» ſalut.

Le Chœur, ſans ſe laiſſer prévenir en faveur de Polynice, attend la réponſe d'Oedipe pour y ſouſcrire. La voici : il s'adreſſe d'abord au Chœur ſans regarder Polynice.

» Qu'il rende grace à Théſée. Si le
» Roi ne l'eût exigé, le perfide n'auroit
» jamais entendu ma voix. En faveur de
» Théſée j'ai ſacrifié mes répugnances.
» Mais le diſcours qu'il remportera de
» moi ne ſera pas tel qu'il a oſé l'eſpé-
» rer. Miſérable, quand tu occupois ce
» Thrône qu'Etéocle t'a ravi, n'as-tu
» pas toi-même exilé ton pere ? ne l'as-
» tu pas réduit à cet état dont la vûe
» t'arrache à préſent des pleurs intéreſ-
» ſées. Car c'eſt un retour ſecret qui te
» les fait verſer, bien moins ſur moi
» que ſur tes propres maux. Va, je ne
» pleure point ſur les miens, je ſçai les
» ſupporter. Je vis ; mais c'eſt pour dé-
» teſter un parricide tel que toi ; toi,
» dis-je, qui m'as déthrôné ; toi, qui
» m'as mis dans la ſituation où tu me
» plains ; toi, qui m'as contraint de dé-
» pendre d'autrui pour traîner une vie

» infortunée, trop heureux d'avoir mis
» au monde des filles, ou plutôt des
» héroïnes, que leur humanité & leur
» courage ont rendues seules ma res-
» source & mon appui. Mais il n'a pas
» tenu à toi, que je ne fusse abandonné
» & réduit à moi seul. Allez, barbares
» freres, vous n'êtes plus mes fils : &
» toi, traître, apprends que si les Dieux
» ne t'ont pas encore frappé, le supplice
» n'est pas loin. Tes alliés vont à Thé-
» bes. Ne te flatte pas de t'emparer de
» cet Etat. Couple ingrat, vous périrez
» à la peine, baignés dans votre sang.
» Telles sont les imprécations * dont je
» vous ai chargés, & dont je vous acca-
» ble encore aujourd'hui. Oui, Furies,
» j'implore votre bras vengeur pour ap-
» prendre à des fils dénaturés quel est le
» prix de l'humanité foulée aux pieds à
» l'égard d'un pere malheureux, dont

* Platon parle en deux occasions de cette imprécation d'Oedipe contre ses enfans. Au Dialogue 2. d'Alcibiade, il compare à l'imprudent Oedipe ceux qui ignorent ce qu'il leur convient de demander aux Dieux. Au liv. 11. des Loix, il dit que puisque les imprécations des peres contre leurs enfans sont exaucées, comme il paroît par Oedipe, Amyntor, Thésée, & plusieurs autres, à plus forte raison leurs vœux favorables seront écoutés.

» les filles seules ont respecté la misere.
» Ce seront elles qui, en récompense
» de leur piété, monteront sur ce Thrô-
» ne si avidement recherché. La Déesse
» de la Justice, toujours assise auprès
» de Jupiter, leur est garant de mes pré-
» dictions. Va, fils exécrable; & cou-
» vert des malédictions d'un pere, pars,
» & porte de ce pas aux enfers les fou-
» droyantes paroles que je lance sur toi.
» Puisses-tu voir bientôt l'issue funeste
» de la guerre que tu vas porter dans le
» sein de ta patrie! puisses-tu ne revoir
» jamais Argos! puissiez-vous l'un &
» l'autre tomber entre-lassés & entre-
» égorgés de vos mains! puisse le noir
» Tartare être votre partage! voilà le
» comble de mes derniers vœux. Ter-
» ribles Euménides, & vous, Mars,
» qui avez empoisonné leurs cœurs de
» haines mutuelles, hâtez l'effet de mes
» desirs. Pars encore une fois; fui, dis-
» je, &, dépositaire de ma derniere
» volonté, apprends aux Thébains &
» à tes fidéles alliés, quel est l'héritage
» qu'Oedipe outragé laisse par testament
» à des fils barbares.

POLYNICE. Voyage fatal! trop mal-heureux alliés! sous quels auspices cou-rons-nous à Thébes! non, je ne puis

leur révéler cet horrible mystere ; & il m'eſt encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeſte ſecret. O mes ſœurs, témoins de ces affreuſes imprécations de mon pere, au nom des Dieux, ſi votre retour à Thébes eſt auſſi certain que mes malheurs, ne me privez pas du moins des honneurs funébres. Par ce pieux devoir acquérez la double gloire de vous montrer auſſi généreuſes ſœurs, que vous avez paru filles remplies de tendreſſe & de piété pour un pere.

Antigone. Ah, Polynice, daignez m'écouter.

Polyn. Que voulez-vous de moi ?

Antig. Ramenez votre armée dans l'Argolide, & n'allez pas perdre votre patrie, & vous-même avec elle.

Polyn. Je ne le puis. Hé, comment raſſemblerois-je mes alliés, ſi je leur donnois le moindre ſigne de frayeur ?

Antig. Et quel fruit retirerez-vous de votre implacable haine ? Que vous ſervira d'avoir renverſé votre patrie ?

Polyn. Il me ſeroit trop honteux de reculer & de devenir la fable d'un frere à qui je dois commander.

Antig. Mais ſongez aux Oracles que vous venez d'entendre. Tous leurs traits

tombent sur vous. Ils vous condamnent vous & votre frere à la mort.

POLYN. J'en sens tout le poids : mais il est trop dur de céder.

ANTIG. Ah, mon frere, & qui suivra vos drapeaux avec de pareilles prédictions?

POLYN. Je sçaurai taire ce qu'il faudra : l'art d'un Général est de publier les heureux préfages, & de cacher les mauvais.

ANTIG. Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte?

POLYN. Le sort en est jetté : ne m'en parlez plus. Je vole avec fureur à cette expédition, toute funeste que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles, ou accomplir ma noire destinée. Daignent les Dieux vous être propices, si vous rendez à un frere mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant sa vie. Ne me retenez plus l'une & l'autre. Adieu, cheres sœurs. C'est pour la derniere fois que vous me voyez.

ANTIG. Ah, malheureuse que je suis!

POLYN. Arrêtez vos pleurs. Je le veux.

ANTIG. Hé, quelle sœur seroit assez barbare pour ne pas pleurer un frere qui court de sang froid à la mort?

POLYN. Hé-bien, s'il le faut, je ſçaurai mourir.

ANTIG. Non, cruel, il n'en ſera pas ainſi, vous prêterez l'oreille à mes conſeils.

POLYN. Ne me conſeillez pas une lâcheté.

ANTIG. Hélas, nous ferons donc privées de vous!

POLYN. Notre étoile fortunée ou malheureuſe ne dépend pas de nous. Les Dieux ſont les maîtres de nos deſtinées. Je les conjure de rendre les vôtres auſſi heureuſes que vous le méritez toutes deux. *

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots; & il faut remarquer que Théſée, par bienſéance, n'a pas aſſiſté à cette entrevue du fils & du pere, ni à cette derniere Scène, durant laquelle le frere & les ſœurs s'étoient un peu ſéparés d'Oedipe qui n'eſt pas cenſé les entendre. Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre.

* Plus on examinera cette Scène, plus on la trouvera charmante & remplie de la pure nature. Le ſort des belles choſes eſt d'être peu frappantes au premier aſpect, de frapper davantage au ſecond, & de paroître toujours plus belles, plus on les examine.

Ils craignent que ce ne ſoit un préſage de quelque malheur qu'Oedipe leur attire. Mais Oedipe, homme inſpiré, regarde ce bruit comme un augure de ſa mort prochaine, de ſorte qu'il preſſe ſes filles & le Chœur d'avertir promptement Théſée. Le tonnerre continue, & ſes coups redoublés d'une maniere plus frappante, répandent une crainte religieuſe dans le cœur des Vieillards. *

ACTE V.

Théſée eſt appellé. Il arrive, & demande ſi c'eſt Oedipe, ou l'orage ſubit qui cauſe la conſternation où il voit toute l'aſſemblée. Oedipe prend la parole, & annonce avec un air prophé-

* » SOPHOCLE, dit LONGIN, Traité du Sublime, traduct. de BOILEAU) n'eſt pas moins » excellent à peindre les choſes, comme on » le peut voir dans la deſcription qu'il nous » a laiſſée d'Oedipe mourant & s'enſeveliſſant » lui-même au milieu d'une tempête prodi- » gieuſe; & dans cet autre endroit où il dé- » peint l'apparition d'Achille ſur ſon tombeau » (Tragédie perdue) dans le moment que les » Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néan- » moins, pour cette apparition, que jamais » perſonne en ait fait une deſcription plus vive » que SIMONIDE.

tique que les Dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents. Pour accomplir la foi qu'il a donnée à Théſée & à la ville d'Athènes d'être toujours leur défenſeur, il va, dit-il, marcher ſans guide, tout aveugle qu'il eſt, vers le lieu où il doit expirer. Théſée ſeul aura le ſecret de ſon tombeau, qu'il ne révélera que quand il ſera proche de ſa fin, & ſeulement à ſon ſucceſſeur, pour être tranſmis avec les mêmes précautions à tous les Rois d'Athènes à venir. C'eſt à cette condition que le tombeau d'Oedipe deviendra le plus ſolide boulevart des Athéniens. » Mais je ſens, » continue ce Prince, que les Dieux & » les Deſtins me preſſent d'arriver au » lieu marqué. Partons, & mettons bas » toute crainte. Suivez-moi, mes filles; » car je vous ſervirai de guide, comme » vous avez été le mien juſqu'à ce jour... » Qu'on me laiſſe... Qu'on ne m'approche pas... Seul, je trouverai l'endroit » où la terre doit m'ouvrir ſon ſein... » C'eſt par-là : ſuivez-moi. Mercure & » la Déeſſe des enfers ſont mes conducteurs... O lumiere du jour qui m'es » déſormais devenue inviſible, je te » quitte pour aller aux enfers. Cher » Théſée, & vous, généreux Athé-

» niens, puiſſiez-vous être toujours heu-
» reux, & dans votre proſpérité vous
» rappeller quelquefois le ſouvenir
» d'Oedipe.

Il part; & le Chœur en deux courtes Strophes fait des vœux au Ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étranger un paſſage doux & tranquille dans le ſéjour des morts. On va voir qu'il s'eſt paſſé trop de choſes pour avoir pû vraiſemblablement arriver dans un ſi court intervalle : & l'on ne peut juſtifier le défaut de cette précipitation que par le chant qui a pû rendre l'Ode plus longue, & par l'enchantement du Spectateur, qui déja étonné d'un prodige ſi peu prévu, en attend l'iſſue avec impatience.

Cette iſſue eſt la mort ſinguliere d'Oedipe : l'Acteur qui vient la raconter, dit qu'Oedipe eſt arrivé ſans conducteur près d'un précipice, dans un chemin partagé en diverſes routes, où Théſée & Pirithoüs s'étoient juré une fidélité éternelle ; qu'il s'eſt aſſis ſur un ſiége de pierre ; qu'il a mis bas ſes vêtemens de deuil ; qu'il a ordonné à ſes filles de lui apporter de l'eau puiſée dans une ſource voiſine ; qu'après s'être purifié, il s'eſt revêtu d'une robe telle qu'on

en donnoit aux morts ; qu'incontinent la terre a tremblé ; que les Princeſſes éplorées & ſe frappant la poitrine n'abandonnoient point ce Prince qui leur a dit en les embraſſant : » Mes filles, vous » n'avez plus de pere. J'achéve de mourir » en ce jour, heureux de vous épargner » déſormais des ſoins qui ont dû vous » coûter, mais que votre tendreſſe pour » moi a ſçu vous adoucir. J'ai porté ma » reconnoiſſance paternelle auſſi loin » qu'elle a pû s'étendre... Mais je vous » quitte enfin pour toujours.

On ajoute qu'à ces mots tous les aſſiſtans fondant en larmes, ont jetté de grands cris, qui ont été ſuivis d'un profond ſilence ; qu'alors on a entendu une voix du Ciel. » Oedipe, qu'attendez-» vous ? » Qu'auſſi-tôt il appelle Théſée, & lui recommande les deux Princeſſes, qu'il embraſſe derechef en leur ordonnant de s'écarter pour n'être pas ſpectatrices d'une mort dont Théſée ſeul devoit être le témoin par l'ordre des Dieux ; que l'aſſemblée congédiée ayant levé les yeux quelques momens après, n'a plus vu Oedipe, mais ſeulement Théſée qui ſe couvroit le viſage, comme ſi ſes regards euſſent été éblouis d'un ſpectacle céleſte : que pour Oedipe on

ignore quel a été le genre de sa mort ; mais que sans doute la terre s'est doucement entr'ouverte pour le recevoir sans violence & sans douleur.

Antigone & Ismène reviennent sur la Scène, & paroissent inconsolables de la perte qu'elles ont faite d'un pere si tendrement aimé. Elles veulent retourner sur leurs pas pour chercher son corps ou son tombeau. Mais c'est un devoir qui leur est interdit. Le Chœur entreprend de les consoler. Rien ne les touche que le souvenir d'Oedipe. Thésée vient ; & par sa présence & ses bons offices, il adoucit un peu leur douleur. La seule grace qu'elles demandent sur le refus nécessaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur pere, c'est que du moins on les conduise à Thébes, pour prévenir la guerre cruelle de leurs freres, & pour empêcher, s'il est possible, qu'ils ne se donnent mutuellement la mort. Thésée leur promet tout en faveur d'Oedipe : & le spectacle cesse.

Fin du Tome troisiéme.

De l'Imprimerie de P. Al. Le Prieur.